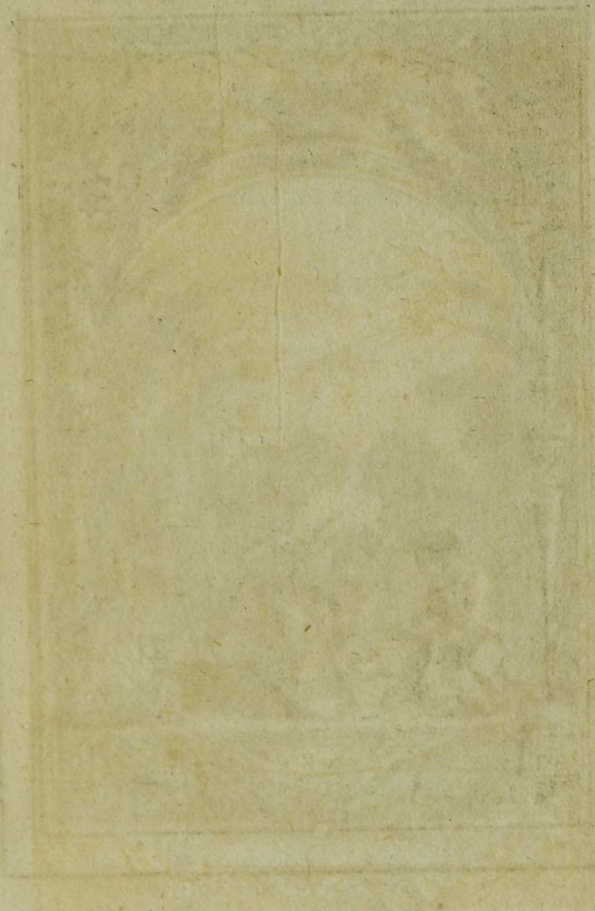
OSB
SB
BERQUIN, M. A.
AMI
v. 4
1798

THE
JOHN SULLIVAN HAYES
COLLECTION

A Bequest to
THE OSBORNE COLLECTION - TORONTO PUBLIC LIBRARY
in memory of
JOHN SULLIVAN HAYES & JO ANN ELLIOTT HAYES
from their children
ANN ALYCIN AND ELLIOTT HAYES

98E04NVE 37131 032 415 366



FRONTISPICE.

La Récréation.

V. IV.

Cook Sc.

C'est par l'Etude que l'on fortifie son esprit: C'est par l'Exercice que l'on rend son corps vigoureux.

L'AMI

DES

ENFANS,

PAR

M. BERQUIN.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE AVEC SOIN,

PAR NICOLAS SALMON.

TOME QUATRIÈME.

À LONDRES:

Chez J. Johnson; C. Dilly; J. Sewell; F. & C. Rivington;
J. Stockdale; Vernor & Hood; C. Law;
& W. Creech, Edinburgh.

1798.

TABLE DES MATIÈRES

TOME IV.

	Page
L'HOMME eſt bien comme il eſt	1
L'Education à la Mode	12
La Bonne Mère	35
L'Emploi du Temps	36
Le Forgeron	39
L'Orpheline bienfaiſante	40
Les Bottes crottées	42
Les Caquets	44
Le Père de Famille	46
Julien & Roſine	49
La Séparation	51
L'Ecole des Marâtres	54
Le Luth de la Montagne	70
Le Service intéreſſé	80
Le Déſordre & la Mal-propreté	83
Le Bouquet qui ne ſe flétrit jamais	87
L'Ecole Militaire	92 & 124
La Montre	107
Caroline (Voyez auſſi Tomes I & II)	113
Les Oies Sauvages	114
Un Petit Plaiſir changé contre un plus grand	115
Matilde	123

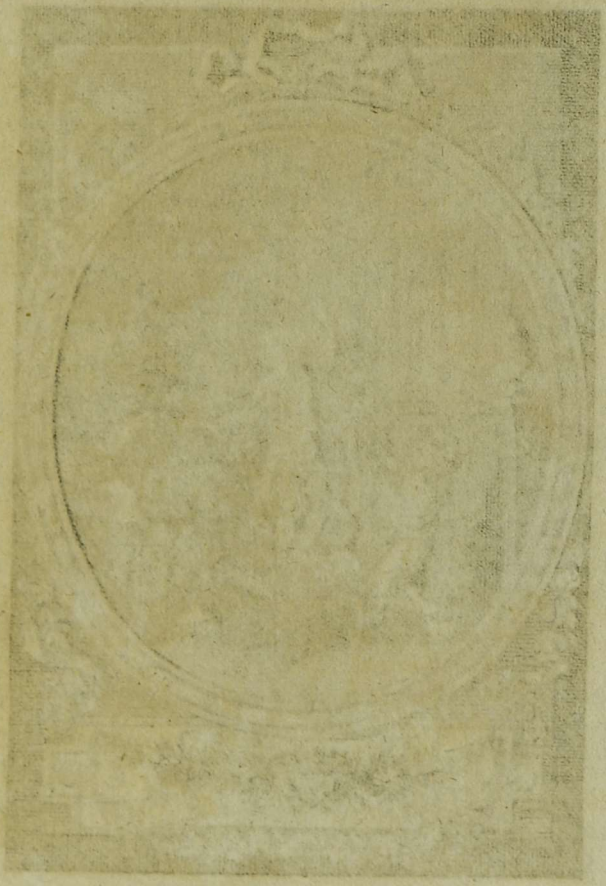
Suite

Page
Suite de l'Ecole Militaire - - - 124
Le Bon fils (Voyez auſſi Tome II) - - - 139
La Perruque, le Gigot, les Lanternes, le Sac d'Avoine et les Echaſſes - - - - - 140
Le Trictrac - - - - - 149
L'Innocence reconnue - - - - 154
La tendre Mère - - - - 161
Le Petit Priſonnier - - - - 180
Le Vieux Laurent - - - 185 & 191
Elſpy Campbell - - - - 187
Favori (Lettres de Didier & de Juliette de Lormeuil) 195
Journal du Voyage de Juliette - - - 201
Journal du Voyage de Didier - - - 204

FAUTES D'IMPRESSION.

P. 59, l. 28, *mettez* pourroient, *au lieu de* pouroient.
66, 4, mes bons amis, *ou lieu de* mes bon amis.
67, 34, N'as, *au lieu de* Nas
81, 1, Nous allons avoir du brouillard, *au lieu de* Nouallons avoir du br ouillard
89, 39, empoiſonner, *au lieu de* empoiſoner.

Voyez d'ailleurs l'*Avis au Public*, en tête du premier Tome.



L'Homme est bien, comme il est.

V. 4 p. 1.

Oh, comme il y viendra ! Oh, comme il y viendra !..... — Ce n'est pas ma faute ; c'est que ce gros Plutarque n'est pas encore assez gros. — —

L'AMI DES ENFANS.

L'HOMME EST BIEN, COMME IL EST.

M. de Leyris (*porte un perroquet empaillé, & montant ſur un fauteuil, il l'accroche à un cordon déjà ſuſpendu au plancher*).

JE ne crois pas que cet eſpiègle de Fréderic puiſſe maintenant y atteindre. On ne peut avoir rien en ſureté contre ce petit garçon. (*Il remet le fauteuil à ſa place & ſort.*)

Fréderic (*entrant un moment après*). Où eſt-ce donc que mon papa vient de fourrer notre pauvre défunt de Jacquot? Il l'avoit dans les mains, lorſqu'il eſt entré ici, & je l'ai vu ſortir les mains vides.

(*Il regarde de tous côtés ; enfin, en levant les yeux, il aperçoit le perroquet ſuſpendu au plancher.*) Ah! bon! le voilà.

(*Il prend auſſitôt ſa courſe, & bondit de toutes ſes forces ; mais il s'en faut de plus de trois pieds qu'il s'élève à la hauteur de l'oiſeau.*) Si j'étois auſſi leſte que notre Minet!

(*Il va prendre un fauteuil, monte deſſus, & ſe trouve trop court. Il ſe dreſſe ſur la pointe des pieds, il ſaute, tout cela inutilement. Il deſcend, court chercher un gros volume* in-folio *de Plutarque, le met ſur le fauteuil, grimpe ſur le livre, tend le bras.*) Je ne ſaurai jamais l'attrapper. J'aurois pourtant bien voulu voir comment on lui a rempli le ventre de paille. Eſſayons en ſautant.

(*Au moment où il plie ſur ſes jambes pour s'élever, Maurice entre dans le ſalon, l'aperçoit, & lui chante :*) Oh, comme il y viendra ! Oh, comme il y viendra ! Je te le donne en mille. Un petit bout d'homme comme toi, atteindre là-haut ! Allons, deſcends, que je monte. Je n'aurai pas beſoin du Plutarque, moi. (*Il le tiraille par le pan de ſon habit, le fait deſcendre, monte à ſa place, élève les deux bras, & ſe voit encore fort loin de Jacquot.*)

Fréderic (*pouſſant un grand éclat de rire*). Eh bien ! toi qui faiſois le fier, je t'aurois cru auſſi grand que le Saint Chriſtophe de Notre-Dame, à t'entendre.

Maurice. Ouï, mais ſi je montois ſur le livre ? (*Il y monte, ſe trouve un peu plus près du perroquet, mais pas aſſez pour le ſaiſir. Fréderic ſaute autour du fauteuil, en ſe moquant de lui.*)

Maurice. Ce n'eſt pas ma faute ; c'eſt que ce gros Plutarque n'eſt pas encore aſſez gros. Voyez pourtant ! S'il y avoit eu quelques grands hommes de plus dans l'antiquité, Jacquot étoit à moi.

Fréderic. Je l'aurois bien eu le premier.

Maurice. Ce n'eſt pas que je m'en ſoucie beaucoup.

Fréderic. Oh, non ! pas plus que le renard de la fable ſe ſoucioit des raiſins. Le perroquet eſt peut-être trop vert ? n'eſt-ce pas ?

Maurice. Je le vois auſſi bien d'ici.

Fréderic (*ironiquement*). Ouï, c'eſt le vrai point de vue. Ecoute, mon frère, je ne crois pas qu'il y ait bien de la différence entre nous deux, au moins ; et tu es plus vieux de trois ans.

Maurice. Voyez donc la vanité de ce petit mirmidon ! Eſt-ce que tu voudrois te meſurer avec moi ?

Fréderic. Voyons un peu. (*Ils ſe mettent ſur la même ligne, devant un miroir, épaule contre épaule, & tendent leurs membres autant qu'ils peuvent. Fréderic ſe hauſſe ſur la pointe des pieds. Maurice, étonné de le voir de ſa taille, regarde en bas, & s'aperçoit de la ſupercherie.*)

Maurice. Ah, le fripon ! je le crois bien de cette manière. Appuie des talons à terre.

(*Fréderic paroît alors bien au-deſſous de ſon frère, & dit avec humeur, en frappant du pied :*) C'eſt bien triſte d'être ſi petit !

M. de Leyris (*qui eſt rentré depuis un moment*). Parce qu'on ne peut pas atteindre le perroquet, n'eſt-ce pas, Fréderic ?

Fréderic.

Fréderic. Vous nous avez donc vu faire, mon papa?

M. de Leyris. Non, mais tes pieds l'ont écrit ſur la couverture de mon Plutarque.

Maurice. Si nous avions été auſſi grands que vous, nous aurions vu de plus près notre pauvre Jacquot.

M. de Leyris. Ouï, pour le tourmenter, juſqu'après ſa mort, comme vous l'avez fait pendant ſa vie. Il n'y a pas de mal que vous ne ſoyez pas aſſez grands pour cela.

Maurice. Oh! quel plaiſir, mon papa, ſi j'étois de votre taille!

M. de Leyris. Je te connois: alors même tu ne ſerois pas content.

Maurice. Il eſt vrai que j'aimerois encore bien mieux être comme le géant qu'on montroit cet hiver à la foire.

Fréderic. Le beau Ragotin, vraiment! Quand on fait des ſouhaits, & qu'il n'en coûte rien, il ne faut pas ſe ménager. Tu ſais notre plus haut cerifier? Voilà comme je voudrois être grand, moi.

M. de Leyris. Et pourquoi donc?

Fréderic. C'eſt que je n'aurois beſoin ni d'échelle, ni de perche, lorſque les cerifes viendroient à mûrir. Imagines-tu, mon frère, comme il ſeroit doux de porter ſa tête au-deſſus des arbres en ſe promenant dans le verger, & de pouvoir cueillir les poires & les pêches, comme nous cueillons les groſeilles? Cela ne ſeroit pas malheureux, au moins.

Maurice. On pourroit auſſi regarder par la fenêtre les gens qui demeurent au troiſième. (*En ſouriant.*) Il y auroit de quoi leur faire de belles frayeurs.

Fréderic. Je ne craindrois plus les voitures, quand j'irois dans les rues. Je n'aurois qu'à écarter les jambes; tiens comme cela (*Il les écarte*). Je verrois paſſer là-deſſous les chevaux, le cocher, le carroſſe, les domeſtiques, & je leur ſourirois de pitié.

Maurice. Tu ſais la petite rivière qui coule au bas du jardin? On a beſoin d'un canot pour la traverſer, ou il faut aller chercher à un quart de lieue le pont du village. Pſt! d'une enjambée, ou d'un ſaut à pieds joints, on ſe trouveroit de l'autre côté.

Fréderic. Et puis l'on ſeroit bien plus fort, ſi l'on étoit ſi grand. Qu'il vînt un ours à ma rencontre, en traverſant la forêt, je lui tordrois le cou, comme à un pigeon,

ou je le jetterois à deux cents pieds en l'air, & il ſeroit ſi occupé de ſa chute, en retombant, qu'il oublieroit de ſe relever.

Maurice. Il ne faudroit plus auſſi de bœufs pour labourer la terre ; on tireroit la charrue ſoi-même ; & en dix pas, on ſeroit au bout du champ. Tenez encore, je vis l'autre jour plus de cinquante hommes qui enfonçoient des pilotis pour faire une chauſſée. Comme ils travailloient ! Eh bien, avec un grand marteau, comme on pourroit alors en porter, un homme ſeul auroit fait toute leur beſogne en un jour. N'eſt-il pas vrai, mon papa ?

M. de Leyris. Voilà qui eſt fort bon à dire ; mais avec tous ces beaux ſouhaits, vous n'êtes que des fous ?

Maurice. Comment, des fous.

M. de Leyris. Ouï, de croire que vous ſeriez alors plus heureux que vous ne l'êtes.

Maurice. Mais ſi nous devenions capables de faire plus de choſes que nous n'en faiſons à préſent ?

Fréderic. Par exemple, ne ſeroit-ce pas fort commode de pouvoir atteindre bien haut, & de faire d'un ſeul pas bien du chemin ?

M. de Leyris. Avant que je te réponde, dis-moi : En te donnant cette taille prodigieuſe, voudrois-tu que tout ce qui t'entoure, demeurât auſſi petit qu'il l'eſt aujourd'hui ?

Fréderic. Sans doute, mon papa.

Maurice. Ouï, rien que nous trois de géans.

M. de Leyris. Grand merci, je ſuis content de ma taille, & je m'y tiens.

Fréderic. Il faudroit pourtant que vous fuſſiez toujours plus grand que nous, autrement ce ſeroit aux enfans de donner le fouet à leur père.

M. de Leyris. Je vois qu'il eſt fort heureux pour moi de ne pas être expoſé à ce danger.

Fréderic. Oh ! non, je vous ferois grâce. Je me ſouviendrois que c'eſt ce que vous avez fait ſi ſouvent !

Maurice. Vous ne voulez donc pas grandir avec nous autres ?

M. de Leyris. Non. Parlons pour vous ſeuls, & voyons ce qui en réſulteroit. D'abord, Fréderic, ſi, comme tu le déſirois tout à l'heure, tu étois auſſi grand que notre plus haut ceriſier, dis-moi : Comment pourrois-tu te gliſſer dans notre verger qui eſt ſi plein ? Il te faudroit donc

marcher

marcher à quatre pattes, & encore aurois-tu bien de la peine à y pénétrer.

Fréderic. Bon! je n'aurois qu'à mettre le pied contre le premier arbre qui me gêneroit, je le briſerois comme un tuyau de blé, pour me faire place.

M. de Leyris. Voilà un parti bien ſenſé. A meſure qu'il te faudroit plus de fruits pour ſatisfaire ton appétit, tu détruirois les arbres qui les portent. Mais ſortons de chez nous. La plupart des chemins ſont bordés d'ormeaux, dont les branches les plus élevées ſe joignent & s'entrelacent. Les hommes d'une taille ordinaire peuvent y paſſer à leur aiſe, & ils trouvent ces berceaux de verdure bien agréables dans les ardeurs du midi: pour toi, tu ſerois obligé d'aller ſans ombrage à travers les champs. Et puis, que deviendrois-tu, quand il ſe préſenteroit une épaiſſe forêt ſur ton paſſage? C'eſt là que tu aurois un furieux abattis à faire pour t'y frayer une route.

Fréderic. Il ne m'en coûteroit pas plus que de faire à préſent un trou dans la haie.

Maurice. Je déracinerois les chênes, comme ce Roland le Furieux dont vous m'avez conté l'hiſtoire.

M. de Leyris. Je plaindrois fort les hommes condamnés à vivre dans le même ſiècle que vous. Pourſuivons. Avec les grandes jambes dont vous ſeriez pourvus, il vous viendroit ſans doute dans la tête de voyager.

Fréderic. Comment donc, mon papa! je voudrois aller au bout de l'univers.

M. de Leyris. Tout d'une haleine, ſans doute: car où trouverois-tu ſur la route une maiſon, une chambre, un lit aſſez grand pour te recevoir? Il te faudroit coucher à la belle étoile ſur une meule de foin dans les nuits les plus orageuſes. Cela ſeroit-il bien agréable? Qu'en penſes-tu, Fréderic?

Fréderic. Hélas! je me trouverois comme le pauvre Gulliver à Lilliput.

Maurice. Ce n'eſt pas encore tout-à-fait bien arrangé. Non, il faudroit que tous les autres hommes fuſſent auſſi grands que nous.

M. de Leyris. Voilà qui eſt plus généreux, mais comment la terre ſuffiroit-elle à nourrir tant de monſtrueux coloſſes? Dans une contrée où mille perſonnes ſubſiſtent aujourd'hui, à peine pourroit-il en ſubſiſter vingt. Nous mangerions chacun notre bœuf en deux jours, & il nous

faudroit une demi-tonne de lait pour notre déjeûner ſeulement.

Maurice. Oh! c'eſt que je voudrois que les bœufs devinſſent plus gros auſſi.

M. de Leyris. Et de ces bœufs-là, combien en pourrois-tu faire paître dans notre prairie?

Maurice. Vraiment, fort peu.

M. de Leyris. Je vois que faute de place, nous manquerions bientôt de bétail.

Maurice. Il n'y a qu'une choſe à faire, c'eſt d'agrandir en même temps l'univers.

M. de Leyris. Rien ne t'embarraſſe, à ce qu'il me ſemble. Pour te hauſſer de quelques coudées, tu étends, d'un ſeul mot, toute la nature. C'eſt d'une fort belle imagination; malgré cela, je penſe toujours que tu n'y trouverois pas un grand avantage.

Maurice. Comment donc, s'il vous plaît?

M. de Leyris. Sais-tu ce que c'eſt que la proportion?

Maurice. Non, mon papa.

M. de Leyris. Mets-toi près de ton frère. Qui eſt le plus grand de vous deux?

Maurice. Vous le voyez bien; il ne me va pas à l'oreille.

M. de Leyris. Viens maintenant à mon côté. Qui eſt le plus petit?

Maurice. C'eſt moi, par malheur.

M. de Leyris. Tu es donc à la fois grand & petit?

Maurice. Non, je ne ſuis ni grand, ni petit, à proprement parler. Je ſuis grand pour Fréderic, & petit pour vous.

M. de Leyris. Et ſi nous devenions tous les trois enſemble dix fois plus grands que nous ne le ſommes, ſerois-tu plus petit pour moi, ou plus grand pour ton frère, que tu l'es à préſent pour l'un & pour l'autre?

Maurice. Non, mon papa, ce ſeroit toujours la même différence.

M. de Leyris. Eh bien, voilà ce que c'eſt que la proportion, une gradation proportionelle.

Maurice. Ah! je conçois à préſent.

M. de Leyris. En ce cas, revenons à ton idée. Si tout devient à proportion plus grand dans la nature, tu te retrouveras toujours au point d'où tu es parti. Tu ne ſeras pas aſſez grand pour faire peur aux gens du troiſième, en

les

les regardant par la fenêtre ; tu ne pourras ni enjamber les rivières, ni enfoncer les pilotis à coups de marteau, encore moins tordre le cou à un ours, ou le jeter à deux cents pieds en l'air. Il ſeroit toujours beaucoup plus gros que toi.

Maurice. J'en conviens.

M. de Leyris. Fréderic, nous as-tu écoutés ?

Fréderic. Ouï, mon papa.

M. de Leyris. Et as-tu bien compris ce que c'eſt que la proportion ?

Fréderic. Oh ouï ! c'eſt lorſque l'un devient grand, & que l'autre grandit auſſi ; enſorte que cela ne fait jamais ni plus, ni moins.

M. de Leyris. Pourrois-tu m'en donner un exemple ?

Fréderic. Je crois bien qu'ouï (*Après avoir réfléchi un moment.*) Tenez, j'aurai beau avoir trois ans de plus dans trois ans, mon frère ſera toujours l'aîné, parce qu'il aura encore trois ans de plus que moi.

M. de Leyris. A merveille, mon fils. Ainſi, quand tu ſerois devenu auſſi grand que notre ceriſier, le ceriſier auroit grandi à ſon tour de toute la différence qui eſt actuellement entre vous deux.

Fréderic. C'eſt clair.

M. de Leyris. Pourrois-tu alors cueillir les ceriſes avec la main comme tu cueilles les groſeilles.

Fréderic. Non, mon papa, il me faudroit reprendre ma perche & mon échelle ; non pas les mêmes, car il faudroit qu'elles fuſſent auſſi plus grandes, à proportion.

M. de Leyris. Et les voitures paſſeroient-elles toujours entre tes jambes ?

Fréderic. Non certes. Je ſerois encore obligé de me ranger contre la muraille pour leur céder le milieu du pavé.

M. de Leyris. Quels avantages auriez-vous donc retirés de ce bouleverſement général que votre orgueil auroit introduit dans l'univers.

Maurice. Je ne ſais guère.

M. de Leyris. Vos ſouhaits étoient donc inſenſés, puiſque leur accompliſſement n'auroit pu vous rendre plus heureux ?

Maurice. Vraiment, mon papa, vous avez raiſon. Il auroit mieux valu ſouhaiter d'être petits, petits, tout-à-fait petits.

Frédéric. Quoi, mon frère! comme les petits hommes de Gulliver?

Maurice. Certainement.

M. de Leyris. Ha, ha! voilà encore une étrange fantaiſie. Et quels ſeroient tes motifs pour cette réduction?

Maurice. D'abord, c'eſt qu'on n'auroit jamais à craindre de diſette. Une poignée de grain ſuffiroit pour faire ſubſiſter pendant vingt-quatre heures toute une famille.

M. de Leyris. Effectivement, ce ſeroit une grande économie.

Maurice. Et puis il ne reſteroit plus aucun ſujet de guerre. Une place comme notre jardin ſeroit aſſez étendue pour bâtir une ville conſidérable. Les hommes ayant mille fois plus d'eſpace qu'il ne leur en faudroit pour ſe mettre bien à leur aiſe, ne chercheroient plus à s'égorger pour quelques pouces de terrain.

M. de Leyris. Je n'en répondrois guère, connoiſſant leur folie. Mais ne troublons point, par des craintes funeſtes, un ſi bel arrangement. Je vois refleurir la paix & l'abondance; & grâces à tes ſoins, l'âge d'or eſt ramené ſur la terre.

Maurice. Oh! ce n'eſt pas tout. Notre Précepteur dit que les petites créatures ont quelque choſe de plus délicat & de plus parfait que les grandes, que leur vue eſt bien plus perçante, leur ouïe plus fine, leur odorat plus ſûr & plus exquis. Cela eſt-il vrai, mon papa?

M. de Leyris. Oui, en général.

Maurice. Ainſi l'homme verroit, entendroit, ſentiroit une infinité de choſes dont il ne ſe doute pas avec ſes ſens groſſiers.

M. de Leyris. Ces avantages ſont aſſez précieux; je t'avoue cependant que j'aurois du regret de renoncer, pour les acquérir, à cet empire univerſel que nous nous ſommes établi ſur tout ce qui reſpire.

Maurice. Il ne ſeroit pas perdu pour cela. Vous m'avez dit ſouvent que l'homme règne encore plus par ſon intelligence que par ſa force.

M. de Leyris. Il eſt vrai, parce que ſa force eſt exactement combinée avec ſon intelligence. Mais donne à un Lulliputien le génie le plus vaſte & le plus hardi: donne-lui même nos inventions & nos arts au point de perfection où ils ſont portés; crois-tu qu'il fût en état de ſe ſervir de nos inſtrumens les plus ſouples, & d'imprimer le premier mouve-

mouvement à notre plus légère machine ? Comment pourroit-il ſe défendre contre les bêtes ſauvages, lorſque ſon chien même l'écraſeroit innocemment ſous ſes pieds ?

Maurice. Ouï, mais ſi tout devient à proportion plus petit autour de lui ? C'eſt là que je vous attends.

M. de Leyris. Pour te confondre toi-même ; car, dès ce moment, il perd les avantages que tu voulois lui procurer. Ses petites moiſſons ne le garantiront plus de la famine ; ſes guerres, ſans être moins fréquentes, ni moins acharnées, n'en ſeront que plus ridicules. Les animaux inférieurs auront toujours des organes plus fins & des ſenſations plus délicates : & peut-être qu'avec ſa petiteſſe riſible, il voudra s'aviſer encore, comme toi, de réformer la création.

Maurice. Mon papa, vous êtes auſſi trop difficile : on ne peut rien ajuſter avec vous.

Fréderic. C'eſt que tu n'y entends rien, mon frère. Il n'y auroit qu'un moyen de mettre les choſes au mieux.

M. de Leyris. Eſt-ce que tu t'en mêles auſſi, toi ?

Fréderic. Tout auſſi bien qu'un autre.

M. de Leyris. Voyons ton plan, je te prie ; cela doit être curieux.

Fréderic. Il ne s'agiroit que d'avoir un corps plus dur, dur comme du fer.

M. de Leyris. Pourquoi donc ?

Fréderic. Voyez la piqûre que je me ſuis faite au doigt. Cela ne paroît rien, & je ne puis vous dire combien elle me fait ſouffrir.

M. de Leyris. Je te plains, mon pauvre ami.

Fréderic. Et ce trou que je me fis il y a un mois à la tête, en tombant ſur l'eſcalier ? Il n'y a pas huit jours qu'il eſt fermé. Tenez, tâtez, c'eſt ici.

M. de Leyris. Il eſt vrai.

Fréderic. Oh ! quel plaiſir ce ſeroit de pouvoir jouer avec Azor, ſans qu'il me mordît, & avec Minet, ſans craindre ſes égratignures ! Enſuite, quand je ſerois grand, & que j'irois à la guerre, je me moquerois des balles & des boulets ; & les ſabres ſe briſeroient ſur ma tête, au lieu de l'entamer. Ne ſeroit-ce pas fort heureux ?

M. de Leyris. J'en conviens.

Fréderic. Il ne manqueroit plus rien à l'homme. Il ſeroit parfait alors. Qu'en dites-vous, mon papa ?

M. de Leyris (*tirant une orange de ſa poche*). Tiens, Fréderic, ſens cette orange.

Fréderic. Oh! quelle bonne odeur! Elle doit être excellente à manger. Eſt-ce que vous me la donnez pour avoir arrangé les choſes mieux que mon frère?

M. de Leyris. Non, elle n'eſt pas pour toi.

Maurice. Pour moi, donc?

M. de Leyris. Non plus. Je la deſtine à quelqu'un de plus parfait que vous deux.

Maurice. Et à qui donc, s'il vous plaît?

M. de Leyris. A cette figure de nègre qui eſt ſur ma cheminée.

Fréderic. Vous voulez rire, mon papa? Elle ne peut ni voir, ni manger, ni ſentir.

M. de Leyris. Elle eſt pourtant de bronze.

Fréderic. Et c'eſt préciſément pour cela.

M. de Leyris. Quoi donc, tu aurois ſacrifié la douceur de ſentir, de manger & de voir, à la ſatisfaction de ne pas te caſſer la tête en tombant de deſſus ma cheminée? Car tu n'aurois été bon qu'à y figurer.

Fréderic. Ce n'eſt pas ainſi que je l'entends. J'aurois voulu être vif avec mon corps de fer.

M. de Leyris. Et comment un corps de fer pourroit-il être animé par le ſang & par ces liqueurs qui ſont la ſource de la vie? Comment ſes nerfs pourroient-ils avoir cette ſoupleſſe & cette ſenſibilité qui nous rendent l'uſage de nos membres ſi facile, & le plaiſir de nos ſens ſi délicieux?

Fréderic. C'eſt triſte. Je vois que mon arrangement ne vaux pas mieux que celui de mon frère.

Maurice. Mais, mon papa, vous qui vous entendez ſi bien à détruire nos ſyſtèmes, faites-nous-en donc qui ſoient plus raiſonnables que les nôtres.

M. de Leyris. Et pourquoi veux-tu que j'en faſſe? Je ſuis très-ſatisfait de celui que je trouve établi. Ouï, mes enfans, je vois l'homme pourvu de tout ce qui peut ſervir à ſon bonheur. D'une conformation ſupérieure à celle de tous les animaux, il dompte, avec ſon génie, le petit nombre de ceux dont les forces ſurpaſſent les ſiennes. S'il n'a pas reçu en partage la rapidité du cerf ni du cheval, il forge des traits qui devancent l'un dans ſa courſe, & il monte ſur le dos de l'autre pour le diriger. Privé de l'aile de l'oiſeau, il en donne à l'arbre immobile qui végète dans les forêts, & s'en fait porter juſqu'aux bornes du monde. Sa vue, moins perçante que celle de l'inſecte, n'eſt pas auſſi bornée à l'eſpace étroit où il ſe meut; ſes

regards

regards peuvent embraſſer un immenſe horizon, & contempler les grandes merveilles de la nature. Comme l'aigle, il ne fixe pas le ſoleil; mais il invente des inſtrumens qui ſemblent le rapprocher de cet aſtre, pour meſurer ſa diſtance, & obſerver ſa poſition au milieu d'une foule innombrable d'étoiles obſcurcies par ſa ſplendeur. Tous ſes autres ſens lui procurent auſſi des jouiſſances continuelles, & veillent également à ſes plaiſirs & à ſa ſureté. Un noble ſentiment de ſon génie lui fait tenter chaque jour, avec ſuccès, de nouvelles découvertes. Il déſarme le tonnerre, ou lui marque la place qu'il doit frapper. Il combat les élémens l'un par l'autre, oppoſe la douce chaleur du feu au ſouffle glacé de l'air, & défend la terre de la fureur des eaux. Tantôt il deſcend dans les plus ténébreuſes profondeurs de ſon ſéjour, pour en rapporter de riches métaux qu'il épure, & dont il forme, par un mélange ingénieux, des ſubſtances nouvelles. Tantôt il gravit les roches informes ſuſpendues ſur ſa tête, les précipite dans les vallées, & les relève en édifices ſomptueux, ou en pyramides hardies, qui vont cacher leurs ſommets dans les nues. La ſociété qu'il forme avec ſes ſembables, pour la ſatisfaction réciproque de leurs beſoins, le fait jouir, en récompenſe de ſon travail, des travaux de cent millions de bras empreſſés à lui procurer les douceurs de la vie. Il trouve à chaque pas ſous ſa main les productions de tout l'univers. Les ſciences élèvent ſon ame, & agrandiſſent ſon eſprit; les beaux arts adouciſſent ſes peines, & le délaſſent de ſes labeurs. La mémoire & la réflexion lui forment une expérience de celle de tous les ſiècles qui ſe ſont écoulés. Avec le doux ſentiment de ſon exiſtence perſonnelle, ſon cœur jouit encore dans les autres, par la compaſſion & la bienfaiſance, par les liaiſons du ſang & de l'amitié. Sa félicité ne dépend que de lui ſeul au milieu de tout ce qui l'entoure, puiſqu'on la trouve dans l'exercice modéré de ſes forces, & l'uſage conſtant de ſa raiſon. S'il la trouble quelquefois en cherchant à s'élancer trop loin de lui-même, il n'en doit accuſer que ſa folie. Ce n'eſt plus qu'un enfant comme vous, qui, au lieu de jouir paiſiblement des douceurs attachées à ſa condition, & d'en ſupporter les maux avec courage, ſe tourmente par des prétentions déſordonnées, ou ſe dégrade par une honteuſe puſillanimité.

L'ÉDUCATION À LA MODE.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

MDE. BEAUMONT.
LÉONORE, *sa nièce.*
DIDIER, *son neveu.*
M. VERTEUIL, *Tuteur des deux Enfans.*
M. DUPAS, *Maître de Danse.*
FINETTE, *Femme-de-chambre.*

La Scène se passe dans un Salon de l'Appartement de Mde. Beaumont.

SCENE I.

Mde. Beaumont, M. Verteuil.

Mde. Beaum. NON, M. Verteuil, je ne puis vous le pardonner. Pendant cinq ans n'être pas venu nous voir une seule fois, moi, ni votre pupille!

M. Vert. Que voulez-vous? Les devoirs de mon état, la foiblesse de ma santé, la crainte des incommodités de la route.....

Mde. Beaum. Quinze lieues! un grand voyage!

M. Vert. Très-grand pour moi, qui ne me déplace pas aisément. Mes infirmités ne me permettent pas plus de courir le monde, que de m'y promettre encore un long séjour.

Mde. Beaum. Et à quel motif devons-nous enfin cette héroïque résolution?

M. Vert. Au désir de voir les enfans de feu mon ami, Léonore & Didier.

Mde. Beaum. Ah! Léonore! Léonore! On devroit accourir, pour la voir un instant, des deux bouts de l'univers. Tant de talens! tant d'esprit!

M. Vert. Vous m'inspirez une bien forte envie de la connoître. Où est-elle? que j'aye le plaisir de l'embrasser.

Mde. Beaum. Elle est encore à sa toilette.

M. Vert.

M. Vert. Comment ! à l'heure qu'il eſt ? Et Didier, pourquoi n'eſt-il pas venu de ſa penſion, chez vous, pour m'attendre ?

Mde. Beaum. Il étoit un peu tard hier lorſque vous me fîtes annoncer votre arrivée. Les domeſtiques ont été fort occupés ce matin ; & la femme-de-chambre n'a pu quitter un inſtant ma nièce.

M. Vert. Faites-moi le plaiſir d'envoyer chercher tout de ſuite Didier. Dans l'intervalle je monterai chez ſa ſœur.

Mde. Beam. Non, non, mon cher M. Verteuil ; vous pourriez lui cauſer quelque ſaiſiſſement, je cours la prévenir. (*Elle ſort.*)

SCENE II.

M. Verteuil.

Mde. Beaumont élève, à ce que je vois, ſa nièce, ainſi qu'on l'a élevée elle-même, à s'attifer comme une poupée, & ſe tenir toujours en parade. Encore ſi ces frivolités ne lui ont pas fait négliger des ſoins plus eſſentiels !

SCENE III.

Mde. Beaumont, M. Verteuil.

Mde. Beaum. Vous allez la voir deſcendre dans un moment, elle n'a plus qu'une plume à placer.

M. Vert. Comment ! une plume ? Et croyez-vous qu'une plume de plus ou de moins m'embarraſſe beaucoup ? Son impatience de me voir ne devroit-elle pas être auſſi vive que la mienne.

Mde. Beaum. Auſſi vive certainement. C'eſt le déſir qu'elle auroit de vous plaire.....

M. Vert. Ce n'eſt peut-être pas au moyen de ſa plume qu'elle ſe flatte d'y parvenir. Et avez-vous eu la bonté d'envoyer chercher votre neveu ?

Mde. Beaum. (*d'un air impatient*). Oh ! mon neveu ? Vous aurez toujours aſſez le temps de le voir.

M. Vert. Vous m'en parlez comme ſi je n'en devois pas recevoir une grande ſatisfaction.

Mde. Beaum. Ce n'eſt pas qu'il ſoit méchant ; mais c'eſt que cela ne ſait pas vivre.

M. Vert.

M. Vert. Comment donc? Eſt-il impoli, ſauvage, groſſier?

Mde. Beaum. Non pas tout-à-fait. On dit qu'il a déjà la tête meublée d'une quantité de choſes ſavantes; mais pour cette aiſance, ce bon ton, cette fleur de politeſſe.....

M. Vert. Si ce n'eſt que cela, il ſera bientôt formé. Et ſon cœur?

Mde. Beaum. Je ne le crois ni bon, ni méchant. Mais Léonore, de quelles perfections elle eſt ornée! quelles manières enchantereſſes! Je ne le vois pas ſouvent, lui.

M. Vert. Et pourquoi donc?

Mde. Beaum. De peur de le détourner de ſes études. Auſſi-bien, lorſqu'il eſt ici, je ne le trouve pas aſſez attentif aux leçons de ſavoir vivre qu'on lui donne; il ne ſait pas non plus s'exprimer avec grâce. Je l'ai mené quelquefois dans un cercle de femmes. Il n'a pas trouvé un mot heureux à placer.

M. Vert. C'eſt que la converſation a roulé apparemment ſur des choſes qui lui ſont étrangères.

Mde. Beaum. Un jeune homme bien élevé ne doit jamais trouver rien d'étranger parmi les femmes.

M. Vert. Un ſilence modeſte ſied fort bien à ſon âge. Son rôle eſt maintenant d'écouter pour s'inſtruire, & ſe mettre en état de parler à ſon tour.

Mde. Beaum. Bon! voulez-vous en faire une poupée qui ne peut ſe mouvoir avant que ſes rouages ſoient montés? Oh! il faut entendre jaſer Léonore! C'eſt une aiſance, un eſprit, une vivacité! On a de la peine à ſuivre ſes paroles.

M. Vert. Nous verrons qui ſera le plus digne de ma tendreſſe. Vous vous ſouvenez que je promis à leur père mourant de les regarder comme ma propre famille. Je veux remplir cette parole ſacrée. Comme je ne peux ſavoir combien de temps encore le ciel me donne à paſſer ſur la terre, je ſuis venu ici pour voir ces enfans, étudier leur caractère, & régler en conſéquence les dernières diſpoſitions que je me propoſe de faire en leur faveur.

Mde. Beaum. O le plus fidelle & le plus généreux des hommes! Mon frère, juſque dans ſa tombe, ſera touché de vos bienfaits. Et moi, comment pourrois-je vous exprimer ma reconnoiſſance au nom de ſes enfans?

M. Vert.

M. Vert. Ce que vous appelez un bienfait n'eſt qu'un devoir. Votre digne père me fit autrefois partager l'heureuſe éducation qu'il donnoit à ſon fils. C'eſt à ſes ſoins que je dois la fortune que j'ai acquiſe. Je n'ai point d'enfans ; ſes petits-fils m'appartiennent ; & ils ont droit, pendant ma vie, & après ma mort, à des biens que je n'ai cherché à étendre que pour les en enrichir.

Mde. Beaum. En ce cas Léonore, comme la plus aimable.....

M. Vert. Si je fais quelque diſtinction, ce ne ſera point pour de frivoles agrémens, ce ſeront les qualités & les vertus qui décideront mes préférences.

Mde. Beaum. Ah! la voici qui vient.

SCENE IV.

Mde. Beaumont, M. Verteuil, Léonore (dans une parure au-deſſus de ſon état & de ſon bien.)

M. Verteuil. (*étonné.*) Comment! c'eſt Léonore?

Mde. Beaum. Vous êtes ſurpris, je le vois, de la trouver ſi charmante. Tu nous as fait un peu attendre, mon cœur.

Léonore (*faiſant à M. Verteuil une révérence cérémonieuſe*). C'eſt que Finette n'a jamais pu réuſſir à placer mes plumes. Je les ai bien ôtées dix fois. Enfin, je l'ai renvoyée de dépit, & je me ſuis coiffée moi-même. Je ſuis enchantée, M. Verteuil, de vous voir en bonne ſanté.

M. Vert. (*allant vers elle, & lui tendant les bras*). Et moi, ma chère Léonore.....(*Elle ſe détourne avec un air dédaigneux.*) Eh bien, eſt-ce que tu crains de me regarder comme ton père?

Mde. Beaum. Ouï, Léonore, comme ton père, & notre bienfaiteur. (*A M. Verteuil.*) Il faut lui pardonner, je vous prie. Elle eſt élevée dans la modeſtie, & dans la réſerve.

M. Vert. Elle ne les auroit point bleſſées en recevant les témoignages de mon amitié. Je lui dois auſſi de tendres reproches pour avoir tardé ſi long-temps à ſatisfaire mon impatience.

Léonore. Pardonnez-moi, Monſieur, j'étois dans un état à ne pouvoir paroître devant vous avec bienſéance.

M. Ver-

M. Verteuil. Une jeune Demoiſelle doit être toujours en état de paroître avec bienſéance devant un honnête homme. Un déſhabillé modeſte & décent, eſt toute la parure qui lui convient pour cela dans la maiſon.

Mde. Beaumont. Ouï, mais pour recevoir un hôte comme vous, le reſpect demande.....

M. Verteuil. Une plume de moins, & quelque empreſſement de plus à venir au-devant d'un ami qui fait quinze lieues pour nous voir. Ouï, je l'avoue, mon cœur auroit été mille fois plus flatté de voir mes enfans ; car ils le ſont par la tendreſſe qu'ils m'inſpirent, & par mon amitié pour leur père ; de les voir, dis-je, accourir à moi les bras ouverts, & m'accabler de leurs touchantes careſſes.

Mde. Beaum. C'eſt la vénération dont vous l'avez d'abord ſaiſie.....

M. Vert. N'en parlons plus. Tu me recevras une autre fois avec plus d'amitié, n'eſt-ce pas, ma chère Léonore ? Tu n'es pas au moins fâchée de ce que j'oſe te tutoyer? Je ne t'ai pas parlé autrement dans ton enfance ; les cinq années que j'ai paſſées ſans te voir, n'ont produit aucun changement dans mon cœur. J'eſpère bien, après ton mariage, te traiter encore avec cette douce familiarité.

Léonore. Ce ſera beaucoup d'honneur pour moi.

M. Vert. Point de ces complimens de cérémonie. Dis-moi que cela te fera plaiſir. Mais comme tu t'es formée, depuis que je ne t'ai vue ! Une taille élégante, des manières aiſées, un noble maintien....

Mde. Beaum. Oh ! charmante ! adorable !

M. Vert. Tous ces avantages cependant ne ſont rien ſans les grâces de la pudeur & de la modeſtie, le charme de l'affabilité, l'expreſſion ingénue des mouvemens de l'ame, & la culture des talens de l'eſprit.

Mde. Beaum. Ouï, ouï, de ces talens qui donnent de la conſidération dans le grand monde.

M. Vert. Dans le grand monde, Madame ? Eſt-ce que Léonore doit s'y produire ? Je n'ai plus rien à déſirer, ſi elle poſsède ſeulement les qualités qui peuvent l'honorer dans une ſociété choiſie, & dans l'intérieur de ſa maiſon, devant ſa conſcience & aux regards de Dieu.

Mde. Beaum. Oh ſurement ! cela s'entend de ſoi-même, M. Verteuil. Je veux dire qu'elle eſt en état de ſe préſenter par-tout avec honneur. Viens, ma chère

Léonore,

Léonore, fais-nous entendre quelque jolie pièce ſur ton clavecin.

Léonore. Non, ma tante, cela pourroit déplaire à M. Verteuil.

M. Vert. Que dis-tu, ma chère enfant? Je ſuis très-ſenſible au charme de la muſique; & je ne connois point d'amuſement plus convenable à une jeune Demoiſelle.

Mde. Beaum. Eh quoi de plus digne de notre admiration que ces talens enchanteurs, le deſſein, la danſe, la muſique! Léonore, cette charmante ariette! tu ſais bien? (*Léonore va d'un air boudeur au clavecin, prélude un moment, & commence une ſonate.*)

Mde. Beaum. Non, non, il faut auſſi chanter. Elle a une voix, M. Verteuil! Vous allez l'entendre. Si vous ſaviez combien d'applaudiſſemens elle a reçus dans le dernier concert! Mais elle a un peu d'amour-propre, & il faut ſe mettre à ſes pieds.

M. Vert. J'eſpère bien que j'obtiendrai quelque choſe ſans cette cérémonie. N'eſt-il pas vrai, Léonore?

Léonore. Vous n'avez qu'à ordonner, Monſieur.

M. Vert. Non, cela n'eſt pas dans mon caractère; je t'en prie ſeulement.

Léonore (*bas à ſa tante, en ouvrant ſon cahier avec dépit*). Je vous ai là une grande obligation.

Mde. Beaum. (*bas à Léonore*). Au nom du Ciel, mon cœur, obéis; ta fortune en dépend.

M. Vert. Si elle n'eſt pas en voix aujourd'hui, je peux attendre. (*Léonore chante en s'accompagnant ſur le Clavecin:*)

Vermeille roſe,
Que le Zéphyr, &c.

(*Et à peine a-t-elle fini, que Mde. Beaumont s'écrie, en battant des mains:*) Bravo! bravo! braviſſimo!

M. Vert. En effet, ce n'eſt pas mal pour un enfant de ſon âge. J'aurois pourtant déſiré une chanſon plus rapprochée des principes que vous lui inſpirez ſans doute.

Mde Beaum. Eh bien, Monſieur, n'en ſentez-vous pas la morale? (*Elle chante:*)

Mais ſur ta tige
Tu vas languir
Et te flétrir, &c.

C'eſt-

C'eſt-à-dire, qu'une jeune perſonne doit ſe produire dans le monde, ſi elle veut tirer quelque avantage de ſes talens, & ne pas mourir ignorée au fond de ſa retraite.

M. Vert. Croyez-moi, Madame, c'eſt là, de préférence, qu'un époux digne d'elle viendra la chercher. (*Il aperçoit un deſſein ſuſpendu à la tapiſſerie repréſentant une jeune bergère ſurpriſe dans ſon ſommeil par un faune. Il le conſidère avec étonnement.*)

Mde. Beaum. Ha, ha! comment le trouvez-vous?

M. Vert. Fort bien, ſi Léonore l'a fait ſans le ſecours de ſon maître.

Mde. Beaum. Véritablement, il l'a un peu retouché.

M. Vert. Je crois qu'il auroit pu mieux faire encore en lui choiſiſſant un ſujet plus heureux, quelque trait de bienfaiſance, une action vertueuſe, qui auroit élevé ſon ame, en perfectionnant ſon talent.

SCENE V.

Mde. Beaumont, M. Verteuil, Léonore, Finette.

Finette (*à M. Verteuil*). Monſieur, vos malles viennent d'arriver. Les ferai-je porter dans votre appartement?

M. Verteuil (*à Mde. Beaumont*). Vous avez donc la bonté de me loger, Madame?

Mde. Beaum. Je m'en fais autant d'honneur que de plaiſir.

M. Vert. Je vous en remercie. Je vais donner un coup d'œil à mes affaires; & je reviens. (*Il ſort avec Finette.*)

SCENE VI.

Mde. Beaumont, Léonore.

Léonore. Bon! le voilà dehors. Je reſpire.

Mde. Beaum. Doucement, doucement, Léonore, qu'il ne puiſſe vous entendre.

Léonore. Qu'il m'entende, s'il veut. Je ſuis ſi piquée, que je briſerois volontiers mon clavecin, & que je mettrois en pièces tous mes deſſeins & mes cahiers de muſique.

Mde. Beaum. Calme-toi donc, mon enfant, tu as beſoin ici de toute ta modération.

Léonore.

Léonore. C'eſt bien aſſez, je crois, de m'être poſſédée en ſa préſence. Ne l'avez-vous pas vu ? Ne l'avez-vous pas entendu ?

Mde. Beaum. Les perſonnes de ſon âge ont leurs bizarreries.

Léonore. Pourquoi donc m'y expoſer ? Il ne falloit pas me faire chanter devant lui. Je ne le voulois pas. Voilà ce que c'eſt de faire toujours à ſa tête comme vous. Mais il n'a qu'à y revenir.

Mde. Beaum. Ma chère Léonore, je t'en conjure. Tu ignores peut-être que ta fortune dépend abſolument de M. Verteuil ?

Léonore. Ma fortune ?

Mde. Beaum. Hélas ! ouï. Faut-il que je t'avoue ce que tu tiens déjà de ſes bontés ?

Léonore. Oh ! je le ſais. Ces petits préſens qu'il me fait de loin en loin. Je puis fort bien me paſſer de ſes cadeaux.

Mde. Beaum. Ah ! ma chère enfant, ſans lui, tu ſerois bien malheureuſe. Ce que ton père t'a laiſſé pour héritage eſt ſi peu de choſe ! De mon côté, je n'ai qu'un revenu très-médiocre. Comment aurois-je pu, avec ces ſeuls moyens, fournir aux dépenſes de ton éducation.

Léonore. Eſt-il poſſible, ma tante ? Quoi ! c'eſt à M. Verteuil que je ſuis redevable ? S'occupe-t-il auſſi de mon frère ?

Mde. Beaum. C'eſt lui qui paye également ſa penſion & ſes maîtres.

Léonore. Vous me l'aviez toujours caché.

Mde. Beaum. Pouvu que rien ne manquât à tes beſoins, que t'importoit cette connoiſſance ? Tu vois par-là combien il eſt important de le ménager, de lui montrer des égards & du reſpect. Mais ce n'eſt pas tout, il a voulu vous voir, ton frère & toi, avant d'écrire ſon teſtament, afin de régler ſes diſpoſitions en votre faveur.

Léonore. Oh ! que je ſuis à préſent fâchée de lui avoir montré de l'humeur & du dépit !

Mde. Beaum. C'eſt auſſi fort mal de ſa part. Ecouter froidement ta voix brillante ! Ne pas être tranſporté de plaiſir à ton exécution ſur le clavecin ! Quoi qu'il en ſoit, il faut que tu le flattes ; autrement toutes ſes préférences ſeront pour Didier.

Léonore. Ah ! il les mérite mieux que moi, je le ſens.

Mde.

Mde. Beaumont. Que dis-tu? C'eſt bien peu te connoître. Et quelle ſeroit ta deſtinée! Un homme ſait toujours faire ſon chemin dans le monde. Mais une femme, quelle reſſource peut-elle avoir?

Léonore. Il eſt vrai. Vous me faites ſentir par-là que j'aurois dû apprendre des choſes plus utiles que le deſſein la danſe & le clavecin.

Mde. Beaumont. Folle que tu es! Avec la fortune que tu peux te promettre, qu'eſt-ce qu'une jeune Demoiſelle doit déſirer de plus que des talens agréables pour briller dans la ſociété? Il ne s'agit que d'intéreſſer M. Verteuil en ta faveur. Avec des attentions & des complaiſances, nous en ferons ce qu'il nous plaira.

SCENE VII.

Mde. Beaumont, Léonore, Finette.

Finette. Mademoiſelle, M. Dupas vous attend pour vous donner leçon.

Mde. Beaumont. Dis-lui de monter ici. (*Finette ſort.*)

Léonore. Non, ma tante, renvoyez-le, je vous en prie. Si j'allois encore déplaire à M. Verteuil!

Mde. Beaumont. Comment donc! il faut qu'il te voie danſer. Tu danſes avec tant de grâces! Tu lui tourneras la tête, j'en ſuis ſure. (*Elle court après.*) Entrez, entrez, M. Dupas.

SCENE VIII.

Mde. Beaumont, Léonore, M. Dupas.

Mde. Beaumont (*à M. Dupas*). N'eſt-il pas vrai, Monſieur, que ma nièce danſe comme un Ange?

M. Dupas (*en s'inclinant*). Comme un Ange, Madame, à vous obéir.

Mde. Beaumont. Son tuteur aſſiſtera peut-être à la leçon. Songez, Monſieur, à faire briller le talent de Léonore de tout ſon éclat.

M. Dupas. Ouï, Madame, & le mien auſſi, je vous en réponds. (*M. Verteuil paroît.*)

SCENE

SCENE IX.

Mde. Beaumont, M. Verteuil, Léonore, M. Dupas.

Mde. Beaumont (*prenant M. Verteuil par la main.*) Venez vous asseoir à mon côté, M. Verteuil. Je veux que vous voyiez danser Léonore. C'est un vrai Zéphyr. M. Dupas, cette allemande nouvelle de votre composition.

Léonore. Mais je ne la danserai pas toute seule.

Mde. Beaumont. M. Dupas la dansera avec toi, je vais la fredonner. N'ayez pas peur ; je vous conduirai bien.

M. Verteuil. Permettez-moi, Madame, de demander de préférence un menuet.

M. Dupas. Je ne pourrai y mettre beaucoup de grâces, s'il faut que je joue en même-temps.

M. Verteuil. Ce n'est pas de vos grâces qu'il s'agit, Monsieur, c'est de celles de Léonore.

M. Dupas. Vous en jugeriez beaucoup mieux dans une entrée de chaconne.

M. Verteuil. De chaconne, dites-vous? Fi donc!

M. Dupas. Quoi, Monsieur! la haute danse!

M. Verteuil. Léonore ne doit pas figurer sur un théâtre. C'est un menuet que j'ai demandé.

M. Dupas. Comme il vous plaira, Monsieur. Allons Mademoiselle. (*Léonore danse le menuet. M. Dupas la suit en jouant de sa pochette. Il s'interrompt de temps en temps pour lui dire:*) Portez votre tête plus haute....Les épaules effacées....Déployez mollement vos bras.....En cadence.... Un air noble, voyez-moi.

M. Verteuil (*quand le menuet est fini*). Fort bien, Léonore, fort bien. (*à M. Dupas.*) Monsieur, votre leçon est finie pour aujourd'hui. (*M. Dupas fait un salut profond à la compagnie, & se retire.*)

Léonore (*bas à Mde. Beaumont*). Eh bien, ma tante, vous voyez les grands complimens que j'ai reçus?

Mde. Beaumont. Quoi, M. Verteuil, vous n'êtes pas enchanté, ravi, transporté! Vous n'y avez surement pas fait attention, ou vous êtes encore si fatigué de votre voyage.....

Mde. Verteuil. Pardonnez-moi, Madame; j'ai déjà marqué ma satisfaction à Léonore. Mais voulez-vous que j'aille m'extasier sur un pas de danse? Je réserve mon enthousiasme pour des perfections plus dignes de l'exciter,

SCENE X.

Mde. Beaumont. M. Verteuil, Léonore, Didier.

Didier (*s'élançant dans le ſalon, court vers M. Verteuil, lui ſaute au cou, & l'embraſſe avec tendreſſe*). Oh mon cher M. Verteuil, mon tuteur, mon père, quelle joie j'ai de vous voir !

Mde. Beaum. Que veut dire cette pétulance ? Eſt-ce qu'il faut étouffer ſes amis ?

M. Vert. Laiſſez-le faire, Madame. Les tranſports de ſa joie me flattent bien plus que des révérences froides & compaſſées. Viens, mon cher Didier, que je te preſſe contre mon cœur. Quels doux ſouvenirs tu me rappelles ! Ouï, les voilà, ces traits nobles, & cette figure aimable qui diſtinguoient ton père.

Mde. Beaum. Pourquoi n'avoir pas mis votre habit de taffetas, & votre veſte brodée ? On ne fait pas des viſites en *frac*.

Didier. Mais, ma tante, pour m'habiller, il m'auroit fallu un peu de friſure. C'eſt un quart d'heure, au moins, que j'aurois perdu. Non, je n'aurois jamais eu la patience d'attendre.

M. Vert. J'aurois eu bien du regret auſſi, je l'avoue, de voir un quart d'heure plus tard cet excellent enfant.

Mde. Beaum. Eh bien, Monſieur, vous n'avez donc rien à nous dire, à votre ſœur, ni à moi ? Vous ne nous avez pas ſeulement ſouhaité le bonjour.

Didier. Daignez me pardonner, ma chère tante ; j'étois ſi joyeux d'embraſſer mon tuteur ! (*à Léonore, en lui tendant la main.*) Tu ne m'en veux pas, Léonore ?

Léonore (*sèchement*). Non, Monſieur.

M. Vert. Veuillez l'excuſer, Madame, à ma conſidération. Je ſerois fâché d'être pour lui un ſujet de reproche.

Mde. Beaum. (*à part*). Je n'y ſaurois tenir plus longtemps. (*A. M. Verteuil.*) Voulez-vous bien permettre, Monſieur ? J'aurois quelques ordres à donner à la maiſon.

M. Vert. Ne vous gênez pas, Madame, je vous en ſupplie.

Mde. Beaum. (*bas à Léonore*). Eſt-ce que tu veux être témoin de leur inſupportable entretien ? (*Haut.*) Suivez-moi, Léonore ; j'ai beſoin de vous.

Léonore. Non, ma tante, je reſterai avec M. Verteuil, s'il a la bonté de me le permettre.

M. Vert. Très-volontiers, mon enfant. (*Mde. Beaumont ſort avec un air de dépit.*)

SCENE XI.

M. Verteuil, Léonore, Didier.

M. Vert. Eh bien, mon cher Didier, eſt-on content de toi dans ta penſion ?

Didier. C'eſt à mon maître de vous le dire. Je ne me crois pourtant pas mal dans ſon amitié.

M. Vert. Quelles ſont à préſent tes études ?

Didier. Le Grec & le Latin, d'abord, enſuite la géographie, l'hiſtoire & les mathématiques

Léonore (*à part*). Voilà bien des choſes dont je ſavois à peine le nom.

M. Vert. Et y fais-tu quelques progrès ?

Didier. Oh ! plus j'apprends, plus je vois que j'ai encore à m'inſtruire. Je ne ſuis pas le dernier de mes camarades, toujours.

M. Vert. Et le deſſein, la danſe, la muſique ?

Didier. De tout cela un peu auſſi. Je m'applique davantage dans cette ſaiſon à la muſique & au deſſein, parce que le maître dit qu'il ne faut pas faire trop d'exercice dans l'Été. En revanche, pendant l'Hiver, je pouſſe plus vigoureuſement la danſe, parce que l'exercice convient mieux alors.

M. Vert. Voilà qui me paroît fort bien entendu.

Didier. D'ailleurs je ne peux pas y donner beaucoup de temps. Je ne m'en occupe guère que dans mes heures de récréation, ou après avoir fini mes devoirs. L'eſſentiel, dit le maître, eſt de former mon cœur, & d'enrichir mon eſprit de belles connoiſſances, pour vivre honorablement dans le monde, me rendre utile à mon pays & à mes ſemblables, & devenir heureux moi-même par ce moyen.

M. Vert. (*le prenant dans ſes bras*). Embraſſe-moi, mon cher Didier.

Léonore (*à part*). Si c'eſt là l'eſſentiel, ma tante l'a bien négligé.

Didier. Oh ! mon cher M. Verteuil, je ne ſuis pas tout-à-fait ſi bon que vous l'imagineriez peut-être.

M. Verteuil.

M. Verteuil. Comment cela, mon ami ?

Didier. Je ſuis un peu étourdi, un peu diſſipé. Par exemple, je brouille quelquefois mes heures, & je fais dans l'une ce que j'aurois dû faire dans l'autre. J'ai de la peine à me corriger de quelques mauvaiſes habitudes ; & je retombe par légéreté dans des fautes qui m'ont cauſé dix fois du repentir.

M. Verteuil. Et y retomberas-tu encore ?

Didier. Vraiment non, ſi j'y penſe ; mais j'oublie preſque toujours mes bonnes réſolutions.

M. Verteuil. Je ſuis fort aiſe, mon ami, que tu remarques toi-même tes défauts. Reconnoître ſes défauts eſt le premier pas vers le bien. Qu'en penſes-tu, Léonore ?

Léonore. Je penſe que je ne ſuis ni étourdie, ni diſſipée ; & que je n'ai pas les défauts de mon frère.

M. Verteuil. D'autres peut-être ?

Léonore. Ma tante ne m'en a jamais rien dit.

M. Verteuil. Elle devroit être la première à les apercevoir. Mais la tendreſſe nous aveugle quelquefois ſur les imperfections de nos amis. Je ne dis pas cela pour te fâcher.

Léonore (*à part*). Le vilain homme! il flatte mon frère ; & il n'a que des choſes déſagréables à me dire.

M. Verteuil. Reſtez ici, mes enfans, je vais voir ſi mon domeſtique a tiré mes effets de la valiſe. J'ai quelque choſe pour vous, & je ſerai bientôt de retour. (*Il ſort.*)

Didier. Ouï, ouï, nous vous attendrons. Ne tardez pas long-temps.

SCENE XII.

Léonore, Didier.

Léonore. Il peut garder ſes cadeaux. Ce ſont de belles choſes, je crois, qu'il nous apporte.

Didier. Que dis-tu, Léonore ? Tout ce que tu as dans ton appartement, & ſur ta perſonne, ne te vient-il pas de notre cher bienfaiteur ? Ah ! quand il ne me donneroit qu'une bagatelle, je ſerois toujours ſenſible à ſa bonté.

Léonore. Non, je ſuis ſi dépitée contre lui, contre moi, contre ma tante !....Je crois que je battrois tout l'univers.

Didier.

Didier. Comment! & moi auſſi? Qu'as-tu donc, ma pauvre ſœur? (*il lui prend la main.*)

Léonore. Si tu avois été auſſi maltraité!

Didier. Toi maltraitée! Et par qui? Ma tante ne te laiſſe pas prendre l'air de peur de t'enrhumer: & je crois qu'elle mettroit volontiers la main ſous tes pieds, pour t'empêcher de toucher la terre.

Léonore. Ouï, mais M. Verteuil! C'eſt un homme ſi groſſier!

Didier. Comme tu parles, ma ſœur? Il eſt, au contraire, ſi indulgent! ſi bon!

Léonore. Je n'ai rien fait à ſa fantaiſie: mon chant, mon deſſein, ma danſe, tout cela n'eſt rien pour lui; il mépriſe ce que je ſais, & me parle de choſes eſſentielles que j'aurois dû apprendre.

Didier. Ecoute, je crois qu'il a raiſon.

Léonore. Il a raiſon? Et ma tante, elle a tort, n'eſt-ce pas? Qu'eſt-ce qu'il entend par ſes choſes eſſentielles?

Didier. Je peux te le dire ſans être bien ſavant.

Léonore. Oh ouï, toi! qu'eſt-ce donc?

Didier. Dis-moi, Léonore, lis-tu quelquefois!

Léonore. Sans doute, quand j'ai le temps.

Didier. Et que lis-tu alors?

Léonore. Des comédies pour aller au ſpectacle, ou un gros recueil de chanſons pour les apprendre par cœur.

Didier. Vraiment, voilà de bonnes lectures pour ton âge! Crois-tu qu'il n'y ait pas de livres plus inſtructifs?

Léonore. Quand il y en auroit, où trouver un moment pour les lire? Ma toilette du matin & mon déjeûner m'occupent juſqu'à dix heures. Enſuite, vient le maître de danſe juſqu'à onze; après lui, le maître de deſſein. Nous dînons. A quatre heures ma leçon de muſique; puis, je m'habille pour le ſoir; puis, nous allons faire des viſites, ou nous en recevons; & puis, nous voilà au bout de la journée.

Didier. Eſt-ce tous les jours la même choſe?

Léonore. Sans contredit.

Didier. Oh bien, mon maître a des filles, grandes à peu près comme toi; mais leur temps eſt tout autrement partagé que le tien.

Léonore. Comment donc mon frère?

Didier. D'abord à ſix heures, l'été; à ſept heures, l'hiver, elles ſont habillées pour tout le jour.

Léonore. Elles ne dorment donc point, ou elles ſont aſſoupies dans la journée ?

Didier. Elles ſont plus éveillées que toi. C'eſt qu'elles ſe couchent à dix heures.

Léonore. A dix heures au lit ?

Didier. Surement, pour ſe lever de bonne heure le lendemain. Tandis que tu dors encore, elles ont déjà reçu des leçons de géographie, d'hiſtoire, & de calcul. A dix heures elles prennent l'aiguille ou la navette ; & vers midi elles s'occupent avec leur mère de tous les détails de la maiſon.

Léonore (*d'un air de mépris*). Eſt-ce qu'on en veut faire des femmes de charge ?

Didier. J'eſpère qu'une ſi bonne éducation leur procurera un ſort plus heureux. Mais ne doivent-elles pas ſavoir commander aux domeſtiques, ordonner un repas, conduire un ménage ?

Léonore. Et l'après-midi s'occupent-elles encore ?

Didier. Pourquoi non ? Elles ont leur écriture, & leur clavecin. Le ſoir on ſe raſſemble autour d'une table, & l'une d'elles lit à haute voix *les Converſations d'Emilie*, ou le *Théâtre d'Education*, tandis que les autres travaillent au linge du ménage, ou à leurs ajuſtemens.

Léonore. Elles ne prennent donc jamais de récréation ?

Didier. Que dis-tu ? Elles s'amuſent mieux que des reines. Tous ces travaux ſont entremêlés de petits jeux, d'entretiens agréables. Elles rendent auſſi & reçoivent quelquefois des viſites ; mais toujours leur ſac à ouvrage à la main. Je ne les ai jamais vues oiſives un moment.

Léonore. Ah c'eſt apparemment ce qu'entendoit M. Verteuil. Ma tante dit cependant que c'eſt une éducation commune, qui ne convient qu'à des enfans de bourgeois.

Didier. Ouï, comme nous le ſommes. Mais quand elles ſeroient de condition, ces inſtructions-là ne leur ſeroient pas inutiles. Il faut bien qu'elles connoiſſent le travail d'une maiſon, pour le faire exécuter par leurs domeſtiques. Si elles n'y entendent rien, tout le monde s'accordera pour les tromper ; & plus elles ſeront riches, plutôt elles ſeront ruinées.

Léonore. Tu m'épouvantes, mon frère. J'ignore abſolument tout cela. A peine ſais-je manier une aiguille. Cependant je viens d'apprendre que nous n'avons rien que ce que nous tenons de M. Verteuil.

Didier.

Didier. Tant pis, ma chère Léonore; car s'il venoit à nous abandonner, ou si nous avions le malheur de le perdre....Mais peut-être que ma tante est riche?

Léonore. Oh non, elle ne l'est pas. Elle me l'a dit tout à l'heure. A peine auroit-elle de quoi vivre elle-même. Que deviendrons-nous tous les deux?

Didier. Je serois un peu embarrassé d'abord. Mais je mettrois ma confiance en Dieu, & j'espère qu'il ne m'abandonneroit pas. Il se trouve toujours des personnes généreuses dont nous gagnons l'amitié par nos talens, & qui se font un plaisir de nous employer. Par exemple, dans quelques années, lorsque je serois un peu plus avancé dans ce que j'apprends, je pourrois montrer, à des enfans moins instruits que moi, ce que je saurois. Je m'instruirois tous les jours davantage; & avec du courage & de la conduite, l'habitude du travail, & de l'application, on s'ouvre tôt ou tard un chemin pour arriver à la fortune.

Léonore. Et moi, que me serviroient mon chant & mon clavecin, mon dessein & ma danse? Je mourrois de misère avec ces vaines perfections.

Didier. Voilà pourquoi notre tuteur demandoit si l'on ne t'avoit pas fait apprendre des choses plus utiles que celles qui ne servent qu'au plaisir & à l'agrément.

Léonore. Ouï, & quelquefois au chagrin: car lorsque je danse, ou que je fais de la musique dans la société, si l'on ne me donne pas autant de louanges que je m'en crois digne, je suis d'une humeur....Je t'avouerai que je m'y ennuie aussi fort souvent.

Didier. Et de quoi vous entretenez-vous donc?

Léonore. De modes, de parure, de comédies, de promenade, d'histoires de la ville. Nous répétons dans une maison ce que nous avons appris dans l'autre: mais tout cela est bientôt épuisé.

Didier. Je le crois. Ce sont des sujets bien pauvres, quand on pense à tout ce que la nature offre d'admirable à nos yeux, & à tout ce qui se passe autour de nous dans la grande société de l'univers. Voilà les objets dignes de nous occuper, & qui peuvent nous apprendre à réfléchir sur nous-mêmes.

Léonore. Tu viens de m'en convaincre. Quoique plus jeune de deux ans, tu es déjà bien plus formé que moi. Oh! combien ma tante a négligé de choses utiles dans mon éducation.

SCENE XIII.

Mde. Beaumont, Léonore, Didier.

Mde. Beaum. (*qui a entendu les dernières paroles de Léonore*). Et quelles ſont donc les choſes utiles que j'ai négligées dans ton éducation, petite ingrate? Mais je m'aperçois que c'eſt ce vaurien de Didier.....

Didier. Votre ſerviteur très-humble, ma chère tante, je vais rejoindre M. Verteuil dans ſon appartement.

(*Il ſort.*)

SCENE XIV.

Mde. Beaumont, Léonore.

Mde. Beaum. Ce petit coquin! Son tuteur une fois parti, qu'il s'aviſe de remettre le pied dans ma maiſon! Mais qu'eſt-ce donc qu'il t'a conté pour te faire croire que ton éducation étoit négligée?

Léonore. Cela eſt vrai auſſi, ma tante. Les connoiſſances eſſentielles qu'une jeune perſonne bien élevée doit poſſéder, m'en avez-vous fait inſtruire?

Mde. Beaum. Eh, ma divine Léonore! que manque-t-il à tes perfections, toi qui es la fleur de toutes nos jeunes Demoiſelles?

Léonore. Ouï, je ſais les choſes qui ne ſont propres qu'à m'inſpirer de la vanité; mais celles qui ornent l'eſprit, la Géographie, l'Hiſtoire, le Calcul, en ai-je ſeulement une idée?

Mde. Beaum. Pédanterie que tout cela! Je ſerois au déſeſpoir de t'avoir fait rompre la tête de ces balivernes. Elles ne ſont bonnes, tout au plus, que pour un écolier de latin. As-tu jamais entendu rien de pareil dans les cercles de femmes où je te mène?

Léonore. J'en conviens. Mais pourquoi du moins ne m'avoir pas fait connoître les travaux dont une perſonne de mon ſexe doit s'occuper? Sais-je manier l'aiguille ou la navette? Serois-je en état de conduire un ménage?

Mde. Beaum. Auſſi n'ai-je pas voulu faire de toi une marchande de modes, ou une *cendrillon*.

Léonore. Mais ſi nous venions à perdre M. Verteuil, ſi je tombois dans la misère, quelles ſeroient mes reſſources pour gagner ma vie?

Mde.

Mde. Beaum. Oh ! s'il ne tient qu'à cela, je puis, d'un ſeul mot, calmer tes inquiétudes. L'argent ne te manquera jamais. Tu nageras dans l'abondance. J'ai ſi bien tourmenté M. Verteuil pour qu'il t'inſtituât ſon héritière, qu'il va faire aujourd'hui ſon teſtament en ta faveur. Mais le voici qui vient lui-même. Je te laiſſe avec lui. Il veut t'inſtruire de ſes diſpoſitions.

(*Elle ſort.*)

SCENE XV.

M. Verteuil, Léonore, Didier.

Didier (*courant à Léonore*). Tiens, tiens, ma ſœur, regarde. (*Il lui fait voir une montre.*)

Léonore. Comment ! une montre d'or.

Didier. Ouï, comme tu vois. O M. Verteuil ! je ſuis tranſporté de plaiſir. Permettez-vous que j'aille la faire voir à mon maître ? Je cours, & je reviens comme le vent.

M. Vert. Je le veux bien. Dis-lui que je ne te l'ai pas donnée pour flatter puérilement ta vanité, mais pour t'apprendre à diſtinguer les heures de tes exercices, & t'empêcher de les confondre.

Didier. Oh ! cela ne m'arrivera plus maintenant.

M. Vert. Demande-lui congé pour la journée, & annonce-lui ma viſite dans l'après-midi.

Didier. Fort bien, fort bien. (*Il ſort en courant.*)

SCENE XVI.

M. Verteuil, Léonore (*qui paroît triſte & penſive*).

M. Vert. Qu'as-tu donc, ma chère Léonore ? Pourquoi cet air abattu ?

Léonore. Ce n'eſt rien, Monſieur, rien du tout.

M. Vert. Es-tu fâchée de ce que ton frère a une montre ?

Léonore. Elle lui durera long-temps, je crois ! Il ſaura bien comment la gouverner !

M. Vert. Je viens de lui apprendre la manière, & ce n'eſt pas difficile. Tu ſais qu'il en avoit grand beſoin.

Léonore (*d'un ton ironique*). Certainement je n'en ai pas beſoin, moi.

M. Verteuil. Je l'ai penſé. Il y a une pendule dans la maiſon.

Léonore. Cependant mes égales ont auſſi des montres dans notre ſociété.

M. Verteuil. Tant mieux; tu pourras leur demander l'heure qu'il eſt.

Léonore. Et quand les autres me le demanderont à moi, je pourrai leur dire que je n'en ſais rien.

M. Verteuil. Léonore! Léonore! Tu es une petite envieuſe. Mais pour te faire voir que je ne t'ai pas oubliée... (*Il lui donne un étui.*)

Léonore (*en rougiſſant*). O M. Verteuil.

M. Verteuil. Eh bien! Tu ne ſais pas l'ouvrir? (*Il l'ouvre lui-même, & en tire des boucles d'oreilles de diamans.*) Es-tu contente à préſent?

Léonore. Oh! ſi vous étiez auſſi content de moi!

M. Verteuil. Je ne puis te cacher que je ne le ſuis pas tout-à-fait. Nous voilà ſeuls. Il faut que je te parle avec franchiſe. Ta chère tante n'a rien épargné pour te procurer des talens agréables. Je reconnois, à ces ſoins, ſon goût & ſa tendreſſe. J'aurois ſeulement déſiré qu'elle ſe fût occupée de t'en donner en même temps de plus ſolides.

Léonore. Mon frère me l'a déjà fait ſentir; mais qui pourroit m'inſtruire de ce que j'ignore?

M. Verteuil. Je connois une digne perſonne qui prend en penſion de jeunes Demoiſelles pour les former dans tout ce qui convient à ton âge & à ton ſexe.

Léonore. Ma tante m'a pourtant dit que vous me mettriez en état de n'en avoir pas beſoin.

M. Verteuil. J'entends. Eh bien, je te laiſſe la liberté de ſuivre le genre de vie qu'elle t'a fait prendre, puiſqu'il s'accorde avec tes goûts. Repoſe-toi ſur ma tendreſſe. Après ma mort tu poſſéderas tous mes biens.

Léonore. Tous vos biens, M. Verteuil?

M. Verteuil. Ouï, Léonore. Hélas! je crains qu'ils ne puiſſent encore ſuffire pour t'empêcher de vivre dans la misère.

Léonore. Que me dites-vous?

M. Verteuil. Es-tu en état de te rendre à toi-même le plus léger ſervice? de travailler de tes mains, je ne dis pas à la moindre partie de ta parure, mais à tes premiers vêtemens?

Léonore.

Léonore. Je ne l'ai jamais appris.

M. Verteuil. Il te faudra donc ſans ceſſe autour de toi une foule de perſonnes pour ſuppléer à ton ignorance & à ta pareſſe. Es-tu aſſez riche du bien de ton père pour les ſoudoyer?

Léonore. Vous m'avez dit que non, M. Verteuil.

M. Verteuil. D'ailleurs, quand viendra l'âge de t'établir, quel eſt l'homme raiſonnable qui te prendroit pour des talens frivoles, inutiles à ſon bonheur? Tu ne peux être recherchée que par rapport à la fortune dont tu apporterois la poſſeſſion avec ta main. Ainſi je me vois de plus en plus dans la néceſſité de t'aſſurer la mienne.

Léonore. Mais, mon frère Didier?

M. Verteuil. Il faudra bien qu'il ſe contente de ce que je ferai pour lui pendant ma vie, & de ce que tu voudras bien faire toi-même en ſa faveur après ma mort. Qu'il s'inſtruiſe dans tous les moyens honorables de ſe former un état. Je lui en ai donné un exemple; il n'a qu'à le ſuivre. Je te laiſſe réfléchir ſur mes intentions. Je veux les communiquer à ton frère auſſitôt qu'il ſera de retour.

(*Il ſort.*)

SCENE XVII.

Léonore (*ſeule*).

Oh, quelle joie! héritière de tous les biens de M. Verteuil! Voilà ce que ma tante déſiroit avec tant d'ardeur. Je voudrois bien ſavoir ce que va dire mon frère. Il ſera jaloux. Mais je ne l'oublierai pas certainement, pourvu qu'il me reſte encore quelque choſe après tous mes beſoins. J'entends M. Verteuil qui revient avec lui. Je vais me cacher dans ce cabinet pour les écouter. (*Elle ſort ſans être aperçue de M. Verteuil, ni de ſon frère.*)

SCENE XVIII.

M. Verteuil, Didier.

M. Verteuil. Ton maître eſt donc bien aiſe que je t'aye fait ce cadeau?

Didier. Ouï, mon cher tuteur, il en eſt enchanté; mais pour moi, cela me fait de la peine à préſent.

M. Verteuil. En quoi donc, mon ami?

Didier. La pauvre Léonore! Elle eſt peut-être fâchée de ce que j'ai une montre, & de ce qu'elle n'en a point. Je ne voudrois pas vous paroître indifférent pour vos bienfaits; mais ſi j'oſois vous prier.....

M. Vert. Généreux enfant, va, ſois tranquille. Elle a reçu des boucles d'oreilles qui valent deux fois ta montre.

Didier. O mon cher M. Verteuil! combien je vous remercie!

M. Vert. Et je ne bornerai pas à ces bagatelles les témoignages de mon amitié.

Didier. Ah! tant mieux! tant mieux!

M. Vert. Je vois, avec regret, que ſon éducation n'eſt propre qu'à lui préparer des chagrins.

Didier. Ouï, ma chère tante imagine qu'un peu de deſſein, de danſe & de muſique eſt tout ce qu'il y a de néceſſaire dans le monde pour être heureux.

M. Vert. C'eſt à ces frivoles agrémens qu'elle ſacrifie le ſoin de cultiver ſon eſprit, & celui d'inſpirer à ſon cœur les vertus qui peuvent ſeules lui attirer une véritable conſidération. Comme la raiſon de Léonore a été négligée, elle ſe contente aujourd'hui de quelques malins applaudiſſemens par leſquels on ſe joue de ſa vanité. Mais lorſque, dans le progrès des années, elle verra combien d'inſtructions utiles & quel temps précieux elle a perdus, c'eſt alors qu'elle rougira d'elle-même, & qu'elle maudira ſes lâches flatteurs, qui payeront ſa haine par leurs railleries & leurs mépris.

Didier. Oh, mon Dieu! Vous me faites frémir pour elle.

M. Vert. Et puis, qui voudra ſe charger d'une femme remplie d'orgueil & dépourvue de connoiſſances, qui, loin de pouvoir établir l'ordre & l'économie dans une maiſon, renverſeroit la fortune la mieux aſſurée, par le goût du luxe & une profonde incapacité, également indigne de l'eſtime de ſon époux, de l'attachement de ſes amis & du reſpect de ſes enfans? Il faudra donc qu'elle demeure, ſur la terre, étrangère à tout ce qui l'entoure. Que deviendra-t-elle alors ſans mes ſecours?

Didier. Oh? je vous en conjure, ne lui retirez pas vos bontés!

M. Vert. Non, je veux au contraire aſſurer dès aujourd'hui ſon deſtin.

Didier.

Didier. Ouï, mon cher M. Verteuil, procurez-lui une éducation plus ſoignée. Elle ne manque point d'intelligence ; & j'oſe vous répondre de la bonté de ſon cœur.

M. Verteuil. Je le voudrois ; mais dans ſon amolliſſement pourra-t-elle adopter des principes plus ſévères ? Non, je vois qu'il vaut mieux m'occuper d'elle pour le temps où je ne ſerai plus.

Didier. Ne me parlez point de ce malheur, je vous prie. Les larmes me viennent aux yeux d'y penſer. Non, vous vivrez encore long-temps pour notre avantage. Le Ciel ne voudra pas nous ravir ſitôt un ſecond père.

M. Verteuil. Je ſuis ſenſible à ta tendreſſe ; mais la prévoyance de la mort n'en avance point le moment fatal. Le ſort de ta ſœur me cauſe de plus vives inquiétudes. Enfin, j'ai réſolu de lui laiſſer tout ce que je poſsède, pour qu'elle ait au moins de quoi ſe préſerver de l'indigence.

Didier (*lui prenant la main*). Oh ! je vous remercie mille & mille fois. Combien je me réjouis ! Irai-je lui annoncer cette heureuſe nouvelle ? Mais non, il vaut mieux qu'elle l'ignore. Qu'elle apprenne d'abord des choſes utiles, comme ſi elle devoit vivre de ſon travail. Elle en ſaura gouverner plus ſagement ſa fortune. O ma chère ſœur ! Je puis donc eſpérer de te voir heureuſe !

M. Verteuil. Tu es un bien digne enfant ! Ta raiſon ne me charme pas moins que ta généroſité. Viens, mon cher Didier, que je t'embraſſe.—Moi, ne te rien laiſſer, & donner tout à ta ſœur ? Comment pourrois-je commettre une telle injuſtice ? Cette penſée étoit bien loin de mon eſprit. Je voulois ſeulement te mettre à l'épreuve. C'eſt toi qui ſeras mon héritier univerſel ; & je cours faire mon teſtament à ton avantage.

Didier. Non, non, M. Verteuil, gardez vos premières intentions. Laiſſez tout à ma ſœur. J'en deviendrai plus ſtudieux & plus appliqué. J'acquerrai des talens utiles. Je ſerai un honnête homme. Avec cela, je ne ſuis pas inquiet de mon avancement.

M. Verteuil. Raſſure-toi ſur le compte de Léonore : je lui laiſſerai un petit legs, pour qu'elle ne manque jamais du néceſſaire.

Didier. Eh bien, faiſons un échange. Le petit legs à moi, comme un ſouvenir de votre amitié, & le reſte pour ma ſœur.

SCENE XIX.

M. Verteuil, Didier, Léonore (qui s'élance hors du cabinet, & court ſe jeter au cou de ſon frère).

Léonore. O mon frère, mon cher Didier ! ai-je mérité de ta part ?.....

Didier. Tout, ma chère Léonore, ſi tu veux répondre à mes ſouhaits, & à ceux de notre digne bienfaiſteur.

Léonore. Ouï, je le ferai, je le ferai. Je vois combien la différence de notre éducation a élevé ton ame au-deſſus de la mienne, quoique je ſois l'aînée. Diſpoſez de moi, M. Verteuil, ſelon votre amitié. Je veux auſſi m'inſtruire, & prendre mon frère pour modèle.

M. Verteuil. Tu feras ton bonheur, ſi tu perſiſtes dans cette ſage réſolution. Mais d'où naît ce changement dans tes idées ?

Léonore. Ah ! je viens d'entendre les vœux de Didier. Son noble déſintéreſſement, ſon ſacrifice généreux ; j'ai tout entendu. Je n'ai plus contre lui aucun ſentiment de jalouſie. Il ſera toujours mon guide & mon meilleur ami.

Didier. Ouï, ma ſœur, je veux l'être : j'en ferai toute ma gloire, tout mon plaiſir.

M. Verteuil. De quels doux ſentimens vous me pénétrez l'un & l'autre ! O chers enfans ! je ne ſens plus de regret de n'en avoir pas eu moi-même. Vous êtes dans mon cœur comme ſi je vous avois donné le jour. Je crois voir votre père qui, du haut du Ciel, treſſaille de joie de m'avoir laiſſé ces gages de ſa tendreſſe. (*Léonore & Didier lui ſerrent les mains, & les arroſent de larmes.*)

Léonore. Ne perdons pas un moment, mon cher bienfaiſteur. Où eſt la perſonne dont vous m'avez parlé pour une meilleure éducation ?

M. Verteuil. Je te la ferai bientôt connoître. Je me propoſe de paſſer encore quelques jours auprès de vous, pour préparer de loin l'eſprit de votre tante à ſeconder mes deſſeins. Il faut être bien attentifs à ne pas l'offenſer : elle mérite toujours vos reſpects & votre reconnoiſſance. Elle s'eſt mépriſe, Léonore, ſur le véritable objet de ton bonheur ; mais ſes plus vifs déſirs n'en étoient pas moins de te rendre heureuſe.

Léonore. Ouï, je le ſens ; mais je renonce dès aujourd'hui à toutes les futilités dont elle m'avoit occupée. Plus de muſique, de danſe, ni de deſſein.

M. Vert.

M. Verteuil. Non, ma chère amie, cultive toujours ces talens aimables. Songe seulement qu'ils ne forment pas tout le mérite d'une femme. Ils peuvent la faire recevoir avec agrément dans la société, la délasser des travaux de sa maison, & lui en faire aimer le séjour, ajouter un lien de plus à l'attachement de son mari, la guider dans le choix des maîtres qu'elle donne à ses enfans, & accélérer leurs progrès. Ils ne sont dangereux pour elle, que lorsqu'ils lui inspirent une vanité ridicule, qu'ils lui donnent le goût de la dissipation & du mépris pour les fonctions essentielles de son état. Ce sont des fleurs dont il ne faut pas ensemencer tout son domaine, mais qu'on peut élever, pour ses plaisirs, à côté du champ qui produit d'utiles moissons.

LA BONNE MÈRE.

IMITATION

D'un Sonnet de Filicaja, Poëte Italien.

VOIS la tendre mère entourée
Des enfans qu'elle a mis au jour !
Auprès d'eux, son ame enivrée
Tressaille & de joie & d'amour.
Avec douceur sa main légère,
En flattant l'un, donne à son frère
Une étreinte contre son cœur ;
L'autre sur les genoux s'élance ;
Son bras l'aide ; un pied qu'elle avance
Sert encor de siége à sa sœur.

Dans un regard, une caresse,
Dans leurs baisers, dans leurs soupirs,
Son cœur sait lire avec adresse
Tous leurs mille petits désirs.
Ils parlent tous. Et sans rien dire,
Elle répond par un sourire

A leurs mots demi-prononcés.
Elle veut prendre un air ſévère,
Et l'on voit combien elle eſt mère
Dans ſes yeux même courroucés.

C'eſt ainſi que la Providence
Veille ſur le ſort des humains,
Et que ſon amour leur diſpenſe
Les tréſors ouverts dans ſes mains.
Les Grands, les Maîtres de la terre,
Le pauvre en ſon humble chaumière,
Elle écoute tous les mortels.
Et ſa bonté conſtante & ſure
Partage à toute la nature
Ses dons & ſes ſoins paternels.

Que jamais l'homme ne l'accuſe
D'indifférence ou de rigueur,
Si quelquefois elle refuſe
Une grâce chère à ſon cœur!
Ce n'eſt que pour nourrir ton zèle,
Et pour te rendre plus fidelle,
Qu'elle diffère à t'exaucer;
Ou plutôt ſa bonté ſuprême
Te fait une grâce, alors même
Qu'elle ſemble te refuſer.

Par M. DE BONNEVILLE. *Edit.*

L'EMPLOI DU TEMPS.

MARTIN, quoique ſimple compagnon, excelloit dans ſon métier. Il aſpiroit de tous ſes déſirs à devenir maître: mais il lui manquoit une certaine ſomme pour ſe faire recevoir.

Un marchand, qui connoiſſoit ſon induſtrie, voulut bien lui prêter cent écus pour trois ans, afin qu'il payât ſa maîtriſe, & qu'il achetât ce qui lui étoit néceſſaire pour ſe mettre en état de travailler.

On

On ſe figurera ſans peine la joie de Martin. Il voyoit déjà dans ſon imagination ſa boutique richement étoffée. Il avoit peine à compter le nombre de pratiques nouvelles qui s'empreſſeroient à l'employer, & tout l'argent que ſon travail alloit lui rapporter au bout de l'année.

Dans les tranſports extravagans de joie où le jetoient ces penſées, il aperçoit un cabaret. Allons, dit-il, en y entrant, il faut commencer à tirer de cet argent quelque plaiſir.

Il héſita quelques momens à demander du vin. Sa conſcience lui crioit à haute voix que le moment de jouir n'étoit pas encore arrivé ; qu'il falloit d'abord ſonger aux moyens de rembourſer, au temps preſcrit, les avances qu'on lui avoit faites ; que juſqu'alors il n'étoit pas honnête d'en dépenſer un ſou, ſans la plus grande néceſſité. Il s'avançoit vers le ſeuil de la porte, prêt à céder à ces premiers mouvemens de droiture. Cependant, dit-il, en retournant ſur ſes talons, quand je dépenſerois aujourd'hui trente ſous pour me réjouir du bonheur qui m'attend, il me reſteroit encore quatre-vingt-dix-neuf écus & demi. C'eſt plus qu'il n'en faut pour payer ma maîtriſe, & me mettre en fonds : & je puis, en un jour, réparer cette petite brèche par mon travail.

C'eſt ainſi que déjà le verre à la main, il cherchoit à étouffer ſes reproches intérieurs. Mais helas ! le pauvre homme ! c'étoit le premier pas qui devoit l'entraîner à ſa ruine.

Le lendemain une douce image du plaiſir qu'il avoit goûté, la veille dans le cabaret, vint ſe préſenter à ſon eſprit ; & il fit beaucoup moins de façons avec ſa conſcience pour dépenſer encore trente ſous de la même manière. Il devoit lui reſter quatre-vingt-dix-neuf écus.

Les jours ſuivans le goût de l'ivrognerie s'étoit ſi bien emparé de lui, qu'il prit, ſans remords, trois écus l'un après l'autre, & les dépenſa, comme il avoit fait le premier. Car, ſe diſoit-il, à chaque ſéance, ce n'eſt que trente ſous. Oh ! il m'en reſtera encore bien aſſez.

Telles étoient ſes paroles inſenſées pour répondre à la voix de ſa raiſon, qui, de temps en temps, ſe faiſoit entendre. Il ne conſidéroit pas que ſa fortune conſiſtoit en cent écus pleins, & que du ſage emploi de la moindre partie dépendoit l'utile deſtination de la ſomme entière.

Vous voyez, mes amis, par quels degrés insensibles il se précipita dans une vie de débauche Il ne trouvoit plus aucun plaisir à travailler, uniquement occupé, comme il l'étoit, de sa richesse actuelle, qui lui sembloit inépuisable. Cependant il ne tarda guère à s'apercevoir qu'elle diminuoit de jour en jour. Il sentit avec effroi qu'il ne pouvoit plus atteindre son but, parce qu'il n'y avoit pas d'apparence que son bienfaicteur lui prêtât cent nouveaux écus, après lui avoir vu dissiper les premiers dans le désordre.

Bourrelé de honte & de remords, plus il cherchoit à les étouffer dans le vin, plus il avançoit l'heure de sa ruine. Enfin, il arriva, ce funeste moment, où dégoûté du travail, en horreur à lui-même, la vie lui devint insupportable dans la perspective de l'avenir effrayant qui s'ouvroit devant lui.

Il s'éloigna de sa patrie, poursuivi par les furies du désespoir, & il alla se jeter dans une bande de voleurs, avec lesquels il commit toute sorte de scélératesses. Mais le ciel vengeur ne les laissa pas long-temps impunies ; & une mort violente fut le dernier terme de ses jours criminels.

Oh ! si le malheureux avoit écouté la première fois les avis de sa raison, & les reproches de sa conscience ! tranquille aujourd'hui dans son état, il attendroit, au sein de l'aisance & de l'honneur, le repos d'une vieillesse fortunée.

Enfans, vous frémissez de sa folie déplorable. Telle est cependant celle de la plupart des hommes dans l'emploi qu'ils font de la vie. Elle leur a été donnée pour la couler heureusement dans les jouissances de la vertu ; & ils la prodiguent à toutes les dissipations honteuses du vice. Ils pensent qu'il leur en restera toujours assez pour faire l'usage glorieux assigné par le Créateur. Cependant les jours, les mois, les années s'écoulent, & ils se trouvent emportés par leurs passions au bout de leur carrière, sans l'avoir remplie. Trop heureux encore si leur égarement ne les poussoit pas à se plonger dans l'abyme du désespoir.

LE FORGERON.

M. DE CREMY, paſſant vers minuit devant l'attelier d'un pauvre Forgeron, entendit les coups redoublés de ſon marteau. Il voulut ſavoir ce qui le retenoit ſi tard à l'ouvrage, & s'il ne pouvoit gagner ſa vie du labeur de ſa journée, ſans le prolonger ſi avant dans la nuit.

Ce n'eſt pas pour moi que je travaille, répondit le Forgeron, c'eſt pour un de mes voiſins qui a eu le malheur d'être incendié. Je me lève deux heures plutôt, & je me couche deux heures plus tard tous les jours, afin de donner à ce pauvre malheureux de foibles marques de mon attachement. Si je poſſédois quelque choſe, je le partagerois avec lui ; mais je n'ai que mon enclume, & je ne puis pas la vendre, car c'eſt elle qui me fait vivre. En la frappant chaque jour quatre heures de plus qu'à l'ordinaire, cela fait par ſemaine la valeur de deux journées dont je puis céder le produit. Dieu merci, la beſogne ne manque pas dans cette ſaiſon ; & quand on a des bras, il faut bien les faire ſervir à ſecourir ſon prochain.

Voilà qui eſt fort généreux de votre part, mon enfant, lui dit M. de Cremy ; car, ſelon toute apparence, votre voiſin ne pourra jamais vous rendre ce que vous lui donnez.

Hélas ! Monſieur, je le crains pour lui plus que pour moi ; mais je ſuis bien ſûr qu'il en feroit autant, ſi j'étois à ſa place.

M. de Cremy ne voulut pas le détourner plus longtemps de ſes occupations ; & lui ayant ſouhaité une bonne nuit, il le quitta.

Le lendemain, ayant tiré de ſes épargnes une ſomme de ſix cents livres, il la porta chez le Forgeron, dont il vouloit récompenſer la bienfaiſance, afin qu'il pût tirer ſon fer de la première main, entreprendre de plus grands ouvrages, & mettre ainſi en réſerve quelques deniers du fruit de ſon travail pour les jours de ſa vieilleſſe.

Mais quelle fut ſa ſurpriſe, lorſque le Forgeron lui dit : Reprenez votre argent, Monſieur. Je n'en ai pas beſoin, puiſque je ne l'ai pas gagné. Je ſuis en état de payer le fer que j'emploie ; & s'il m'en faut davantage, le marchand

chand me le donnera bien ſur mon billet. Ce ſeroit, de ma part, une grande ingratitude, de vouloir le priver du gain qu'il doit faire ſur ſa marchandiſe, lorſqu'il n'a pas craint de m'en avancer pour cent écus, dans le temps où je ne poſſédois que l'habit que j'ai ſur le corps. Vous avez un meilleur uſage à faire de cette ſomme, en la prêtant ſans intérêt au pauvre incendié. Il pourra, par ce moyen, rétablir ſes affaires ; & moi, je pourrai dormir alors tout mon ſoûl.

M. de Cremy n'ayant pu, malgré les plus vives inſtances, le faire revenir de ſon refus, ſuivit le conſeil qu'il lui avoit donné ; & il eut le plaiſir de faire le bonheur d'une perſonne de plus que dans le premier projet de ſon cœur généreux.

L'ORPHELINE BIENFAISANTE.

MADAME de Fonbonne, après avoir perdu ſon mari, venoit encore de perdre un procès, au ſort duquel étoit attachée la plus grande partie de ſes biens. Elle fut obligée de vendre ce qui lui reſtoit de meubles & de bijoux : & après en avoir placé le produit chez un banquier, elle ſe retira dans un village, pour y vivre avec économie de ſon modique revenu.

A peine avoit-elle paſſé quelques mois dans ſon obſcure retraite, qu'elle apprit la fuite du dépoſitaire infidelle des derniers débris de ſa fortune. Qu'on ſe repréſente l'horreur de ſa ſituation. Les chagrins & les maladies l'avoient rendue incapable de toute eſpèce de travail ; & après avoir paſſé ſes plus belles années au ſein de l'aiſance & des plaiſirs, il ne lui reſtoit d'autre reſſource, dans un âge avancé, que d'entrer dans un hôpital, ou d'aller demander l'aumône.

Elle ne voyoit en effet autour d'elle perſonne qui daignât s'intéreſſer à ſon ſort. Amenée par ſon époux d'un pays étranger, où elle avoit reçu la naiſſance, elle ne pouvoit ſolliciter des ſecours que d'un parent aſſez proche qu'elle avoit attiré dans ſa nouvelle patrie, & dont elle avoit élevé la fortune par le crédit de ſon mari. Mais cet homme,

homme, d'une avarice ſordide, ne fut pas, comme on l'imagine, extrêmement ſenſible aux plaintes d'un autre, puiſqu'il ſe refuſoit à lui-même juſqu'aux premières néceſſités de la vie.

Dans cette extrémité cruelle, une jeune orpheline, qu'elle avoit adoptée pendant le cours de ſes proſpérités, & qu'elle n'avoit jamais pu ſe réſoudre à abandonner après ſes premiers revers, devint ſon Ange tutélaire. Les bontés dont Clotilde avoit été comblée par Mde. de Fonbonne, firent naître dans ſon cœur le déſir généreux de lui en témoigner ſa reconnoiſſance.

Non, s'écria-t-elle, lorſque Mde. de Fonbonne lui propoſa de chercher un autre aſile, non, je ne vous abandonne point tant que vous vivrez. Vous m'avez toujours traitée comme votre fille; & ſi j'ai déſiré de l'être dans votre bonheur, je le déſire encore plus dans vos peines.

Grâce à vos largeſſes, je me vois abondamment pourvue de tout ce qui eſt néceſſaire à mon entretien. Vous m'avez donné des talens, je ferai ma gloire de les employer pour vous. Je ſais coudre & broder: avec de la ſanté & du courage, je puis gagner aſſez de pain pour nous deux.

Mde. de Fonbonne fut extrêmement touchée de cette déclaration. Elle embraſſa Clotilde, & conſentit à profiter de ſes offres.

Voilà donc Clotilde devenue à ſon tour la mère par adoption de ſon ancienne protectrice. Elle ne ſe bornoit pas à la nourrir du fruit d'un travail opiniâtre, elle la conſoloit dans ſa triſteſſe, la ſoulageoit dans ſes infirmités, & s'efforçoit, par les careſſes les plus tendres, de lui faire oublier les injuſtices du ſort.

La conſtance & l'ardeur de ſes ſoins ne ſe refroidirent pas un moment dans le cours de deux années que Mde. de Fonbonne jouit encore de ſes bienfaits; & lorſque la mort vint la ravir à ſa tendreſſe, elle donna les regrets les plus vifs à cette perte.

Quelques jours avant ce malheur venoit auſſi de mourir ce riche avare, dont le cœur s'étoit montré ſi inſenſible à la voix du ſang & de la reconnoiſſance. Comme il ne pouvoit emporter avec lui ſes tréſors, il avoit cru réparer ſon ingratitude envers ſa parente, en les lui laiſſant par ſes dernières diſpoſitions.

Mais

Mais ces ſecours étoient venus trop tard. Mde. de Fonbonne n'étoit plus en état d'en profiter. Elle n'avoit pas eu même la conſolation, en mourant, d'apprendre cette révolution dans ſa fortune, pour la faire tourner à l'avantage de la tendre Clotilde.

Cet héritage ſe trouvoit ainſi dévolu au domaine du Prince. Heureuſement les recherches ordinaires en pareille occaſion firent parvenir à ſes oreilles la noble conduite de la généreuſe Orpheline.

Ah! s'écria-t-il dans le premier mouvement de ſon cœur, elle eſt bien plus digne que moi de cet héritage. Je renonce à mes droits en faveur des ſiens, & je me déclare ſon protecteur & ſon père.

Toute la nation applaudit à ce jugement. Clotilde en recevant cette récompenſe pour ſa généroſité, l'employa à élever de jeunes orphelines comme elle, à qui elle ſe plaiſoit ſur-tout d'inſpirer les ſentimens qui la lui avoient méritée.

LES BOTTES CROTTÉES.

LE jeune Conſtantin, fier de ſa haute naiſſance, ne ſe contentoit pas de mépriſer, dans ſon opinion, toutes les perſonnes d'une condition inférieure, il ſe donnoit quelquefois les airs de leur témoigner ouvertement ſes mépris. Il voyoit l'autre jour un domeſtique occupé à nettoyer les ſouliers de ſon père. Fi, lui dit-il en paſſant, le vilain métier! Je ne voudrois pour rien au monde être décrotteur. Vous avez raiſon, Monſieur, lui répondit Picard; auſſi j'eſpère bien n'être jamais le vôtre.

Le temps avoit été fort mauvais pendant toute la ſemaine, mais vers le midi le ciel s'éclaircit, & Conſtantin obtint de ſon papa la permiſſion d'aller ſe promener à cheval; ce qui lui fit d'autant plus de plaiſir, que ſa cavalcade avoit été interrompue la veille par une pluie affreuſe; en ſorte que ſes bottes n'avoient pas encore eu le temps de ſécher.

Tranſporté de ſa joie, il deſcendit précipitamment à la cuiſine, en criant d'un ton impérieux: Picard, je vais monter

monter à cheval; cours nettoyer mes bottes. Eh bien! m'obéis-tu? Picard ne fit pas ſemblant de l'entendre, & continua tranquillement ſon déjeûner. Conſtantin eut beau s'emporter contre lui, & l'accabler des injures les plus groſſières. Picard ſe contenta de lui répondre d'un grand ſang froid: Je vous ai déjà dit, Monſieur, que j'eſpérois bien n'être jamais votre décrotteur.

M. Conſtantin, voyant qu'il n'en pouvoit rien obtenir, malgré ſes menaces, retourna plein de rage vers ſon papa, lui porter des plaintes de cette déſobéiſſance. M. de Marſan qui ne pouvoit comprendre pourquoi ſon domeſtique refuſoit de remplir des fonctions compriſes dans ſon emploi, & dont il s'acquittoit tous les jours, ſans attendre de nouveaux ordres, fit appeler Picard, qui lui raconta ce qui s'étoit paſſé entre Conſtantin & lui. Sa conduite fut approuvée de M. de Marſan; & après avoir blâmé celle de ſon fils, il lui dit qu'il n'avoit qu'à nettoyer ſes bottes de ſes propres mains, ou prendre le parti de reſter à l'hôtel. Il défendit en même temps à tous les domeſtiques de l'aider dans cette opération. Cela vous apprendra, Monſieur, ajouta-t-il, combien il eſt cruel de ravaler des ſervices utiles à notre bien-être, dont vous devriez adoucir la rigueur par un ton honnête, & des égards généreux. Si cet état vous paroît vil, vous l'anoblirez en l'exerçant aujourd'hui, pour vous-même.

Cette ſentence convertit en un chagrin amer toute la joie que Conſtantin venoit d'éprouver. Il auroit bien voulu monter à cheval: le temps étoit devenu ſi ſerein! Mais décrotter lui-même ſes bottes? Il ne pouvoit s'y réſoudre. D'un autre côté, ſon orgueil ne lui permettoit pas de ſortir avec des bottes crottées, pour être un objet de ridicule à tous les Cavaliers qu'il trouveroit ſur ſon chemin. Il s'adreſſa ſucceſſivement à tous les domeſtiques, dont il voulut corrompre, à prix d'argent, la fidélité; mais aucun n'oſoit enfreindre les ordres de ſon maître. Ainſi Conſtantin fut obligé de reſter à la maiſon, juſqu'à ce que ſa fierté ſe fût enfin abaiſſée à remplir les conditions qu'on avoit exigées. Picard reprit de lui-même le lendemain ſes fonctions ordinaires: & Conſtantin, après les avoir exercées une fois, ne s'aviſa plus de chercher à les avilir.

LES CAQUETS.

AURÉLIE, quoique d'un naturel assez doux, avoit contracté un défaut bien cruel : c'étoit de rapporter publiquement tout ce qu'elle croyoit remarquer de mauvais dans les autres. L'inexpérience de son âge lui faisoit souvent interpréter d'une maniere fâcheuse les actions les plus innocentes. Un seul mot, une apparence légère lui suffisoient pour former d'injustes soupçons : & à peine venoient-ils de s'établir dans son esprit, qu'elle couroit les répandre comme des faits avérés. Elle y ajoutoit même quelquefois les circonstances que lui avoit prêtées son imagination, pour se rendre la chose vraisemblable à elle-même. Vous devez penser aisément combien de maux furent produits par ses récits indiscrets. D'abord toutes les familles de son quartier furent brouillées ensemble. La division se répandit ensuite dans chacune d'elles en particulier. Les maris & les femmes, les frères & les sœurs, les maîtres & les domestiques étoient dans un état de guerre continuel. La confiance étoit soudain bannie des sociétés où la petite fille entroit avec sa mère. On n'osoit plus se permettre devant elle le moindre épanchement. Les personnes d'un caractère foible trembloient en sa présence, & n'en étoient pas plus disposées à l'aimer. Celles qui avoient plus de fermeté dans l'esprit, lui adressoient des reproches terribles. On en vint bientôt à lui fermer toutes les maisons de la ville, comme à une malheureuse créature atteinte de la peste. Mais ni la haine, ni les humiliations ne pouvoient la corriger d'un défaut dont l'habitude s'étoit déjà profondément enracinée dans son esprit.

Cette gloire étoit réservée à Dorothée, sa cousine, la seule qui voulût encore recevoir ses visites, ou répondre à ses invitations, dans l'espérance de la ramener d'un penchant qui l'entraînoit au malheur de sa vie entière.

Aurélie étoit allée un jour la voir, & avoit passé une heure ou deux à lui raconter des histoires malignes de toutes les jeunes Demoiselles de sa connoissance, malgré le dégoût que Dorothée témoignoit à l'écouter.

Maintenant, ma petite cousine, lui dit-elle, lorsqu'elle eut fini, faute de respiration, fais-moi aussi des histoires à

ton

ton tour. Tu vois une compagnie assez ridicule pour être en fonds d'anecdotes plaisantes.

Ma chère Aurélie, lui répondit Dorothée, lorsque je vois mes amies, je me livre tout entière au plaisir de leur société, sans perdre ma joie à remarquer leurs défauts. J'en reconnois d'ailleurs un si grand nombre en moi-même, que je n'ai guère le temps de m'embarrasser de ceux des étrangers. Comme j'ai besoin de leur indulgence, je leur accorde toute la mienne. J'aime mieux fixer mon attention sur leurs bonnes qualités, afin de tâcher de les acquérir. Il me semble qu'il faut n'avoir rien à éclairer dans son propre cœur, pour porter le flambeau dans celui des autres. Je te félicite de cet état de perfection dont je suis malheureusement bien éloignée. Continue, ma chère cousine, ces nobles fonctions d'un censeur charitable qui veut rappeler le genre humain à la vertu, en lui montrant la laideur du vice. Tu ne peux manquer de recueillir une bienveillance universelle pour des travaux si généreux.

Aurélie qui se voyoit devenue l'objet de la haine publique, sentit aisément les railleries piquantes de sa cousine. Elle commença dès ce moment, à faire des réflexions sérieuses sur le danger de ses indiscrétions. Elle frémit d'horreur sur elle-même, en retraçant devant ses yeux tous les maux qu'elle avoit causés, & résolut d'en arrêter le cours. Elle eut bien de la peine à se défaire de la coutume qu'elle avoit prise, d'envisager les choses du côté seul qui pouvoit fournir matière à des interpretations défavorables. Mais quelles difficultés peuvent résister à une ferme & courageuse résolution? Elle parvint enfin à ne tourner la pénétration de son esprit observateur, que vers les objets dignes de ses éloges: & les jouissances odieuses de la malignité furent remplacées par une satisfaction bien plus pure & bien plus flatteuse. Elle étoit la première à présenter toutes les actions équivoques sous un point de vue qui les fit excuser. Lorsqu'elle ne pouvoit se les offrir à elle-même avec des couleurs favorables, peut-être, se disoit-elle, ne sais-je pas toutes les circonstances de cette aventure: ou a eu sans doute des motifs louables que j'ignore. Enfin, si le cas n'étoit susceptible d'aucune indulgence, elle plaignoit le coupable, rejetoit sa faute sur une trop grande précipitation, ou sur l'ignorance du mal qu'il pouvoit commettre.

Cependant elle fut bien long-temps encore à regagner les cœurs qu'elle avoit aliénés. Elle étoit déjà parvenue à l'âge de s'établir, & perſonne ne ſe préſentoit pour l'épouſer. On l'avoit évitée avec tant de ſoin pendant des années entières, qu'on avoit inſenſiblement perdu ſon ſouvenir, comme ſi ſa carrière eût été finie pour le monde.

Elle ſe croyoit déjà abandonnée à paſſer ſa vie dans une triſte ſolitude, privée des plaiſirs d'un heureux mariage, & d'une ſociété choiſie d'amis, lorſqu'un étranger fort riche, adreſſé à ſon père, l'ayant un jour entendu prendre le parti d'un abſent qu'on accuſoit, fut ſi touché de la bonté d'un caractère qui ſympathiſoit avec le ſien, qu'il crut avoir trouvé la femme la plus propre à faire ſon bonheur. Il demanda ſa main à ſes parens, & mit à ſes pieds la diſpoſition de ſon cœur & de ſa fortune.

Aurélie de plus en plus convaincue, par une double expérience, des déſagrémens attachés au penchant cruel de dévoiler les fautes de ſes ſemblables, & de la joie délicieuſe qu'on trouve dans ſa propre eſtime, & dans celle des gens de bien, en excuſant, par une tendre indulgence, les foibleſſes de l'humanité ; Aurélie propoſe tous les jours ſon exemple à ſes enfans, pour les garantir du malheur dont elle étoit prête à devenir la victime.

Elle m'a permis de le conſacrer, dans de pareilles vues, à l'inſtruction de mes jeunes amies, s'il en eſt quelqu'une à qui cette leçon ſoit néceſſaire : ce que je ſuis bien éloigné de croire, d'après cette même leçon.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Le Père de Famille.

VOICI le premier moment où je te vois ſeul, mon Charles. (*Charles veut baiſer la main de ſon père : ſon père l'embraſſe tendrement.*) Qu'as-tu fait depuis ſi long-temps que nous ſommes ſéparés ?

Charles. Sans ceſſe tourmenté de mille & mille projets qui s'entre-détruiſoient les uns les autres, j'ai vecu dans une irréſolution oiſive, travaillant toujours, ſans jamais rien

rien faire, comme tous les jeunes gens d'une imagination ardente, qui n'ont point encore d'emploi qui les occupe.

Le Père de Famille. Je ſuis content de te voir déſirer le travail, & un état aſſuré ; mais, mon fils, il faut attendre que l'arbre ſoit dans ſa force, ſi l'on veut qu'il porte des fruits.

Charles. Eſt-ce que la ſageſſe & les talens attendent toujours les années ? Eſt-il ſi extraordinaire de voir un jeune homme, même de vingt ans....

Le Père de Famille. Qui ſouvent a plus de connoiſſances & de vrai mérite, que des vieillards courbés ſous le fardeau des ans ? D'accord. J'en conviens avec toi ; mais il eſt rare auſſi que dans un âge ſi tendre, on ait cette fermeté de caractère qui rend l'homme actif.

Charles. Mais il eſt un temps où le jeune homme ſent une puiſſance irréſiſtible qui l'entraîne ; un feu dévorant le brûle ; & dans mon cœur je me ſens la force de tranſplanter les montagnes.

Le Père de Famille. Et alors on entre dans un monde où rien de tout cela n'exiſte, où tous vos pas ſont enchaînés, où l'on a ſans ceſſe à combattre l'envie, l'intérêt ſordide, le caprice, la ſtupidité brutale, & de vils préjugés. Crois-moi, la vertu la plus active, un cœur honnête, & les plus ſublimes vertus ne peuvent eſpérer aucun ſuccès, ſi l'on n'a pas, avec une conſtance infatigable, une intelligence preſque divine, qui ſache pénétrer le fourbe & le méchant. Et ces qualités, ſi rares dans l'homme le plus ſage, comment les ſoupçonner ſeulement dans le cœur brûlant & ſauvage d'un jeune homme? Sais-tu à quoi je compare cette conſcience intime de vos forces ? à un flambeau que, ſans être demandé, vous portez indifféremment devant les enfans, les femmes, les vieillards, & dont le premier coup de vent éteint la lumière. Je veux que la force de l'homme ſe concentre dans ſon cœur, comme le feu dans les entrailles de la pierre ; toujours inviſible, au premier choc, l'œil eſt sûr d'en voir briller les étincelles. Tout ce que je dis là cependant, ce n'eſt point pour te laiſſer plus longtemps ſans de réelles occupations. Aujourd'hui même, j'ai obtenu de l'emploi pour mon Charles.

Charles. De l'emploi ? O mon père! que je vous remercie!

Le père de Famille. Sois perſuadé que la plus grande joie d'un père eſt de rendre ſes enfans heureux.

Charles.

Charles. Je vous assure que si jamais le travail & la bonne volonté sont récompensés par le succès, vous n'aurez point à rougir de votre fils.

Le Père de Famille. Je compte assez sur ton zèle, pour être persuadé que tu ne regarderas jamais aucune affaire comme indigne de tes soins ; car la plus légère négligence peut avoir des suites funestes.

Charles. Je sens tout ce qu'exige l'honneur de mon Prince, & le bien de toute une nation.

Le Père de Famille. C'est une grande affaire, mon fils, qui doit occuper tout entier un cœur honnête & sensible ; & pour que tes conseils soient toujours propres aux circonstances, observe, étudie l'esprit de ta nation : cherche à découvrir sa force, sa foiblesse, & consulte toujours ceux dont un long âge a mûri l'expérience. Ainsi tu n'auras jamais à craindre de mal employer tes connoissances ; ce qui arrive souvent à la jeunesse, remplie même de la meilleure volonté.

Charles. Je me suis formé des principes sûrs.

Le Père de Famille. Garde-toi d'établir de nouveaux systèmes ; mais attaque les injustices & les préjugés. Déracine-les dans le cœur des hommes, si tu crains des peines inutiles. En général ne fais guère sonner tes projets, & n'élève point ta gloire sur l'imprudence de tes rivaux. Ne blâme personne, agis en silence.

Charles. J'ai souvent remarqué que le désir d'imiter d'un côté, & le désir de blâmer de l'autre, sont des vices très-ordinaires ; & que ces imitateurs enthousiastes, ou ces critiques envieux, restent dans l'inaction, en s'annonçant à grand bruit, & déployant un ennuyeux étalage de paroles bruyantes.

Le Père de Famille. Je voudrois même.....Mais je commence à devenir si verbeux ! C'est le cœur d'un père qui s'épanche.

Charles. O mon père ! pourriez-vous donner à votre fils trop de guides, pour conduire ses pas inexpérimentés, dans la noble carrière qui s'ouvre devant lui ; car vos sages conseils seront mes guides.

Le Père de Famille. Eh bien, mon fils, sois donc toujours vrai. C'est la base de tous les principes. Ne cherche pas même le bien public par un chemin détourné ; & si jamais quelque intrigant vouloit t'en persuader la nécessité, abandonne-

abandonne-le à ſes remords, & regarde-le toujours comme un ennemi caché de ton Souverain.

Charles. Que je ſens mon cœur ſoulagé ! Comme je vais employer, pour ma patrie, toutes les obſervations que j'ai déjà faites ! Avec quelle force j'élèverai ma voix contre les abus !

Le Père de Famille. Fort bien ; mais ſonge, ſonge, mon fils, que les hommes tendent en vain à la perfection, & que le grand art, le grand effort du génie, eſt de choiſir entre pluſieurs maux le moindre.

Charles. Aidé de vos leçons & de votre expérience, je parviendrai bientôt à des places encore plus diſtinguées.

Le Père de Famille. J'aimerois mieux que tu penſaſſes plutôt à devenir un homme utile. Toujours s'avancer, & quitter une place où l'on eſt ſouvent néceſſaire, pour en occuper une autre, dans laquelle on ne l'eſt pas autant, c'eſt trahir ſa patrie, s'avilir, & dégrader ſon propre mérite. Etre grand, c'eſt être ſeulement tout ce qu'on doit être.

Au reſte, ne t'imagine pas que, de cette manière, tu ne rencontreras jamais d'obſtacles ; tu ſuccomberas peut-être, écraſé du poids de tes bienfaits ; tu reſteras ignoré : et par des diſcours envenimés, la calomnie prêtera même à tes bonnes intentions des interprétations ſiniſtres. Mais ne perds jamais courage ; marche hardiment dans tes deſſeins : un temps viendra où l'on recherchera tes conſeils ; & ſi ton attente eſt trompée, la conſcience de tes vertus ſera toujours ta récompenſe.

Traduit du Père de Famille Allemand, par l'Edit.

JULIEN ET ROSINE.

UN jour que M. de Lorme s'amuſoit à lire dans un coin du ſalon, où ſa femme & ſa fille travailloient en ſilence à quelque ouvrage de broderie, leur petit Julien arriva eſſouflé, les yeux troubles de larmes, les cheveux en déſordre, ſon habit jeté en travers ſur ſes épaules, & l'un de ſes bas roulé ſur le talon. Il tenoit une raquette à la main : Ma petite Maman, venez, venez vîte chez la pauvre mère de Chriſtophe & de Fréderic.

Ah! Maman, ils n'ont rien mangé de la journée. Fréderic m'a prié de jouer à la balle avec lui pour oublier qu'il avoit faim. Et ils n'auront à dîner que demain après le marché. Je leur ai offert tout mon argent. Croiriez-vous qu'ils n'ont pas voulu le prendre, & je leur ai dit: Venez avec moi, vous verrez.—Auſſitôt ils ont répondu que nous les avions encore ſecourus la ſemaine dernière, & qu'ils n'oſoient venir ſi ſouvent vous importuner; & puis, la pauvre mère Martin s'eſt miſe à pleurer..... Mais il ne faut pas que je pleure, car mon papa travaille— (*en pleurant encore plus fort*). Ah, ma ſœur, ſi tu l'avois vue, tu aurois auſſi pleuré, je t'aſſure. Et Julien en ſe baiſſant vers elle, prit un coin de ſon tablier pour s'eſſuyer les yeux.

La mère attendrie laiſſa tomber ſon ouvrage de ſes mains, en regardant ſon cher Julien; & le père pour cacher une larme, ſe couvrit les yeux de ſon livre.

Venez mes enfans, leur dit la mère en les ſerrant tous deux contre ſon cœur; allons voir ſi nous pourrons ſoulager ces pauvres malheureux.

Pendant que Fréderic, Chriſtophe & leur mère éplorée, embraſſoient les genoux de leur bienfaictrice, Roſine tira doucement ſon frère par le pan de ſon habit, & lui dit bas à l'oreille: Ecoute, tu ſais bien ce petit gâteau que ma bonne nous a donné pour le goûter.—Ah mon Dieu, s'écria Julien en ſe retournant tout à coup, cela eſt vrai! tâche d'amuſer ici maman ſans faire ſemblant de rien. Je cours le chercher.—Le voilà, reprit Roſine, baiſſe-toi. Et Roſine ſoulevant en cachette le chapeau de Fréderic qui s'étoit par haſard trouvé ſur la table, fit remarquer à Julien le petit gâteau que ſa main légère avoit adroitement gliſſé par-deſſous.

Par l'Edit.

LA SÉPARATION.

Le Père de Famille, Le Comte de Monheim entrant du côté opposé.

Le Comte de Monheim. AVEZ-vous eu la bonté de réfléchir sur mes propositions ?

Le Père de Famille. Non ; car il n'y a point à réfléchir. Quand deux êtres, qui se sont juré une éternelle fidélité, & qu'un enfant, le fruit de leur tendresse mutuelle, force à maintenir leurs sermens, veulent se séparer, sur quoi peut-on réfléchir alors ? Que peut-on faire ?

Le Comte de Monheim. Aussi mon dessein est si ferme, qu'il ne dépend plus, en ce moment, que de quelques formalités.

Le Père de Famille sonne. Soit. (*Un Domestique entre.*) Faites descendre ma fille. (*Le Domestique va pour sortir, le Père de Famille le rappelle, & lui parle bas. Le Domestique sort.*)

Le Comte de Monheim. Agréez-vous les offres que j'ai faites pour sa pension ?

Le Père de Famille. Comme vous voudrez : je reprends ma fille chez moi, & j'espère qu'elle ne manquera jamais de rien.

Le Comte de Monheim. Cependant il est juste de prendre des arrangemens.

Le Père de Famille. Fort bien, arrangez cela vous-même au gré de vos désirs.

Le Comte de Monheim (*prenant la plume*). J'aurai fini en deux mots. (*Il s'assied pour écrire.*)

Sophie arrive.

Le Père de Famille. Tu devines sans doute, ma fille, pourquoi je t'ai fait appeler ?

Sophie. Oui ; & au point où en sont les choses, j'attends ce moment avec plaisir.

Le Père de Famille. Vous voulez donc absolument me donner ce chagrin ?

Sophie. Je ne puis me résoudre à vivre davantage avec lui.

Le Comte de Monheim (*se lève, & donne un papier au Père de Famille*). Le voici.

Le Père de Famille. Ainſi tous les deux vous renoncez l'un à l'autre, & le Comte de Monheim vous accorde une penſion de quatre mille florins. Eſt-ce là votre volonté à l'un & à l'autre?

Sophie. J'en ſuis très-contente.

Le Comte de Monheim. Certainement.

Le Père de Famille. Il eſt donc inutile de vous faire davantage aucune remontrance.

Sophie. Mon père.....

Le Comte de Monheim. Ma réſolution eſt ferme.

Le Père de Famille. Il faut donc bien, malgré moi, y conſentir. Allez ſigner cet écrit. (*Ils ſignent.*) Voilà qui eſt donc terminé; cependant voici encore une difficulté. Avec lequel des deux reſtera l'enfant?

Sophie. } *enſemble* { Je ſuis Mère.
Le C. de Monheim. } { Je ſuis Père.

Le Père de Famille. Cela eſt vrai.—Vos droits ſont les mêmes, voilà pourquoi....

Sophie. On m'arracheroit plutôt la vie que mon enfant.

Le Comte de Monheim. Le fils eſt à moi,—& je ne conſentirai jamais....

Le Père de Famille. Voyez-vous, mes enfans, cela devroit vous apprendre—vous forcer à renoncer à vos cruels deſſeins. Des cœurs ſenſibles, qui ſe confondent ainſi dans un enfant, ne ſont point ennemis; ce ne peut être qu'un mal-entendu. (*Il prend le papier.*) Faut-il le déchirer?

Le Comte de Monheim. Gardez-vous-en bien.

Sophie. Non, non, mon Père.

Le Père de Famille. Il faut cependant vous décider. Voulez-vous que l'enfant choiſiſſe entre vous deux.

Sophie. Oh, je le veux bien.

Le Comte de Monheim. Et moi auſſi.

(*Le Père de Famille ſort.*)

Le Comte de Monheim. Au reſte, je ſouhaite que vous viviez heureuſe, je me ſépare ſans nourrir aucun ſentiment de haine.

Sophie. Puiſſiez-vous trouver à l'avenir un bonheur, que vous trouviez jadis près de moi, & qu'enfin vous n'y pouvez plus trouver! (*Le Père de Famille rentre avec l'enfant, Sophie court au-devant de ſon fils, & le careſſe.*) N'eſt-ce pas, tu reſtes avec moi?

Fréderic. Ouï Maman, ouï ma chère Maman?

Le

Le Comte de Monheim (*le prend dans ſes bras*). Tu veux donc me quitter, mon fils ?

Fréderic. Non papa, je veux reſter avec toi.

Le Père de Famille. Mais, mon petit ami, ton Père & ta Mère ſe ſéparent pour toujours, & il faut que tu leur diſes, avec lequel des deux tu veux reſter.

Sophie. C'eſt avec moi, n'eſt-il pas vrai ?

Le Comte de Monheim. Avec moi, mon enfant ?

Fréderic. Avec Papa & avec Maman. (*Ils ſe détournent tous deux ; le Père de Famille s'en aperçoit. Courte pauſe.*) Mais pourquoi avez-vous ainſi tous deux l'air ſi fâché ? Vous, Papa & Maman, qui étiez autrefois ſi bons !.... (*d'un ton careſſant & les tirant à lui tous les deux par leurs habits.*) Vous ne vous en irez pas. Vous reſterez tous deux avec moi. (*Le Père & la Mère ſe baiſſant en même temps pour embraſſer leur enfant, ſe rencontrent, ſe regardent avec attendriſſement, & s'embraſſent.*)

Le Père de Famille. Je te remercie, Nature, tu ne m'as point abandonné !

Le Comte de Monheim. Veux-tu me pardonner ?

Sophie. J'oublie tout. (*Ils s'embraſſent avec tranſport.*)

Le Père de Famille (*ſoulève l'enfant dans ſes bras pour qu'il les embraſſe en même temps tous les deux*). Voulez-vous encore vous ſéparer ?

Sophie. Non, mon Père.

Le Comte de Monheim. Ce tendre lien nous réunit à jamais. Ouï, je t'aime ; ouï, je ſuis heureux.

Le Père de Famille (*eſſuyant ſes larmes de ſes mains*). Mes enfans, ce ſont les douces larmes d'un Père.

Traduit du Père de Famille Allemand, par l'Edit.

L'ÉCOLE DES MARÂTRES.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

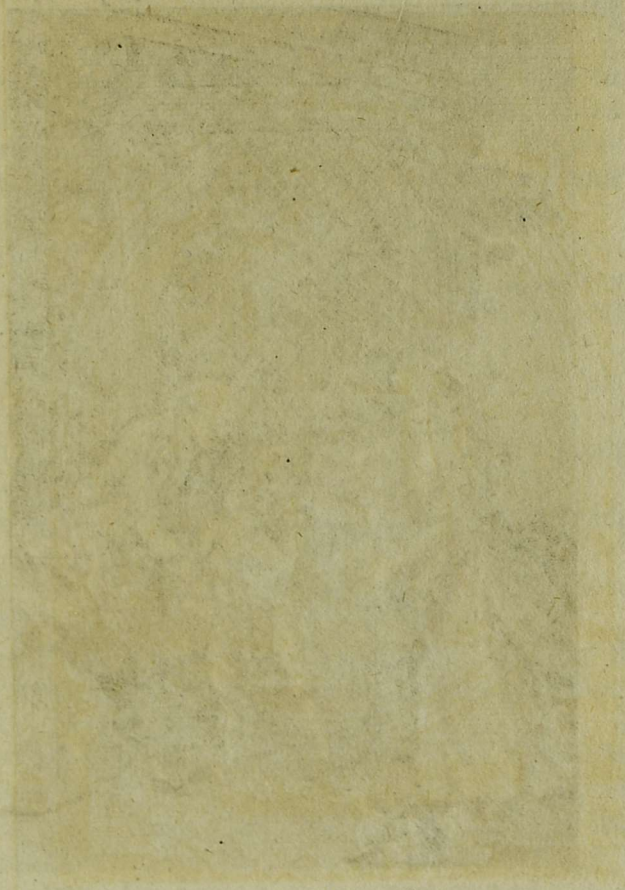
M. DE FLEURY.	
MDE. DE FLEURY.	
FABIEN,	*Enfans de M. de Fleury.*
PRISCILLE,	
AGATHE,	
CASIMIR,	*Enfans de Mde. de Fleury.*
PROSPER,	
DUMONT,	*Domeſtique.*

La Scène ſe paſſe dans le Jardin de M. de Fleury.

SCENE I.

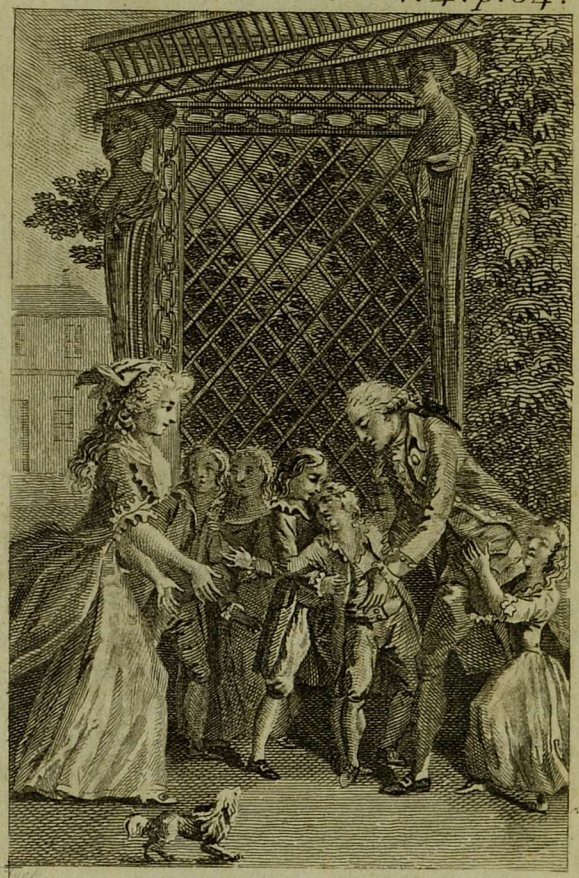
Fabien.

LE voilà donc ce jardin, où je n'étois pas entré il y a plus de ſix mois! Que je ſens de plaiſir à le revoir encore! Voici le petit pavillon, où j'allois ſi ſouvent déjeûner avec ma chère maman! Ah! ſi elle vivoit aujourd'hui, quelle joie pour nous deux! Elle me prendroit dans ſes bras, elle me careſſeroit! Et moi que j'aurois de choſes à lui dire! Mais, hélas! (*il ſe met à pleurer*) je l'ai perdue. Je ne puis l'aimer que hors de ce monde. Ma chère maman, ne ſaurois-tu au moins m'entendre, ſi tu ne dois plus revenir auprès de ton Fabien? Regarde. A ta place, dans la maiſon, demeure à préſent une Marâtre. Cela doit faire une bien méchante femme! Pauvre enfant! que vais-je devenir? Je n'oſerai jamais lever les yeux ſur elle. Encore ſi j'avois pu reſter toujours auprès de mon grand-papa! Mais non, l'on veut que je revienne ici, quand maman n'y eſt plus. Ah! je ne ſaurois y reſter; je ne veux que voir mon papa, & mes ſœurs, les embraſſer; & puis je m'en irai, ouï je m'en irai, je m'en irai.



l'École des Marâtres.

V. 4. p. 54.



Il manquoit aux uns une Mère tendre; il manquoit aux autres un Père laborieux: vos intérêts étoient les mêmes dans cette union! ——

SCENE II.

Fabien, Dumont.

Dumont. Eſt-ce vous, M. Fabien? Vous voilà donc de retour? Comment cela va-t-il.

Fabien. Pas mal, mon cher Dumont. Et toi, comment te portes-tu?

Dumont. Fort bien, vraiment. Aucun Médecin n'a eu de mes pièces. Toutes mes tiſanes m'ont été fournies par le marchand de vin. Mais qu'eſt-ce donc, M. Fabien? Vous avez déjà les yeux rouges. Je crois que vous avez pleuré.

Fabien (*en s'eſſuyant les yeux*). Moi, pleurer?

Dumont. Oh! ouï, vous avez beau dire. Voilà encore des larmes qui reviennent. Qu'avez-vous? Eſt-ce qu'il vous eſt arrivé quelque malheur?

Fabien. Non, mon ami, aucun, depuis que je m'en ſuis allé.

Dumont. Ah! je comprends. Vous êtes fâché d'avoir quitté votre grand-papa.

Fabien. Je n'en ſerois point fâché, ſi j'avois retrouvé ici ma chère maman.

Dumont. Malheureuſement, vous ne la reverrez plus. Mais pourquoi pleurer? Vous en avez déjà une autre.

Fabien. Une Marâtre veux-tu dire? Ah! Dumont, ſi je pouvois m'empêcher de la voir! Mais dis-moi, comment ſont mes pauvres ſœurs?

Dumont. Comment elles ſont? Oh dame! on les tient en reſpect. A ſix heures du matin il faut qu'elles ſoient leveés. Certes, je ne leur conſeillerois pas de reſter au lit. Elles payeroient cher leur ſommeil.

Fabien. Et qu'ont-elles à faire de ſi bonne heure?

Dumont. Leur Marâtre ſait y pouvoir. Il n'y a pas à répliquer: chacun a ſon emploi dans la maiſon. Madame de Fleury nous mène tous comme des eſclaves. Moi, qui n'avois qu'à veiller ſur le ménage, ne faut-il pas que je ſois gouverné comme les autres? Auſſi, combien je la hais! Je ſuis deſcendu à ſept heures dans le jardin. Elle y étoit avant moi; & vos ſœurs travailloient de toutes leurs forces à ſes côtés.

Fabien. Et à quoi donc?

Dumont. A des ouvrages de couture pour la nouvelle famille.

Fabien. On me l'avoit bien dit que les Marâtres tourmentoient les enfans de leurs maris, pour ménager leurs propres enfans. On voudra auſſi me faire travailler pour eux, j'imagine. Mais qu'eſt devenu mon jardin? Où ſont mes tulipes & mes œillets? Je ne vois plus rien.

Dumont. Oh! tout cela a été emporté.

Fabien. Et par qui!

Dumont. Vraiment, par vos beaux-frères. Ils paſſent ici leur vie. Ils ont tout fourragé.

Fabien. O mon Dieu! je n'ai donc plus mes jolies fleurs. Les méchans petits garçons me les ont volées. Il ne leur reſte plus qu'à me chaſſer moi-même de mon jardin.

Dumont. Tenez, les voici qui viennent.

SCENE III.

Caſimir, Proſper, Fabien, Dumont.

Caſimir (*bas à Proſper*). Proſper, quel eſt cet enfant qui parle avec Dumont? Ah ſi c'étoit Fabien!

Proſper (*bas à Dumont*). Eſt-ce lui?

Dumont (*sèchement*). Ouï, Meſſieurs.

Caſimir. O mon frère, ſois le bienvenu! Nous avons bien déſiré ton arrivée. (*Il court à lui les bras ouverts.*)

Fabien (*en ſe détournant*). Eſt-ce que nous nous connoiſſons depuis ſi long-temps, pour que vous veniez m'embraſſer?

Caſimir. Nous ne nous connoiſſons pas encore, mais nous ſommes frères.

Fabien. Beaux-frères, Monſieur, s'il vous plaît.

Caſimir. Eh, Fabien, laiſſe-là ce vilain mot de *beaux*. Ton papa aime notre maman; notre maman aime ton papa: eſt-ce que nous ne nous aimerions pas auſſi les uns les autres? Ils ſont mari & femme, pourquoi ne ſerions-nous pas frères?

Fabien. Si nous ſommes frères, avez-vous plus de droit que moi dans ce jardin?

Proſper (*à part*). Oh, comme il eſt querelleur?

Caſimir. Ton papa nous a permis d'y travailler.

Fabien. J'y étois avant vous, & certainement vous ne m'en chaſſerez pas.

Proſper.

Proſper. Allons-nous-en, Caſimir, qu'il reſte là tout ſeul avec ſa mauvaiſe humeur.

Caſimir. Non, Proſper, il ne faut pas le quitter ſans être bons amis.

Proſper. Veux-tu que ce méchant nous diſe encore des choſes déſagréables?

Fabien. Moi, je ſerois un méchant, dites-vous?

Proſper. Ouï, vous l'êtes. Et non-ſeulement un méchant, mais un envieux, un jaloux, un.....

Fabien (*s'avançant vers lui*). Vous oſez m'inſulter, & dans mon jardin encore?

Proſper. C'eſt vous qui avez commencé. Mais je ne vous crains pas. Entendez-vous?

Caſimir (*arrêtant Proſper*). Y penſes-tu, Proſper? Te battre contre ton frère? Viens, viens. N'allons pas cauſer du chagrin à notre nouveau papa, ſur-tout le jour de l'arrivée de ſon fils. (*Il l'entraîne avec lui.*)

Proſper. Eh bien, je cours le dire à maman.

SCENE IV.

Fabien, Dumont.

Fabien. Hélas! voilà déjà mes peines qui commencent. Ils vont porter des plaintes à leur mère. Ils lui diront que je viens de les inſulter. Leur mère ſaura bien tourner l'eſprit de mon papa, & tout retombera ſur moi ſeul. Ah, pauvre petit malheureux que je ſuis! N'eſt-il pas vrai, Dumont, je ſuis bien à plaindre?

Dumont. Il n'eſt que trop vrai; mais n'ayez pas peur; je vous ſoutiendrai toujours. Nous ſerons bien en force contre ces petits étrangers.

Fabien. Ouï, mais mon papa?

Dumont. Laiſſez-moi faire, nous l'aurons bientôt mis de notre parti. Je ſais mille petites fredaines de ces Meſſieurs: je les lui conterai. Je lui dirai qu'ils ont gâté votre jardin, qu'ils vous ont dit des injures. J'arrangerai cela de manière qu'ils n'auront pas beau jeu.

Fabien. Tu me reſteras donc toujours attaché, mon cher ami?

Dumont. Auſſi vrai que je m'appelle Dumont.

Fabien. Ah! je te remercie. Je trouve encore quelqu'un pour me ſoutenir, quand je n'ai plus maman! Mais as-tu vu comme ils étoient bien habillés? Ils ont des veſtes ſuperbes. Sais-tu d'où elles leur viennent?

Dumont. C'eſt leur mère qui les a brodées.

Fabien. Ouï, elle ſera toujours occupée de ſes favoris: ils ſeront vêtus comme des Princes. Mais qui eſt-ce qui brodera une veſte pour moi?

Dumont. Si vous voulez en avoir, je crains bien que vous ne ſoyez obligé de la broder vous-même.

Fabien. N'eſt-il pas vrai que leurs habits ſont auſſi tout neufs?

Dumont. Certainement. Votre père les a fait habiller de la tête aux pieds le jour de ſon mariage.

Fabien. Oh! il ne m'a pas fait habiller, moi. On m'a laiſſé à la campagne pour me laiſſer courir avec ce miſérable ſurtout. Cela eſt trop fort, je ne peux plus y tenir. Je n'ai plus de maman, & mon papa m'oublie. Ah! Dumont, il ne me reſte que toi.

Dumont. Tranquilliſez-vous. Les choſes tourneront peut-être mieux que vous ne penſez. Mais il faut aller trouver votre Marâtre. Suivez-moi. Songez à vous préſenter à elle de bonne grâce, & à lui baiſer la main.

Fabien. Je ne pourrai jamais le faire.

Dumont. Il le faut abſolument. Prenez toujours auprès d'elle une phyſionomie riante, même quand votre cœur n'y ſeroit pas. C'eſt ainſi que j'en uſe avec elle, bien que je la déteſte. Croyez-vous qu'elle me défend d'aller au cabaret, moi qui avois pris l'habitude d'y paſſer la moitié de la journée, du vivant de Madame votre mère? C'étoit une femme cela! Les choſes ont bien changé; il faut changer avec elles. Patience. Lorſque nous ſerons ſeuls, je vous dirai ce que vous aurez de plus à faire. Venez ſeulement.

Fabien. Voit-on à mes yeux que j'ai pleuré?

Dumont. Eh, vous pleurez encore!

Fabien. Je ne veux donc pas l'aller trouver à préſent. Elle me demanderoit pourquoi je pleure. Qu'aurois-je à lui dire?

Dumont. Vous lui diriez qu'en entrant ici, vous avez penſé à votre maman, & que vous l'avez tant regrettée que les larmes vous en ſont venues aux yeux.

Fabien.

Fabien. Mais si elle commence par la querelle que j'ai eue avec ses enfans ?

Dumont. Vous lui direz qu'ils l'ont engagée, & vous m'appellerez en témoignage. Mais la voici qui vient. Allez à sa rencontre. (*Il s'éloigne.*)

SCENE V.

Mde. de Fleury, Fabien.

Mde. de Fleury (*avec empressement*). Où est-il ? où est-il ? (*Elle l'aperçoit.*) Est-ce toi, mon cher Fabien ? J'ai donc enfin réuni toute ma nouvelle famille. (*Il lui baise la main ; elle le prend dans ses bras, le presse contre son cœur, & l'embrasse avec tendresse ; puis le regardant avec amitié, elle dit :*) L'heureuse physionomie ! Que je me réjouis de pouvoir nommer mon fils un si aimable enfant !

Fabien. Je voudrois bien aussi pouvoir me réjouir ; mais, hélas !

Mde. de Fleury. Qu'est-ce donc, mon petit ami ? Tu me parois bien triste ! (*Fabien se met à pleurer sans lui répondre.*)

Mde. de Fleury. Tu te détournes, tu pleures ? D'où viennent ces larmes ? Mon cher Fabien, n'as-tu pas de confiance en moi ? Ne veux-tu pas me dire ce que tu as sur le cœur ?

Fabien. Ce n'est rien, rien du tout.

Mde. de Fleury. C'en est trop pour m'affliger. Dis-moi ton chagrin, que je te console. Si ton papa ou tes sœurs venoient en ce moment, & qu'ils te visent dans la tristesse, ils pouroient croire qu'il t'est arrivé quelque accident fâcheux. Ah ! ils se sont promis bien de la joie de ton arrivée. Est-ce que tu serois fâché de les embrasser ?

Fabien. Que me dites-vous ? je n'aurai plus d'autre plaisir. Mais pourrez-vous aussi me faire embrasser maman ? C'est elle que je pleure.

Mde. de Fleury. Il y a six mois que tu l'as perdue, & tu la pleures encore ?

Fabien. Ah ! toujours, toute ma vie. (*Avec des sanglots :*) O maman, ma chère maman !

Mde. de Fleury. N'en parlons plus, mon cher ami, puisque c'est renouveler toutes tes douleurs.

Fabien. Non, non, au contraire, parlons-en, je vous prie, pour me ſoulager. Voudriez-vous que ſitôt après votre mort, vos enfans vous euſſent déjà oubliée.

Mde. de Fleury. Excellente petite créature! (*Elle l'embraſſe.*) Tu l'aimois donc bien ta maman?

Fabien. Je le ſens mieux encore, depuis que je ne l'ai plus. Elle étoit ſi bonne & ſi douce!

Mde. de Fleury. Je voudrois pouvoir la rendre à tes regrets; ou plutôt je veux prendre ſa place dans ton cœur. Je veux t'aimer comme elle, & te rendre les mêmes ſoins.

Fabien. Mais ce ne ſera jamais vous qui m'aurez fait naître, qui m'aurez nourri de votre lait, qui m'aurez élevé dans mon berceau. Elle étoit ma mère, & vous n'êtes que ma Marâtre.

Mde. de Fleury. Pourquoi m'appelles-tu de ce nom? je ne t'ai pas appelé mon beau-fils.

Fabien. Pardonnez-moi, je vous prie. Ce n'étoit pas pour vous fâcher. Vous me ſemblez auſſi bien aimable & bien careſſante. Mais vous avez des enfans à vous, & vous les aimerez toujours plus que moi.

Mde. de Fleury. Tu ne t'apercevras jamais de la différence. Quelques jours encore pour nous mieux connoître, & tu verras ſi tu ne te croiras pas toi-même mon propre fils.

Fabien. Oh! ſi cela pouvoit arriver ſans oublier maman!

Mde. de Fleury. Je ne demande pas que tu l'oublies; au contraire, nous en parlerons tous les jours. Je veux que ta tendreſſe pour elle ſerve d'émulation & d'exemple à mes enfans. Viens, viens, je brûle de te les préſenter.

Fabien. Oh! je les ai vus. Ne vous ont-ils pas déjà porté des plaintes contre moi?

Mde. de Fleury. Non, mon ami, aucune. Eſt-ce que vous auriez eu quelque différent? J'en ſerois au déſeſpoir. Tous mes plus vifs déſirs ſont de vous voir tendrement unis, & attachés les uns aux autres, comme de véritables frères.

Fabien. Je ne demande pas mieux que d'aimer. Cela fait tant de plaiſir! Mais où eſt mon papa? où ſont mes ſœurs? Faites-les-moi voir, que je les embraſſe.

Mde. de Fleury. Ton papa ne tardera pas à revenir. Il eſt allé terminer quelques affaires, pour avoir tout le reſte de la journée à te donner. Mais, en attendant, je peux

te

te mener auprès de tes sœurs. Elles t'apprendront ce que tu dois penser sur mon compte.

Fabien. Je veux bien qu'elles me parlent de vous; mais qu'elles me parlent d'abord de notre pauvre maman. (*Ils sortent ensemble sans voir Prosper & Casimir qui s'avancent d'un autre côté.*)

SCENE VI.

Casimir, Prosper.

Prosper. Pourquoi m'empêcher d'aller me plaindre à maman? Moi, l'ami de ce petit vaurien? Je ne le ferai jamais. Aussitôt que son père sera de retour, je veux lui dire combien il a été hargneux & querelleur, pour qu'il lui apprenne à se bien conduire envers nous.

Casimir. Mais crois-tu que notre papa ne sera pas chagrin de cette querelle? Et serois-tu content de toi, si tu l'affligeois?

Prosper. J'en aurois certainement du regret; cependant comment faire? Si ce petit homme n'est pas corrigé dès le premier jour, ce sera des disputes éternelles dans la maison. Il cherchera sans cesse à nous mortifier. Moi, je ne suis pas endurant. Je me fâcherai, je lui apprendrai ce qu'il doit savoir; & s'il s'avise de prendre un ton comme tout à l'heure.....

Casimir. Que dis-tu Prosper? J'espère que tu n'as pas envie de le battre.

Prosper. Mais tu n'entends pas que je me laisse battre par lui, j'imagine?

Casimir. Non certainement.

Prosper. Quel parti faut-il donc que je prenne?

Casimir. Nous verrons dans le temps. Pour aujourd'hui, il seroit cruel de troubler la joie de son père.

Prosper. Que ce soit aujourd'hui ou demain, cela revient au même. Non, non, le plutôt sera le mieux.

Casimir. Mon frère, je t'en supplie, attends encore. Fabien n'est surement pas si méchant que tu le penses.

Prosper. D'où le sais-tu? Je le connois peut-être aussi bien que toi.

Casimir. Son père & ses sœurs nous en ont toujours parlé comme d'un enfant très-doux & très-complaisant, qui

qui n'avoit d'autre plaiſir que de ſe faire aimer de tout le monde.

Proſper. Vraiment ouï, en me tournant le dos quand je veux l'embraſſer.

Caſimir. Il ne nous connoît pas encore. Il a pu ſe figurer que nous étions des *frérâtres*.

Proſper. Comment pouvoit-il le croire? Nous ne lui avons laiſſé voir que des ſentimens d'amitié.

Caſimir. Il étoit peut-être dans un moment de chagrin.

Proſper. Et ſommes-nous faits pour ſouffrir de ſon humeur?

Caſimir. Il faut bien ſe pardonner quelque choſe entre frères.

Proſper. Il ſemble qu'il dédaigne de nous regarder comme les ſiens.

Caſimir. Non, je ne lui ai point trouvé cet air de hauteur que tu lui ſuppoſes.

Proſper. Qu'il y prenne garde, je ne lui en paſſerai aucun. Mais le voici qui vient avec ſes ſœurs. Je me retire. Je ne puis me ſouffrir auprès de lui.

Caſimir. Attendons-les, mon frère, & prenons part à leur joie.

Proſper. Non, je pourrois la troubler. Je m'en vais. (*Il ſort.*)

Caſimir. Eh bien, je te ſuis. (*En ſortant:*) Il faut que je tâche d'adoucir ſon eſprit.

SCENE VII.

Fabien, Priſcille, Agathe.

Priſcille (*en ſerrant la main de Fabien*). Pourquoi t'affliger encore? Hélas! mon frère, toutes nos plaintes ne ſauroient nous rendre notre maman.

Fabien. Mais au moins promettez-moi que nous penſerons à elle toutes les fois que nous ſerons enſemble.

Priſcille. Ouï, Fabien, je croirai toujours la voir au milieu de nous, comme pendant ſa vie.

Fabien (*Prenant la main de Priſcille & d'Agathe, & les regardant avec tendreſſe*). Mes chères ſœurs, cette penſée double le plaiſir que je ſens à vous retrouver.

Priſcille. Auſſi j'ai bien ſoupiré après toi, je t'aſſure.

Agathe.

Agathe. Et moi auſſi, mon frère. Nous pourrons à préſent jouer enſemble comme autrefois. Caſimir & Proſper joueront auſſi avec nous. Oh! ce ſera un plaiſir! un plaiſir! (*Elle frappe des mains & ſaute de joie.*)

Fabien. Vous pouvez bien laiſſer là votre Proſper & votre Caſimir.

Priſcille. Comment donc, Fabien, eſt-ce que cela te feroit de la peine?

Fabien. Ils dérangeroient tous nos jeux. Ils ne ſont bons qu'à porter des plaintes contre nous à leur mère, & à nous prendre ce qui nous appartient.

Priſcille. Eux, mon frère? Comment peux-tu le penſer?

Agathe. Tiens, vois-tu, Fabien. (*Elle lui montre un étui.*)

Fabien. Et d'où te vient cela?

Agathe. C'eſt Proſper qui me l'a acheté de ſon argent.

Priſcille. Regarde auſſi ce porte-feuille. On l'avoit donné à Caſimir: il m'en a fait cadeau.

Fabien. Ouï, je vois que vous êtes fort bien enſemble. Vous vous accorderez tous contre moi.

Priſcille & Agathe. Contre toi?

Fabien. Certainement. Je ſais qu'ils me haïſſent. Ils m'ont déjà fort mal reçu. Et ne m'ont-ils pas auſſi enlevé toutes mes fleurs?

Priſcille. A qui en as-tu donc? Qui t'a enlevé tes fleurs?

Fabien. Ces petits drôles avec qui vous êtes ſi bien d'accord.

Priſcille. Je ne ſais ce que tu veux dire. As-tu vu ton jardin?

Fabien. Je ne l'ai que trop vu. Tiens, regarde toi-même. Où ſont mes tulipes & mes œillets?

Priſcille. Tu n'es donc pas allé près de la terraſſe, là-bas ſous les fenêtres de maman?

Fabien. Eſt-ce qu'il y a là un jardin?

Agathe. Surement, & bien joli.

Priſcille. Celui-ci étoit trop petit. Maman nous en a fait donner un qui eſt ſix fois plus grand.

Fabien. Et qui en eſt le maître? Les deux enfans gâtés ſans doute.

Priſcille. Non, non, il eſt à tous enſemble. Chacun a ſon carreau.

Agathe. Moi, tout comme les autres.

Fabien,

Fabien. Eſt-ce qu'il y en a un pour moi auſſi?

Priſcille. Mais ſans doute, tu es le plus heureux. Tu n'auras pas eu la peine de le défricher, & tu le trouveras tout couvert de fleurs.

Agathe. Tu verras. Il en a de rouges, de blanches, de jaunes, de bleues, de toutes les eſpèces, & toutes nouvelles.

Fabien. De qui me viennent-elles donc?

Agathe. De tes frères. Il y a un mois qu'ils paſſent tout le temps de leurs récréations à les cultiver. Ils ont pris les plus jolies de leurs plate-bandes, & les ont tranſplantées dans les tiennes, pour te cauſer une ſurpriſe agréable à ton retour.

Fabien. Comment! ils ont fait cela pour moi? Dumont m'a dit qu'ils avoient tout fourragé.

Priſcille. Oh! ſi tu en crois Dumont, tu es perdu. Il vouloit auſſi nous brouiller avec nos frères. Voyez, cet ingrat! Leur maman ne le garde que parce que la nôtre l'avoit recommandé à mon papa, & il ne cherche qu'à leur faire de la peine.

Agathe. Ouï, parce qu'on veut qu'il travaille, & qu'on ne le laiſſe pas s'enivrer toute la journée au cabaret.

Fabien. Ah! je commence à voir qu'il cherchoit à me tromper, en ſe diſant ſi tendrement mon ami.

Priſcille. Il ne faut pourtant pas achever de le perdre.

Fabien. Oh non, puiſque maman avoit des bontés pour lui.

Priſcille. Tu verras bientôt comme il vouloit t'en faire accroire.

Agathe. Viens ſeulement donner un coup-d'œil à ton jardin.

Fabien. Ouï, ouï, je meurs d'impatience de le voir. (*Agathe & Priſcille le prennent par la main, & l'entraînent. Caſimir & Proſper entrent d'un autre côté ſans les voir ſortir.*)

SCENE VIII.

Caſimir, Proſper.

(*Ils portent des aſſiettes de gâteaux & de fruits qu'ils vont poſer ſous le berceau voiſin.*)

Caſimir. Où eſt-il donc?

Proſper (*tournant la tête de tous côtés*). Tiens, ne le vois-tu pas, avec ſes ſœurs, qui entre dans notre jardin?

Caſimir.

Caſimir. Ah! j'en ſuis bien-aiſe. Comme il va être content, lorſqu'il verra combien nous nous ſommes occupés de ſes plaiſirs!

Proſper. Bon! je parie qu'il le trouvera encore mauvais. Il eſt d'une humeur ſi ſingulière! Les fleurs ſeront mal choiſies, le buis ſera mal taillé, la terre trop ſèche ou trop humide; que ſais-je, moi?

Caſimir. Ouï; mais ſais-tu que je commence à te croire auſſi grognon que lui? Je ne t'ai jamais vu tant d'aigreur.

Proſper. C'eſt lui qui me la donne. Ses ſœurs ont-elles jamais eu des plaintes à faire ſur mon compte? Je ne demandois qu'à bien vivre avec lui-même. Tu ſais avec quelle joie j'attendois ſon arrivée, & comme j'ai couru à ſa rencontre pour le bien recevoir.

Caſimir. Il eſt vrai; mais comme je te l'ai dit, mon frère, il peut avoir du chagrin. Il craint peut-être de n'être plus auſſi aimé de ſon papa, ou que maman ne lui faſſe moins d'amitiés qu'à nous. N'eſt-il pas alors de notre devoir de le ménager dans ſa peine, de lui donner des conſolations, & de le faire revenir dans nos bras par toute ſorte de complaiſances?

Proſper. Tu as raiſon. Je n'y avois pas encore ſi bien ſongé.

Caſimir. S'il eſt auſſi bon enfant qu'on le dit, penſes-tu comme il ſera touché de nos careſſes, combien ſon père & ſes ſœurs nous en aimeront davantage, & quel plaiſir notre maman elle-même reſſentira? C'eſt de quoi mettre la joie dans toute la maiſon.

Proſper. Ah! j'avois tort, je le ſens. Qu'il revienne, je lui ferai tant d'amitiés qu'il faudra bien qu'il oublie notre querelle.

Caſimir. Crois-moi, courons le trouver au milieu de nos ſœurs. Elles feront la paix entre nous.

Proſper. C'eſt bien dit. Allons. Donne-moi la main.... Mais le voici qui revient.

Caſimir. Vois-tu comme il a l'air content?

SCENE IX.

Caſimir, Proſper, Fabien, Priſcille, Agathe.

Fabien (*courant ſe jeter dans les bras de Proſper & de Caſimir*). Ah, mes bon amis, mes frères ! vous devez être bien fâchés contre moi !

Caſimir. Nous ? Pourquoi donc ?

Proſper (*l'embraſſant encore*). Va, mon cher Fabien, je ne le ſuis plus.

Fabien. Quel joli jardin vous m'avez arrangé ! Vous me donnez vos plus belles fleurs, ſans que je vous aye encore fait aucun plaiſir.

Caſimir. Tu nous en fais aſſez, pourvu que tu ſois content.

Fabien. Oh ! ſi je le ſuis ! mes bons frères, pardonnez-moi, je vous prie. Je vous ai offenſés, je vous ai repouſſés de mes bras. Je ne le ferai plus. Nous ſerons toujours amis ; & tout ce que j'ai vous appartient comme à moi-même.

Caſimir. Ouï, ouï, que tout ſoit commun, nos peines & nos plaiſirs.

Proſper. Embraſſons-nous encore, pour mieux commencer à ne faire qu'un à nous trois. (*Ils s'embraſſent—Priſcille & Agathe s'embraſſent auſſi, & laiſſent tomber des larmes d'attendriſſement.*)

Caſimir. Maintenant, il faut aller nous rafraîchir ſous le berceau. Venez auſſi, mes petites ſœurs. Allons, Aſſeyons-nous.

Proſper. Fabien, c'eſt à toi, de faire les honneurs du goûter. Tu es aujourd'hui le Roi de la fête.

Fabien. Oh ! je ſuis ſûr que je n'aurai jamais rien mangé de ſi bon appétit qu'à ce repas d'amitié. (*Il préſente à la ronde des gâteaux, & des fruits, & ils commencent à manger.*)

Proſper. Eh bien, cela n'eſt-il pas mieux que de ſe chamailler enſemble ?

Agathe. Il n'y a point de querelles qui vaillent ces poires.

Caſimir. Quelle ſera la joie de maman de nous voir ſi bien d'accord !

Priſcille.

Priſcille. Elle mérite bien que nous lui faſſions ce plaiſir. Quand tu la connoîtras, Fabien.....Mais tu l'as déjà vue ?

Fabien. Ouï, ma ſœur, j'en ai reçu mille careſſes. Elle a une figure ſi douce, qu'elle ne peut pas être méchante. J'ai ſenti à ſa voix que je n'aurai pas de peine à l'aimer.

Priſcille. Et comme elle nous aime à ſon tour !

Agathe. Il ne faut que ſe divertir pour lui plaire.

Priſcille. Nous étions bien à plaindre à la mort de notre première maman. Mon papa qui paſſe toute la journée au palais, ne pouvoit guère s'occuper de nous. Il manquoit toujours quelque choſe à nos habits ; & notre éducation étoit encore plus négligée.

Agathe. Nous nous ſerions bientôt accoutumées à la fainéantiſe.

Priſcille. Mais depuis que notre nouvelle maman eſt entrée dans la maiſon, notre bonheur a recommencé. Elle nous procure tous les amuſemens de notre âge, & y prend part avec nous. On diroit qu'elle eſt plus occupée de notre ſanté que de la ſienne. Je n'ai pas encore eu le temps de m'apercevoir qu'il me manque la moindre choſe. Elle pourvoit d'avance à tous mes beſoins.

Agathe. Et moi, j'ai été malade, oh ! bien malade. C'eſt elle qui a eu ſoin de moi. Elle étoit toujours auprès de mon lit à me conſoler. Elle m'a donné je ne ſais combien de gelée de groſeille, & de ceriſes confites. Je ſerois déjà morte ſans ſes ſecours.

Fabien. O mes chères ſœurs ! que me dites-vous ?

Priſcille. Tu ſais auſſi que nous n'étions guère exercées, avant ton départ, à travailler de nos mains ? Maman s'eſt chargée de nous l'apprendre. Grâces à ſes leçons, nous ſavons paſſablement coudre, broder, faire du filet ; & nous venons même d'entreprendre avec elle un grand ouvrage de tapiſſerie.

Caſimir (à Fabien). Tiens, vois-tu ces manchettes ſi joliment feſtonnées ? C'eſt le chef-d'œuvre de Priſcille, & ſon premier cadeau.

Priſcille. Ah ! j'en ai été bien payée. Nas-tu pas cultivé pour moi mon parterre ? Ne m'as-tu pas donné des bouquets de tes plus jolies fleurs ? Entends-tu, Fabien ? Maman ne veut pas que nous travaillions pour nos frères, ſans qu'ils travaillent auſſi pour nous ; & ils en font encore plus que nous ne penſerions à leur en demander.

Agathe.

Agathe. Oh ouï. Je veux te montrer le petit bateau de liége que Proſper m'a fait avec ſon canif. Tu verras ſes cordages de ſoie, ſes voiles de ſatin, & ſes banderoles de ruban. Il vogue tout ſeul ſur le vivier.

Proſper. Puiſque tu m'avois tricoté des jarretières....

Agathe. Vraiment, des jarretières! je ſais bien faire autre choſe aujourd'hui. Ah! Fabien, ſi tu voyois certaine bourſe à bandes vert & lilas! Tout le vert eſt de ma façon, au moins: demande à ma ſœur. Tu en ſeras content, j'en ſuis sure.

Fabien. Comment! vous m'avez fait une bourſe? (*Priſcille fait ſigne à Agathe de ſe taire.*)

Agathe (*embarraſſée*). Non, Fabien, elle n'eſt pas pour toi..... Elle eſt bien pour toi; mais maman m'a défendu de te le dire. (*Bas en ſouriant:*) Elle veut te ſurprendre auſſi avec un habit neuf, & une veſte brodée. Tu verras.

Priſcille. Cette petite étourdie ne peut rien garder ſur ſon cœur.

Agathe. C'eſt que j'avois tant de plaiſir de lui en parler! Nous avons toujours penſé à toi, mon frère.

Fabien. Oh! je vous remercie. Mais, dites-moi, êtes-vous donc heureuſes?

Priſcille. Si nous le ſommes! que pourroit il manquer à notre bonheur? Notre maman eſt ſi bonne! Je ne ſais comment elle s'y prend, mais elle a le ſecret de tourner tout en plaiſirs. Je ne m'amuſe jamais ſi bien qu'à jaſer avec elle. L'inſtruction vient en badinant.

Agathe. Il faut voir quand nous liſons enſemble de petits contes qu'un de nos amis nous donne exactement le premier de chaque mois!

Priſcille. O mon Dieu! tu m'y fais penſer, Agathe. Il ne nous a pas encore envoyé le dernier. Il faut qu'il ait été malade de ces grandes chaleurs.

Agathe. J'en ſerois bien fâchée. C'eſt mon bon ami, à moi. Il ſait les hiſtoires de tous les petits garçons & de toutes les petites filles du monde. Ce ſeroit drôle ſi nous trouvions quelque jour la nôtre dans ſon livre.

Priſcille. J'en ſerois bien aiſe, à cauſe de maman. Je voudrois que tout le monde connût ſa bonté, & combien nous l'aimons.

Caſimir. Et moi, à cauſe de notre ſecond papa, qui nous traite comme ſi nous étions ſes véritables enfans.

SCENE

SCENE X.

M. de Fleury, Fabien, Priſcille, Agathe, Caſimir, Proſper.

M. de Fleury (*qui s'eſt tenu debout, à côté du berceau, pendant toute la ſcène précédente, ſe précipite au milieu d'eux, & s'écrie :*) Et vous l'êtes auſſi dans mon cœur. Je fais toute ma gloire & toute ma joie de me croire votre père. Mais où eſt Fabien ?

Fabien (*ſe jetant au cou de M. de Fleury*). Me voici, mon papa. O ! quelle joie de vous revoir !

M. de Fleury. Embraſſe-moi encore, mon cher fils. Eh bien, es-tu content des frères que je t'ai donnés ?

Fabien. Oh ! je n'aurois jamais pu en choiſir de meilleurs. Je ferai tout ce qui ſera en moi pour m'en faire aimer comme je les aime.

Caſimir. Ce ne ſera pas difficile, puiſque nous le déſirons auſſi vivement de notre côté.

Proſper. Nous n'aurons qu'à penſer au plaiſir que nous avons goûté aujourd'hui.

Priſcille. j'aurai ſoin de nous le rappeler toutes les fois que nous nous trouverons enſemble.

Agathe. Va, ma ſœur, nous nous en ſouviendrons bien de nous-mêmes.

M. de Fleury. J'en ai été le témoin, & mon ame en ſera long-temps pénétrée. Mais elle ne ſauroit ſuffire toute ſeule à l'excès de ſa joie. Approche, chère épouſe, viens auſſi jouir de ce ſpectacle délicieux, ſi bien fait pour ton cœur. (*Il va prendre hors du berceau Mde. de Fleury, & l'amène devant ſes enfans.*)

SCENE XI.

M. & Mde. de Fleury, Fabien, Priſcille, Agathe, Caſimir, Proſper.

M. de Fleury. La voilà, mes amis, celle que j'ai choiſie pour faire votre bonheur & le mien. La fortune que j'aurois pu vous laiſſer, n'eût été rien ſans les dons, bien plus précieux, d'une bonne éducation. Nous nous ſommes réunis pour vous procurer à la fois tous ces avantages. Il manquoit

quoit aux uns une mère tendre, qui veillât continuellement ſur les beſoins de leur enfance, qui fût ſans ceſſe occupée du ſoin de former leur cœur & leur raiſon, de leur inſpirer de ſages principes, & de cultiver leurs talens. Il manquoit aux autres un père laborieux qui les avançât dans le monde, qui travaillât à leur donner un état, & à leur former des établiſſemens honorables. Vos intérêts étoient les mêmes dans cette union ; & c'eſt également pour tous que nous l'avons formée. Me promets-tu, chère épouſe, comme je te le promets à mon tour, de regarder du même œil tous ces enfans, de ne montrer à aucun d'autre préférence que celle qu'il méritera par ſon amour pour nous, & par ſa bonne conduite ?

Mde. de Fleury. Ma réponſe eſt pour toi dans ces larmes, & pour vous, mes petits amis, dans ces embraſſemens. (*Elle tend ſes bras aux enfans, qui ſe preſſent tous à l'envi ſur ſon ſein.*)

M. de Fleury. Et vous, mes enfans, me promettez-vous auſſi de vivre toujours unis, ſans querelles ni jalouſies, de vous aimer tous, ſans diſtinction, comme frères & ſœurs ? (*Ils ſe prennent tous par la main ; & tombant aux genoux de M. & de Mde. de Fleury, ils s'écrient tous à la fois :*) Ouï, mon papa, ouï, maman, nous vous le promettons.

M. de Fleury (*ſe baiſſant ſur eux, & les relevant*). Continuez, mes chers enfans, de vivre dans cette douce amitié. Ses charmes augmenteront chaque jour dans une liaiſon plus intime. Vous ſerez auſſi heureux par les bienfaits que vous recevrez les uns des autres, que par les petits ſacrifices que vous aurez la généroſité de vous faire mutuellement. Chacun de vous, en jouiſſant de ſon propre bonheur, ne jouira pas moins de celui de ſon frère, qu'il regardera comme ſon ouvrage. Tous les gens de bien s'intéreſſeront à votre félicité ; & vos enfans vous récompenſeront un jour, par leur tendreſſe, d'avoir ſi bien mérité celle de vos parens.

LE LUTH DE LA MONTAGNE.

DU ſommet le plus élevé de ces hautes montagnes qui dominent la ville de B.....je contemplois le payſage immenſe offert de tous côtés à mes regards, J'étois ſeul.

ſeul. J'avois laiſſé mon fidelle A**** dans la ville voiſine, avec ordre de ne m'attendre qu'au bout de trois jours, que j'avois deſtinés à parcourir ces lieux romantiques. Vers le pied de la montagne, je découvrois un hameau qui m'aſſuroit un aſile pour la nuit. Ainſi, libre d'inquiétude, & tout entier à mes ſenſations, je laiſſois égarer mon eſprit dans la foule de ſes vagues penſées, & ma vue dans les variétés d'une perſpective admirable. Bientôt les derniers chants des oiſeaux m'avertirent qu'il falloit ſonger à la retraite. Déjà le ſoleil caché derrière le dos de la montagne oppoſée, ne frappoit de ſes rayons d'or que les nuages flottans ſur la cime chevelue des arbres qui la couronnent. Je deſcendois lentement, avec le regret de voir ſe rétrécir à chaque pas ce vaſte horizon, dont mes regards ne pouvoient d'abord embraſſer l'étendue. Le crépuſcule commençoit à les couvrir de ſes ombres tranſparentes, qui ſe rembruniſſoient par degrés, juſqu'à ce que la Reine des nuits vint de nouveau les éclairer des traits argentés de ſa lumière. Je m'aſſis un moment pour jouir encore de ce ſpectacle. Les nuages s'étoient diſſipés. Rien n'interceptoit mes regards dans toute l'étendue des cieux. Je parcourois d'une vaſte penſée ces eſpaces infinis. Mes yeux, éblouis par les balancemens de la terre, & par les feux étincelans des étoiles, alloient ſe repoſer ſur le bleu calme & pur du firmament. L'air étoit frais, ſans que le moindre zéphyr l'agitât de ſon ſouffle. Toute la nature étoit plongée dans un profond ſilence, animé ſeulement par le murmure léger d'une ſource lointaine. Etendu ſur la mouſſe, j'aurois peut-être attendu dans une agréable rêverie le retour du ſoleil, lorſque les ſons d'un luth, mêlés aux accens d'une voix raviſſante, vinrent frapper mon oreille. Je penſai d'abord que mon imagination ſe jouoit de mes ſens enivrés & j'éprouvai le plaiſir de me croire tranſporté par un ſonge dans un ſéjour d'enchantement. Cette douce illuſion fut bientôt combattue par des ſons nouveaux. Un luth ſur la montagne, m'écriai-je en me levant incertain encore ! Je tournai les yeux du côté d'où partoit la voix. J'aperçus, à travers la verdure noirâtre des arbres, les murs blanchis d'une cabane peu éloignée. Je m'en approchai le cœur palpitant. Quelle fut ma ſurpriſe en voyant un jeune payſan tenant dans ſes bras un luth qu'il touchoit avec la plus grande légéreté ! Une femme aſſiſe à ſa droite le regardoit d'un

œil plein de tendreſſe. A leurs pieds, ſur le gazon, étoient diſperſés de jeunes garçons & de jeunes filles, des femmes & des vieillards, tous dans une attitude d'admiration & de recueillement. Quelques enfans vinrent au devant de moi, me regardèrent, & ſe dirent l'un à l'autre : Qui eſt ce Monſieur-là ? Le joueur de luth ſe retournoit lentement ſans s'interrompre ; mais je ne pus réſiſter au premier mouvement de mon cœur. Je lui tendis la main. Il me donna la ſienne que je ſerrai avec tranſport. Tout le monde alors ſe leva, & vint ſe ranger en cercle autour de nous. Je leur dis en peu de mots ce qui m'avoit attiré dans ces lieux, & comment je m'y trouvois ſi tard. Nous n'avons point ici d'hôtellerie, me répondit le jeune payſan : notre hameau n'eſt pas ſur la grande route. Mais ſi vous ne craignez pas de coucher dans une pauvre cabane, nous tâcherons de vous y bien recevoir.

Si j'avois été frappé de ſon exécution facile ſur le luth, & du goût de ſon chant, je le fus bien plus encore de la politeſſe de ſes manières, de la pureté de ſon langage, & de l'aiſance avec laquelle il s'exprimoit. Vous n'êtes pas né dans un hameau ? lui dis-je avec ſurpriſe. Je vous demande pardon, me répondit-il en ſouriant. Je ſuis même de celui-ci. Mais vous devez être fatigué. George, apporte une chaiſe pour notre hôte. Excuſez, je vous prie, Monſieur, je dois encore aujourd'hui une romance à mes bons voiſins.

Je refuſai la chaiſe, & je me jetai comme les autres ſur le gazon. Tout le monde ſe raſſit, & reprit le ſilence.

Le jeune payſan ſe mit auſſitôt à chanter, en s'accompagnant, une romance populaire ; & il la chantoit avec une expreſſion ſi tendre & ſi naïve, que dès les premiers couplets les larmes vinrent aux yeux de toute l'aſſemblée. J'enviai dans ce moment le génie du Poëte ruſtique, capable de produire de ſi vives impreſſions ſur des ames peu cultivées. J'aimois à voir comme les beautés franches & naturelles ſe font ſentir à tous les hommes. Aucun des traits pathétiques ne fut perdu ; & au dernier, qui étoit le plus touchant, je n'entendis autour de moi que des ſoupirs & des ſanglots étouffés.

Après quelques minutes de ſilence, chacun ſe leva en eſſuyant ſes yeux. Le bon ſoir fut ſouhaité cordialement de part & d'autre. Les voiſins, avec leurs enfans, s'en allèrent. Il ne demeura qu'un vieillard que je n'avois pas

pas remarqué ſur un ſiége de pierre, à côté de la porte, le jeune payſan, la femme aſſiſe auprès de lui, George, dont j'avois retenu le nom, & moi.

Il m'en coûtoit de m'arracher de la ſituation délicieuſe où mon ame ſe trouvoit alors. J'étois reſté aſſis le dernier. Je me levai enfin, & j'allai vers le jeune payſan, que j'embraſſai avec tendreſſe. Qu'il eſt doux, lui dis-je de rencontrer des perſonnes qui excitent la ſurpriſe au premier coup d'œil, & qu'on finit par aimer au bout d'un quart d'heure ! Il ne me répondit qu'en me ſerrant la main. Mon cher Monſieur, me dit le vieillard, vous êtes, à ce qu'il me paroît, content de nos plaiſirs de la ſoirée ? Je ſuis bien aiſe que vous ayez pris ſi vîte de l'amitié pour mon Valentin. Pour cela, vous coucherez cette nuit dans mon lit. Non, non, mon père, interrompit George, qui revenoit en courant de la grange. Je viens de m'arranger deux bottes de paille. C'eſt dans mon lit, s'il vous plaît, que Monſieur voudra bien coucher. Il me fallut promettre de céder à ſes invitations preſſantes. Il prit ſous le bras le vieillard qu'il conduiſit dans la cabane. Je me trouvai ſeul avec Valentin & la jeune payſanne, qu'il me préſenta comme ſon épouſe. Je leur demandai, ſi, par complaiſance pour moi, ils ne voudroient pas encore paſſer un quart d'heure à nous entretenir au clair de la lune. Très-volontiers, Monſieur, répondit Louiſe, un peu vaine de l'attention avec laquelle j'obſervois ſon mari. De tout mon cœur, ajouta Valentin, qui voyoit le déſir de ſa femme.

Je m'aſſis entre eux au pied d'un tilleul, dont la lune perçoit le feuillage de ſes rayons.

Depuis combien de temps, mes chers amis, leur dis-je, en prenant la main de Louiſe, jouiſſez-vous du bonheur que je vous vois goûter ? Depuis ſix mois, répondit-elle, & il y en aura bientôt neuf que Valentin eſt de retour de ſes voyages. Vous avez donc voyagé, lui dis-je, avec un mouvement de ſurpriſe ?—Oui, Monſieur, j'ai employé quelques années à parcourir une partie de l'Europe.—Tout ce que je vois, tout ce que j'entends de vous, excite en moi le plus vif étonnement. Si vous n'avez point quelque motif ſecret pour me cacher les événemens de votre vie, ne refuſez point, je vous en conjure, de ſatisfaire ma curioſité. Oh oui, mon ami, lui dit naïvement Louiſe. Ce Monſieur paroît le mériter ſi bien !

Et tu ſais que moi auſſi, je t'écoute toujours avec tant de plaiſir! Valentin, en ſouriant, ſe rendit à nos inſtances; & c'eſt de ſa bouche que part le récit que je vais rapporter autant que ma mémoire pourra me fournir ſes propres expreſſions.

Je naquis dans cette cabane vers la fin de l'année 1760. J'eus le malheur de perdre ma mère, auſſitôt après qu'elle m'eut nourri. Mon père étoit un des habitans les plus aiſés du hameau; mais un procès qu'il eut à ſoutenir contre un riche fermier du voiſinage, l'eut bientôt réduit à la misère: & il mourut de douleur, lorſqu'on vint l'arracher de ſa cabane, pour la vendre au profit des gens de la Juſtice. Ce vieillard que vous avez vu, & qui eſt le père de ma Louiſe, l'acheta, & vint s'y établir. Il eut pitié de me voir orphelin ſi jeune: il me donna ſes brebis à garder. Je ne recevois de lui qu'un traitement fort doux; ſes enfans me regardoient comme de leur famille: cependant la perte de mon père, l'abandon où je me trouvois de mes autres parens, l'idée de me trouver étranger dans la cabane où j'avois pris naiſſance, la vie ſolitaire que je menois ſur la montagne, tous ces ſentimens à la fois affligeoient mon cœur; & ma gaieté naturelle ſe changeoit inſenſiblement en une profonde triſteſſe. Je paſſois des journées entières à pleurer auprès de mon troupeau.

(Ici Louiſe retira doucement ſa main que je tenois dans les miennes, pour eſſuyer quelques larmes, & me la rendit avec ingénuité.)

Un ſoir j'étois aſſis au plus haut de la montagne, & je chantois triſtement la romance que vous venez d'entendre. Je vis entre les arbres un homme vêtu de brun, pâle, & d'une figure pleine de mélancolie, qui m'écoutoit. Il avoit attendu la fin de ma chanſon. Alors il s'approcha de moi, & me demanda s'il étoit bien éloigné du grand chemin. Oh ouï, mon cher Monſieur, lui répondis-je; il ne paſſe qu'à une lieue & demie d'ici.—Ne pourrois-tu pas m'y conduire?—Je le voudrois; mais je ne peux quitter mon troupeau.—Tes parens n'auroient-ils pas un logement à me donner pour cette nuit?—Ah, mes pauvres parens, ils ſont bien loin!—Et où donc?—Ils ont vécu honnêtement ſur la terre, ils ſont heureux dans le Ciel.

Le ſon de ma voix avoit frappé cet homme ; ma réponſe acheva de l'intéreſſer. Il me fit pluſieurs queſtions auxquelles j'eus le bonheur de ſatisfaire d'une manière dont il parut content. La nuit étant venue, je le conduiſis dans notre demeure, où il reçut l'hoſpitalité. Le lendemain il s'entretint ſecrétement avec le père de Louiſe. Lorſque je me diſpoſois à retourner au pâturage, je vis George qui prenoit la conduite de mon troupeau ; & l'on m'annonça que l'étranger m'emmenoit avec lui.

Je ne vous dirai point quels furent mes regrets en m'éloignant de cette cabane chérie, quoiqu'elle ne fût plus mon héritage, & de Louiſe que je commençois à aimer, tout enfant qu'elle étoit. Ma ſituation n'étoit pas heureuſe, & toutefois je ne partis qu'en verſant des larmes amères. Je ne pouvois prévoir que c'étoit le moment où le bonheur de ma vie alloit ſe décider. Ouï, c'eſt à toi ſur-tout que j'en ſuis redevable, homme bienfaiſant, le généreux protecteur de ma jeuneſſe ! tu ſais auprès de Dieu combien je l'ai prié pour toi pendant ta vie, & avec quels tranſports de reconnoiſſance je bénis aujourd'hui ta cendre. Il ſe nommoit Lafont, & touchoit l'orgue d'une Paroiſſe de la ville prochaine. On jugeroit mal de ſes talens par l'obſcurité de ſon emploi. Les voyageurs ſe détournoient de leur route pour venir l'entendre ; mais il recevoit froidement leurs éloges, & n'en étoit que plus modeſte. Je doute que dans le cours de vos voyages, vous ayez jamais trouvé un génie plus extraordinaire. Il avoit reçu de ſon père, le plus habile Médecin du pays, une éducation qui l'auroit mis à portée de ſe diſtinguer dans la même profeſſion. Il aima mieux ſe livrer à la paſſion violente qu'il avoit conçue pour la muſique. Il s'étoit marié à la fille de l'Organiſte dont il occupoit la place, & n'avoit point eu d'enfans. Sa femme, qu'il avoit perdue depuis pluſieurs années, vivoit toujours au fond de ſon cœur. Cette image & ſes livres étoient ſa ſeule ſociété dans la profonde mélancolie qui s'étoit emparée de lui. Mais en fuyant les hommes, il ne les haïſſoit point, & il faiſoit beaucoup de bien en ſecret. Il étoit âgé de quarante-cinq ans lorſqu'il me reçut dans ſa maiſon. Il m'apprit d'abord à lire & à écrire ; il prit enſuite plaiſir à cultiver ma voix, & à m'exercer ſur le luth, ſon inſtrument favori. Il ne bornoit pas ſes leçons à la muſique ; il me donnoit à apprendre par cœur des morceaux choiſis

de nos meilleurs Poëtes dont il faiſoit ſes délices. Il s'étudioit à former à la fois mon cœur, mon eſprit & mon goût. C'eſt ainſi qu'il fut pendant cinq ans mon maître aſſidu, ſans attendre de prix pour ſes ſoins, que de celui qui ſait le mieux récompenſer le bien que l'on fait à ſes ſemblables.

Au milieu de toutes ces occupations, je n'avois pu bannir de mon eſprit ni le ſouvenir de ma cabane, ni celui de Louiſe, la compagne des jeux de mon enfance. J'en parlois quelquefois avec attendriſſement à mon bienfaiteur, Un jour, c'étoit le premier de Mai 1778, je me le rappellerai toute ma vie : il ſe leva de bonne heure, & me dit de le ſuivre dans ſa promenade du matin. Il me conduiſit, en parlant de choſes indifférentes, ſur le ſommet de cette montagne où je l'avois vu la première fois. Valentin, me dit-il, j'ai rempli les devoirs dont je m'étois chargé devant le Ciel, lorſqu'il te remit ſous ma conduite. Je ſais combien dans le fond de ton cœur, tu ſoupires après ta cabane. Je n'ai pas eu d'autre but dans ton éducation, que de te mettre en état de la recouvrer. Je viens te la faire voir. Regarde-la ; mais je te défends d'y rentrer avant que tu puiſſes en devenir le maître. Je te ſais préſent de mon luth : je t'ai appris à le toucher ; tu as de la voix. Voyage. Par-tout où tu te feras entendre ſans autres prétentions que d'un muſicien ambulant, tu feras le premier de ton genre. La nouveauté de la choſe ne te laiſſera manquer ni d'auditeurs ni d'argent ; mais ſois économe & ſage. Lorſque tu ſeras aſſez riche, reviens dans ton pays, & rachéte la cabane de ton père.

Le cœur me battoit à ce diſcours ; il s'enfloit de joie & d'eſpérance. Monſieur Lafont me prit dans ſes bras, & me ſerra contre ſon ſein en pleurant. C'étoient les premières larmes que je lui avois vu répandre, elles me firent une impreſſion ſingulière. Il me fit auſſitôt retourner ſur nos pas, & me ramena dans un profond ſilence à ſa maiſon.

Dès le lendemain au point du jour, il fallut me ſéparer de mon bienfaiteur, après en avoir reçu les plus tendres inſtructions, & deux louis pour commencer ma route. Pendant près de quatre ans, j'ai parcouru à pied la France, l'Allemagne & l'Italie, vêtu en payſan de la montagne, & les cheveux flottans en longues boucles comme je les porte aujourd'hui. J'ai obſervé que la ſingulari é

gularité de cet habillement ajoutoit beaucoup à l'effet de ma muſique, ſur-tout dans les capitales. Il eſt peu de Seigneurs qui ayent voyagé avec autant de plaiſir que moi. Par-tout j'étois bien reçu, même au milieu des ſociétés les plus brillantes. Dans les villes, on donnoit des concerts pour m'entendre ; & dans les villages, on faiſoit, je crois, tout exprès des noces pour danſer au ſon de mon inſtrument. En pluſieurs endroits on m'a fait les offres les plus avantageuſes pour m'y retenir. J'en étois ſéduit un inſtant ; mais lorſque je penſois à ma cabane, toutes ces idées de fortune s'évanouiſſoient auſſitôt, & il n'en reſtoit plus de traces dans mes projets. Je me rappelle encore de quels mouvemens délicieux j'étois ſaiſi, toutes les fois que, dans mes courſes, une montagne ſe préſentoit à mes regards. J'y cherchois des yeux ce hameau. Il me ſembloit y découvrir ma cabane. L'eſprit toujours occupé de cette image, j'eſſayois d'exprimer mes ſentimens ; & voici des couplets qu'ils m'ont inſpirés.

Humble cabane de mon père
Témoin de mes premiers plaiſirs,
Du fond d'une terre étrangère,
C'eſt vers toi que vont mes ſoupirs.

Le jeune tilleul qui t'ombrage,
Et la montagne & le hameau,
De ton agreſte payſage
Tout me retrace le tableau.

J'ai vu devant moi ſans envie
S'ouvrir de ſuperbes palais ;
C'eſt toi, ma cabane chérie,
Qui peux remplir tous mes ſouhaits.

D'où vient cette joie inquiéte
Dont ton nom ſeul ſaiſit mon cœur,
Si dans ta paiſible retraite
Le Ciel n'eût fixé mon bonheur ?

J'y vivrois donc libre & tranquille
Après tant de pas incertains !
Et Louiſe, en ce doux aſile,
Viendroit partager mes deſtins !

O mon luth, qu'avec complaiſance
Je te ſens frémir ſous mes doigts!
Si j'obtiens ma double eſpérance,
C'eſt à tes ſons que je le dois.

Valentin chanta les couplets avec tant de charme & de ſentiment, que toutes les idées fabuleuſes d'Apollon ſe réveillèrent dans mon eſprit. Il me ſembloit entendre ce Dieu exilé ſur la terre, ſoupirant après l'Olympe dans les vallons de la Theſſalie. Je voulois parler, m'écrier; ma langue demeuroit immobile. Valentin comprit mon ſilence & continua ainſi:

Je vais maintenant vous apprendre comment j'ai recouvré cette cabane ſi déſirée.

A la fin de l'année dernière, me trouvant à Turin, après avoir traverſé deux fois toute l'Italie, j'examinai l'état de ma fortune. Je me crus aſſez riche pour revenir au hameau. Je partis auſſitôt, &, marchant à grandes journées, au bout de dix jours j'arrivai dans la ville prochaine. J'y entrai le cœur plein de joie, demandant à toutes les perſonnes que je rencontrois des nouvelles de mon bienfaiteur. Hélas! je ne devois pas goûter le plaiſir de lui témoigner ma reconnoiſſance, & de le voir jouir du prix de ſes ſoins. Il n'étoit plus depuis deux mois. J'allai prier ſur ſa tombe, & j'y fis vœu que mon premier enfant porteroit ſon nom, ſi j'avois le bonheur de devenir père! Le même ſoir j'arrivai dans le hameau. On m'y parla tendrement de moi ſans me reconnoître. Bientôt mon luth & le ſouvenir de notre ancienne amitié me gagnèrent le cœur de Louiſe. Son père me donna ſa main. J'achetai de lui la cabane & le champ de mon père pour deux cents écus avec leſquels ſon fils aîné alla s'établir au fond de la vallée. Pour lui, je le fis conſentir à reſter dans notre ménage avec George ſon plus jeune fils. C'eſt d'eux que j'apprends les travaux de l'agriculture. Aujourd'hui que je poſsède la cabane de mon père, toute mon ambition eſt d'être comme lui un bon mari, un bon père & un bon payſan. Je n'ai pas abandonné mon luth, ce précieux inſtrument de mon bonheur. Je le tiens ſuſpendu à côté de ma bêche; & je le reprends quelquefois pour me délaſſer, ou pour réjouir, comme vous l'avez vu ce ſoir, ma famille & mes bons voiſins.

Valentin

Valentin s'étoit arrêté à ces mots, & je croyois l'entendre encore. Mon attention captivée par ſon récit, ſe tournoit inſenſiblement ſur lui auſſitôt qu'il eut achevé. Sa phyſionomie ouverte & animée, le contraſte de ſes habits & de ſes diſcours, ſon attachement pour la cabane de ſon père, & la mémoire de ſon bienfaiſteur, la ſingularité de ſa deſtinée, ſes voyages & ſon talent, tout en faiſoit à mes yeux une eſpèce d'être enchanté, ſupérieur aux hommes ordinaires. Louiſe me tira de ma rêverie par le mouvement qu'elle fit pour ſe jeter à ſon cou. Je me joignis à leurs embraſſemens, & ils me prodiguèrent les plus aimables careſſes. Nous entrâmes dans la cabane, où je fus ravi de voir régner un air d'ordre, d'aiſance & de propreté. Après un repas ſimple, où je ſavourai avec délices les fruits exquis de la montagne, George me conduiſit vers un réduit étroit, mais propre & riant, & me montra le lit dont il vouloit bien diſpoſer en ma faveur. Je ne tardai guère à y trouver un ſommeil profond, dans lequel venoient ſe renouveler, en une confuſion agréable, les grandes images dont j'avois été frappé durant la journée, & les ſenſations douces que je venois d'éprouver. Hier, je ne quittai pas un inſtant cette heureuſe famille, ſoit dans ſon travail, ſoit dans ſon repos. Valentin me raconta une foule de particularités de ſes voyages, qui m'expliquent aiſément comment il a pu acquérir cette politeſſe, dans les manières & dans les expreſſions, qui m'avoit tant ſurpris à ſon abord, & qui, malgré ſa jeuneſſe, lui concilie les déférences & le reſpect de tous les habitans du hameau. Les grâces nobles de ſon eſprit, l'ingénuité piquante de celui de Louiſe, le bon ſens ruſtique du vieillard, la curioſité inquiéte de George, répandent dans leurs entretiens un intérêt & une variété qui me charment, & qui les attachent plus étroitement les uns aux autres. Il me ſemble que je paſſerois une vie heureuſe auprès d'eux. Mais pourquoi m'occuper de cette idée? C'eſt ce ſoir que je dois m'en éloigner. J'avoue que ce n'eſt pas ſans une impreſſion de triſteſſe, que je penſe à notre ſéparation. Je crois apercevoir dans leurs yeux qu'elle leur coûtera auſſi quelques regrets. Si le deſtin me laiſſe diſpoſer un jour avec plus de liberté de l'emploi de ma vie, je viendrai tous les ans faire un pélerinage ſur cette montagne pour y revoir mes amis,

& remplir mon cœur des ſentimens de paix & de contentement qu'inſpirent à l'envi leur ſéjour & leur ſociété.

LE SERVICE INTÉRESSÉ.

Matthieu.

BONJOUR, voiſin Simon. J'aurois aujourd'hui trois ou quatre petites lieues à faire, ne pourriez-vous pas me prêter votre jument ?

Simon. Je ne demanderois pas mieux, voiſin Matthieu ; mais c'eſt qu'il me faut porter trois ſacs de blé au moulin tout à l'heure. Ma femme a beſoin de farine ce ſoir.

Matthieu. Le moulin ne va pas aujourd'hui. Je viens d'entendre le meunier dire au gros Thomas que les eaux étoient trop baſſes.

Simon. Eſt-il vrai ? Voilà qui me dérange. En ce cas, il faut que je coure à bride abattue chercher de la farine à la ville. Ma femme ſeroit d'une belle humeur, ſi j'y manquois.

Matthieu. Je puis vous ſauver cette courſe. J'ai un ſac tout frais de bonne mouture ; je ſuis en état de vous prêter autant de farine que vous en aurez beſoin.

Simon. Oh ! votre farine ne conviendroit peut-être pas à ma femme. Elle eſt ſi fantaſque !

Matthieu. Quand elle le ſeroit cent fois plus ! C'eſt du blé que vous m'avez vendu, le meilleur, diſiez-vous, que vous euſſiez touché de votre vie.

Simon. Eh, vraiment, l'étoit-il auſſi dans mon magaſin. C'eſt de l'excellent blé, tout celui que je vends. Voiſin, vous le ſavez, il n'y a perſonne qui aime à rendre ſervice comme moi ; mais la jument a refuſé ce matin de manger la paille. Je crains qu'elle ne puiſſe pas aller.

Matthieu. N'en ſoyez pas inquiet ; je ne la laiſſerai pas manquer d'avoine ſur la route.

Simon. L'avoine eſt bien chère, voiſin !

Matthieu. Il eſt vrai ; mais qu'importe ? Quand on va pour de bonnes affaires, on n'y regarde pas de ſi près.

Simon

Simon. Nouallons avoir du brouillard ; les chemins ſeront gliſſans. Si vous alliez vous tordre le cou !

Matthieu. Il n'y a pas de danger ; votre jument eſt ſure. Ne parliez-vous pas tout à l'heure de la pouſſer vous-même à bride abattue ?

Simon. C'eſt que ma ſelle eſt en lambeaux, & que j'ai donné ma bride à raccommoder.

Matthieu. Heureuſement j'ai une ſelle & une bride à la maiſon.

Simon. Votre ſelle n'ira jamais à ma jument.

Matthieu. Eh bien, j'emprunterai celle de René.

Simon. Bon ! elle n'ira pas mieux que la vôtre.

Matthieu. Je paſſerai chez M. le Comte. Le valet d'écurie eſt de mes amis. Il ſaura bien en trouver une qui aille, parmi vingt qu'en a ſon maître.

Simon. Certainement, voiſin, vous ſavez que perſonne n'eſt diſpoſé comme moi à obliger ſes amis. Vous auriez de tout mon cœur ma jument ; mais voilà quinze jours qu'elle n'a été panſée. Son crin n'eſt pas fait. Si on la voyoit une fois dans cet état, je ne pourrois plus en trouver dix écus, quand je voudrois la vendre.

Matthieu. Un cheval eſt bientôt panſé. J'ai mon valet de ferme qui l'aura fait dans un quart d'heure.

Simon. Cela peut être ; mais à préſent que j'y ſonge, elle a beſoin d'être ferrée.

Matthieu. Eh bien n'avons-nous pas le maréchal à deux portes d'ici ?

Simon. Ouïdà ! un maréchal de village pour ma jument. Je ne lui confierois pas ſeulement mon âne. Il n'y a que le maréchal du Roi au monde pour la bien chauſſer.

Matthieu. Juſtement, mon chemin me conduit par la ville devant ſa porte, & je n'aurai pas à me détourner d'un ſeul pas.

Simon (*apercevant au loin ſon valet, l'appelle :*) François ! François !

François (*en s'avançant*). Que voulez-vous, maître ?

Simon. Tiens, voilà le voiſin Matthieu qui voudroit emprunter ma jument. Tu ſais qu'elle a une écorchure ſur le dos de la largeur de ma main....(*Il lui fait ſigne de l'œil.*) Va tout de ſuite voir ſi elle eſt guérie. (*François ſort en lui faiſant ſigne qu'il l'a compris*) Je penſe qu'elle doit l'être. Oh ! ouï. Touchez là, voiſin. J'aurai donc le plaiſir de vous avoir obligé. Il faut s'entr'aider dans la

la vie. Si je vous avois refuſé tout crument ; eh bien vous m'auriez refuſé à votre tour dans une autre occaſion ; c'eſt tout ſimple. Ce qu'il y a de bon avec moi, c'eſt que mes amis me trouvent toujours au beſoin. (*François rentre.*) Eh bien, François, la plaie comment va-t-elle ?

François. Comment elle va, maître ? vous diſiez de la largeur de votre main ! c'eſt de la largeur de mes épaules qu'il falloit dire. La pauvre bête n'eſt pas en état de faire un pas. Et puis je l'ai promiſe à votre compère Blaiſe, pour voiturer ſa femme au marché.

Simon. Ah, mon voiſin, je ſuis bien fâché que les choſes tournent de cette manière. J'aurois donné tout au monde pour vous prêter ma jument. Mais je ne peux pas déſobliger le compère Blaiſe. Je lui dois des journées de cheval. Vous m'en voyez au déſeſpoir pour ce qui vous regarde, mon cher Matthieu.

Matthieu. J'en ſuis auſſi déſeſpéré pour vous, mon cher Simon. Vous ſaurez que je viens de recevoir un billet de l'Intendant de Monſeigneur, pour l'aller trouver ſur le champ. Nous faiſons quelques affaires à nous deux. Il m'avertit que ſi j'arrive à midi, il peut me faire adjuger la coupe d'une partie de la forêt. C'eſt à peu près cent louis que je gagnerois dans cette affaire, & quinze à vingt qu'il y auroit eu à gagner pour vous ; car je penſois à vous employer pour l'exploitation. Mais....

Simon. Comment ! Quinze à vingt louis, dites-vous ?

Matthieu. Oui ; peut-être davantage ; cependant, comme votre jument n'eſt pas en état d'aller, je vais voir pour le cheval de l'autre charpentier du village.

Simon. Vous m'offenſez ; ma jument eſt tout à votre ſervice. Hé, François, François, va dire au compère Blaiſe que ſa femme n'aura pas aujourd'hui ma jument ; que le voiſin Matthieu en a beſoin, & que je ne veux pas refuſer mon meilleur ami.

Matthieu. Mais comment ferez-vous pour la farine ?

Simon. Oh ! ma femme peut s'en paſſer encore pendant quinze jours.

Matthieu. Et votre ſelle qui eſt en lambeaux ?

Simon. C'eſt de la vieille que je parlois. J'en ai une toute neuve comme la bride. Je ſerai ravi que vous en ayez l'étrenne.

Matthieu. Je ferai donc ferrer la jument à la ville ?

Simon.

Simon. Vraiment j'avois oublié que le voiſin l'avoit ferrée l'autre jour pour eſſayer. Il faut lui rendre juſtice, il s'en eſt tiré fort bien.

Matthieu. Mais ſi la pauvre bête a une plaie ſi large ſur le dos, comme dit François ?

Simon. Oh, je connois le drôle. Il ſe plaît toujours à groſſir le mal. Je parie qu'il n'y en a pas de la largeur du petit doigt.

Matthieu. Il faudroit donc qu'il la panſât un peu ; car depuis quinze jours....

Simon. La panſer ? je voudrois bien voir qu'il y manquât un ſeul jour de la ſemaine.

Matthieu. Qu'il aille au moins lui donner quelque choſe. Ne m'avez-vous pas dit qu'elle avoit refuſé la paille ?

Simon. C'eſt qu'elle s'étoit raſſaſiée de foin. Ne craignez pas, elle vous portera comme un oiſeau. Le chemin eſt ſec : nous n'avons point de brouillard. Je vous ſouhaite un bon voyage, & de bonnes affaires. Venez, venez monter : ne perdons pas un moment. Je vous tiendrai l'étrier.

LE DÉSORDRE ET LA MALPROPRETÉ.

URBAIN paſſoit, à juſte titre, pour un excellent petit garçon. Il étoit doux & officieux pour ſes amis, obéiſſant envers ſes maîtres & ſes parens.

Il n'avoit qu'un défaut. C'étoit de ne prendre aucun ſoin de ſes livres & de ſes petits effets, d'être fort négligé dans ſa parure, & très-ſale ſur ſes habits.

On l'avoit ſouvent repris de ſa négligence. Ces reproches l'affligeoient pour lui-même, & parce qu'il voyoit ſes amis les lui faire avec regret. Il avoit mille fois réſolu de ſe corriger ; mais l'habitude étoit devenue ſi forte, que c'étoit toujours le même déſordre & la même malpropreté.

Il y avoit long-temps que ſon papa lui avoit promis, ainſi qu'à ſes frères, de leur donner le plaiſir d'une promenade ſur l'eau.

Le temps ſe trouva un jour très-ſerein. Le vent étoit doux, la rivière tranquille. M. de Saint André réſolut

d'en profiter. Il fit appeler ſes enfans, leur annonça ſon projet; & comme ſa maiſon donnoit ſur le port, il prit la peine d'y aller lui-même choiſir une petite chaloupe, la plus jolie qu'il pût trouver.

Comme toute la jeune famille ſe réjouit! Avec quel empreſſement chacun ſe hâta de faire ſes préparatifs pour une partie de plaiſir ſi long-temps attendue!

Ils étoient déjà prêts, lorſque M. de S. André revint pour les prendre. Ils ſautoient de joie autour de lui. De ſon côté, il étoit ravi de leur joie. Mais quelle fut ſa ſurpriſe, en jetant les yeux ſur Urbain, de voir l'état pitoyable de ſon accoutrement!

L'un de ſes bas étoit deſcendu ſur le talon. L'autre ſe rouloit à longs plis autour de ſa jambe, qui ne repréſentoit pas mal une colonne torſe. Sa culotte avoit deux grands yeux ouverts à l'endroit du genou. Sa veſte étoit toute marquetée de taches de graiſſe & d'encre: & il manquoit à ſon ſurtout la moitié du collet.

M. de S. André vit avec peine qu'il ne pouvoit ſe charger d'Urbain dans un pareil état. Tout le monde auroit eu raiſon de croire que le père d'un enfant ſi déſordonné, devoit être auſſi déſordonné lui-même, puiſqu'il ſouffroit ce défaut dégoûtant dans ſon fils. Et comme il avoit des qualités plus heureuſes pour ſe faire diſtinguer par ſes concitoyens, il n'étoit pas exceſſivement jaloux de cette nouvelle renommée.

Urbain avoit bien un autre habit: malheureuſement il ſe trouvoit alors chez le tailleur; & ce n'étoit pas pour peu de choſe. Il ne s'agiſſoit de rien moins que d'y recoudre un pan qui s'étoit détaché. Le dégraiſſeur devoit enſuite en avoir pour deux ou trois jours de beſogne à le remettre à neuf.

Qu'arriva-t-il, mes amis? Vous le devinez ſans peine. Ses frères qui avoient des habits propres, & dont tout l'équipage faiſoit honneur à leur papa, montèrent avec lui dans la chaloupe. Elle étoit peinte en bleu, relevé par des bordures d'un rouge éclatant. Les rames & les banderoles étoient bariolées de ces deux couleurs. Les matelots portoient des veſtes d'une blancheur éblouiſſante, avec de larges ceintures vertes autour de leur corps, de gros bouquets de fleurs à leur côté, de grands panaches de plumes à leurs chapeaux. Il y avoit dans le fond, près du gouvernail, trois hommes avec un hautbois, un fifre & un

un tambour, qui commencèrent à jouer ſur les inſtrumens une marche guerrière, auſſitôt que la chaloupe s'éloigna du bord. Le peuple aſſemblé ſur le rivage, y répondoit par de joyeuſes clameurs.

Urbain qui s'étoit fait une ſi grande fête de cette promenade, fut obligé de reſter à la maiſon. Il eſt vrai qu'il eut le plaiſir de voir de ſa fenêtre cet embarquement, de ſuivre de l'œil la chaloupe, dont un vent léger enfloit les voiles, & qui paroiſſoit voler ſur la ſurface des eaux, & que ſes frères, à leur retour, voulurent bien lui raconter tous les amuſemens de leur journée, dont le ſeul récit les faiſoit treſſaillir de joie.

Un autre jour, comme il s'amuſoit dans une prairie à cueillir des fleurs avec un de ſes amis, pour en faire un bouquet à ſa maman, il perdit une de ſes boucles.

Au lieu de s'occuper à la chercher, il pria ſon camarade, qui reſtoit aſſis pour arranger le bouquet, de lui prêter une des ſiennes, parce qu'en marchant ſur les oreilles pendantes de ſon ſoulier, il avoit déjà trébuché deux ou trois fois.

Son ami lui prêta volontiers ſa boucle. Urbain, preſſé de courir, l'attacha ſi négligemment, qu'au bout d'un quart d'heure, elle étoit déjà hors de ſon pied.

Ils ſe trouvèrent fort embarraſſés quand il fut queſtion de rentrer au logis. La nuit étoit venue ; & l'herbe étoit ſi haute, qu'un agneau ſe ſeroit caché ſous ſon épaiſſeur. Le moyen d'y retrouver dans l'obſcurité quelque choſe d'auſſi petit ! Ils s'en retournèrent clopinant, s'appuyant l'un ſur l'autre, & tous les deux fort triſtes, Urbain ſur-tout, qui doué d'un caractère très-ſenſible, avoit à ſe reprocher d'expoſer ſon ami à la colère de ſes parens.

Le lendemain il ſe préſenta, devant toute ſa famille aſſemblée, avec une ſeule boucle pour ſes deux ſouliers. Triſte coup d'œil pour un père, qui voyoit par-là combien ſes leçons avoient été vainement prodiguées !

M. de S. André payoit tous les dimanches une petite penſion à ſes enfans, pour leur donner le moyen de ſatisfaire aux fantaiſies de leur âge, & ſur-tout à leur généroſité. Les frères d'Urbain avoient le plaiſir de l'employer à un uſage ſi doux. Mais pour lui, ſa penſion ne lui paſſoit preſque jamais dans les mains, parce que ſon père la retenoit tantôt pour lui acheter des boutons de manche,

un

un col, ou ſon chapeau, qu'il avoit égarés, tantôt pour lui faire détacher ſes habits, & réparer leur déſordre.

Une boucle d'argent eſt d'un certain prix. Ce n'étoit pas tout encore, il avoit perdu celle de ſon camarade, & il falloit l'en dédommager tout de ſuite. Mais comment? Ses penſions de la ſemaine n'auroient pu y ſuffire de plus de trois mois.

Heureuſement ſon père lui avoit fait apprendre à écrire, &, pour me ſervir de l'expreſſion commune, il avoit une aſſez jolie main.

C'étoit le ſeul travail où il pût gagner quelque choſe. Je dois convenir, à ſa louange, qu'il ſe prêta de fort bonne grâce à l'arrangement qui lui fut propoſé.

Le père de ſon ami étoit un Avocat célèbre, qui donnoit tous les jours un grand nombre de conſultations. M. de S. André lui offrit de les faire mettre au net par Urbain, juſqu'à ce qu'il eût gagné de quoi payer la boucle de ſon ami qu'il avoit perdue.

Urbain paſſoit les heures de ſes récréations à copier des écrits de procédures fort ennuyeux, & tout griffonnés, tandis que ſes frères alloient ſe promener à la campagne, ou qu'ils s'amuſoient avec leurs camarades à jouer dans le jardin.

Oh combien il ſoupira de ſon étourderie, & combien, dans un petit nombre de jours, elle lui fit perdre de plaiſirs!

Il eut le temps de faire bien des réflexions ſur lui-même, & de former, pour l'avenir, de bonnes réſolutions, que ſon expérience lui a fait ſuivre fidellement. Si je vous le montrois, mes chers amis, en voyant l'air de propreté qui règne aujourd'hui dans ſa parure, & l'arrangement qu'il obſerve dans tout ce qui lui appartient, vous ne croiriez jamais que c'eſt la même perſonne dont je viens d'écrire l'hiſtoire, pour vous inſtruire autant que pour vous amuſer.

LE BOUQUET QUI NE SE FLÉTRIT JAMAIS.

Agathe.

EH bonjour, ma chere Eugénie. C'eſt une excellente idée que tu as eue de venir me voir aujourd'hui.

Eugénie. Maman vient de me permettre de paſſer tout le reſte de la ſoirée avec toi.

Agathe. J'en ſuis bien charmée; le temps eſt ſi beau! Il me ſemble que nos amis nous en deviennent plus chers, quand la nature eſt riante.

Eugénie. Je le ſens auſſi. Tiens, donne-moi la main. Comme nous allons jaſer & courir enſemble!

Agathe. Veux-tu commencer par faire quelques tours dans le boſquet?

Eugénie. Vraiment ouï, c'eſt fort bien penſé. Nous pourrons y cauſer plus à notre aiſe.

Agathe. Je te demande ſeulement la permiſſion de m'aſſeoir quelquefois pour travailler à mon ouvrage.

Eugénie. A la bonne heure. Je t'aiderai même ſi tu veux.

Agathe. Oh non, je te remercie. Je ne voudrois pas qu'il y eût un ſeul point d'une autre main que de la mienne.

Eugénie. Je vois que c'eſt pour en faire un cadeau.

Agathe. Tu l'as deviné.

Eugénie. Et l'ouvrage preſſe donc beaucoup?

Agathe. Tu ſais que c'eſt, le 4 de ce mois, le jour de Sainte Roſalie. Je ne me conſolerois de ma vie, ſi ce tablier de filet n'étoit fait pour ce jour-là.

Eugénie. Roſalie, dis-tu? Je ne connois perſonne de ce nom-là parmi toutes les Demoiſelles de notre ſociété.

Agathe. C'eſt pour une de mes amies particulières. Oh! une tendre & excellente amie, à qui je dois peut-être tout mon bonheur.

Eugénie. Et comment cela, s'il te plaît, ma chère Agathe? Je meurs d'envie de le ſavoir.

Agathe. Dis-moi, Eugénie, n'as-tu pas remarqué, depuis ton retour, un grand changement dans mon caractère?

Eugénie.

Eugénie. Puiſque tu veux que je te le diſe, j'en conviendrai franchement avec toi. Je ne te reconnois plus. Comment as-tu fait pour changer à ce point? Lorſque je te quittai, il y a quinze mois, pour aller paſſer un an chez ma tante, tu étois vaine & acariâtre. Tu offenſois ſans pitié tout le monde; & la moindre familiarité te paroiſſoit un outrage. Aujourd'hui, tes manières ſont ſimples & prévenantes. Tu as un air de complaiſance & d'affabilité qui te gagne tous les cœurs. Je t'avouerai que moi-même je t'aime cent fois plus que je ne t'aimois alors. Tu prenois quelquefois des airs de hauteur qui me révoltoient. Il me venoit à chaque inſtant l'idée de rompre avec toi; au lieu qu'à préſent je goûte un plaiſir inexprimable dans ton entretien. Et ce qui achève de me ravir, c'eſt que tu as l'air d'être beaucoup plus heureuſe.

Agathe. Je le ſuis auſſi, ma chère amie. Ah! j'étois bien à plaindre dans le temps dont tu parles. Je faiſois également le déſeſpoir de ma famille, & de tous ceux qui s'intéreſſoient à mon bonheur. La pauvre Demoiſelle Brochon ſur-tout, que je la faiſois ſouffrir! Elle pourtant qui m'aimoit avec tant de tendreſſe, qui rempliſſoit ſi bien la parole qu'elle avoit donnée à maman le jour de ſa mort, de tenir ſa place auprès de moi, de me porter tout l'amour d'une mère!

Eugénie. Il faut convenir que tu ne pouvois pas tomber en de meilleures mains pour recevoir une éducation diſtinguée. Il n'eſt point de parens qui ne ſouhaitaſſent de la voir auprès de leur fille.

Agathe. Tu ne ſais pas encore tout ce que je lui dois. Je veux te le raconter. C'eſt l'hiſtoire d'une matinée qui reſtera toujours gravée dans mon ſouvenir. Le 4 de ce mois, il y aura un an; c'étoit le jour de ſa fête. Je m'éveillai d'aſſez bonne heure. Elle dort encore, me dis-je en moi-même. Je veux la ſurprendre avant qu'elle ſe lève. Je m'habillai toute ſeule. Je pris la corbeille qu'une aimable petite Demoiſelle m'avoit donnée au premier jour de l'an (*elle ſerre la main d'Eugénie*), & je courus dans le jardin pour la remplir de fleurs, que je voulois répandre ſur le lit de Mademoiſelle Brochon. Je me gliſſai en cachette le long de la charmille; & j'arrivai, ſans que perſonne m'eût aperçue, au petit boſquet de roſiers, où je cueillis trois des plus belles roſes qui venoient de s'épanouir. Il me falloit encore du chèvre-feuille, du jaſmin & du myrthe. J'allois

lois pour en cueillir autour du berceau qui termine la grandée allée. Tout à coup, en paſſant devant l'ouverture, j'aperçois, en un coin du berceau, Mademoiſelle Brochon à genoux, la tête cachée dans ſes mains. Je tâchai de m'en retourner doucement ſur la pointe des pieds ; mais elle avoit entendu le bruit de mes pas. Elle ſe releva précipitamment, tourna la tête, m'aperçut, & me cria de venir la trouver.

Elle n'avoit pas eu le temps de bien eſſuyer ſes larmes. Je vis que ſes yeux en étoient encore mouillés. Mais ce n'étoient pas de ces larmes douces, comme je lui en avois ſouvent vu répandre au récit de quelque action généreuſe de bienfaiſance, ou de droiture. Malgré l'air d'amitié dont elle me recevoit, il me ſembla remarquer ſur ſon viſage des traces de douleur.

Elle me prit doucement cette main dans une des ſiennes, & paſſa l'autre autour de moi. Nous fîmes de cette manière deux tours d'allées, ſans qu'elle me dît un ſeul mot. De mon côté, je n'oſois ouvrir la bouche, tant j'étois interdite par ſon ſilence.

Elle me preſſa enſuite plus étroitement contre ſon ſein ; & me regardant avec un air attendri, en jetant un coup d'œil ſur les fleurs dont ma corbeille étoit remplie : Je vois, ma chère Agathe, me dit-elle, que vous avez penſé de bonne heure à ma fête. Cette attention délicate me feroit oublier les triſtes penſées dont j'étois occupée en ce moment à votre ſujet, ſi le ſoin de votre bonheur n'y étoit attaché. Ouï, ma chère amie, n'attribuez qu'à ma tendreſſe pour vous ce que je vais vous dire. Il me tarde d'en avoir déchargé mon cœur, pour l'ouvrir enſuite tout entier aux nouveaux ſentimens que je vous dois pour le bouquet que vous me préparez.

J'étois tremblante & muette pendant qu'elle m'adreſſoit ce diſcours. C'étoit comme ſi ma conſcience m'eût parlé tout haut par ſa bouche.

Vous qui avez reçu de la nature, continua-t-elle, des diſpoſitions ſi bien cultivées par les exemples & les inſtructions de votre maman, pourquoi voulez-vous les pervertir par un défaut capable d'empoiſoner lui ſeul les plus excellentes qualités ? Je ne vous le nommerai point ; après ce que je viens de vous dire, ſon nom vous inſpireroit peut-être trop d'horreur contre vous-même, & je ne veux pas vous mortifier. Il ſuffit que votre cœur vous le nomme

nomme en ſecret; & je crois vous connoître aſſez pour être ſure que vous emploîrez les plus nobles efforts à le détruire.

N'allons point chercher des temps trop reculés. Faiſons ſeulement l'examen de la conduite que vous tîntes dans la journée d'hier. C'eſt elle qui m'avoit plongée dans la triſteſſe où vous venez de me ſurprendre.

Vous ſouvenez-vous du ton d'emphaſe que vous prîtes à déjeûner, pour étaler vos connoiſſances dans l'Hiſtoire. Vous rappeliez des événemens aſſez inſtructifs pour qu'on vous eût écoutée avec intérêt, ſi l'on ne vous eût vue trop enflée du déſir d'exciter l'admiration. Vous aviez l'air ſi ſatisfait de vous-même, que l'on craignit de vous donner des éloges, de peur d'ajouter à votre vanité. Souvenez-vous en même temps de l'attention qu'on prêtoit à l'aimable petite Adélaïde; comme tout le monde étoit enchanté des grâces ſimples & naturelles de ſon récit, de l'air modeſte dont elle rougiſſoit de paroître ſi bien inſtruite. Je vous voyois pâlir de dépit & d'envie; je voyois rouler dans vos yeux des larmes de rage, que vous cherchiez vainement à dérober, tandis que toute la compagnie ſe réjouiſſoit intérieurement de vous voir humiliée.

L'après-midi, quand, d'un air de triomphe, vous vîntes montrer votre cahier d'écriture, & qu'on ſe le faiſoit paſſer froidement de main en main, ſans vous donner les louanges que vous ſembliez commander, comme vous le reprîtes d'un air d'humeur & de colère!

Enfin le ſoir, lorſqu'en accompagnant Adélaïde ſur le clavecin, les fauſſes meſures, que peut-être faiſiez-vous exprès, la déroutoient dans ſon chant, elle vous pria doucement à l'oreille de toucher un peu plus juſte; quelle mine hideuſe vous fîtes alors à votre amie!

Ah! de grâce, n'achevez pas, m'écriai-je en fondant en larmes; car ſes paroles m'avoient pénétrée juſqu'au fond du cœur.

C'étoit la vanité, repris-je, ce vice que vous n'oſiez pas me nommer. Jamais je n'avois ſenti ſi vivement combien il eſt affreux.

Je ne pus en dire davantage; mais elle vit bien ce qui ſe paſſoit dans mon cœur. Ses bras agités me preſſèrent contre ſon ſein avec une tendreſſe que je ne ſaurois te peindre. Je ſentois ſes larmes couler ſur mon viſage, tandis que ſes yeux étoient tournés vers le ciel.

L'élo-

L'éloquence de cette prière muette acheva de me troubler. Nous étions venues, ſans nous en apercevoir, au pied de l'ormeau que voici. Nous étions debout auprès de ce banc de verdure. Je m'y laiſſai tomber à demi-évanouie. Elle me prodigua les plus tendres ſecours, & ranima, par ſes careſſes, mes eſprits abattus.

Comme nous étions prêtes à rentrer à la maiſon, je lui dis en l'embraſſant : Séchez vos larmes, ma bonne amie, ce ſont aujourd'hui les dernières que vous aurez à répandre ſur mes défauts.

Ma chère Agathe, me répondit-elle, vous ne pouviez me cauſer une plus grande joie pour le jour de ma fête, que par cette noble réſolution. C'eſt le bouquet le plus propre à nous parer l'une & l'autre ; & j'eſpère qu'il ne ſe flétrira jamais.

Peu à peu nous devînmes toutes les deux plus tranquilles. Elle me fit remarquer le repos délicieux de la matinée. Mon cœur ſoulagé ſe trouvoit en état de goûter les charmes d'un beau jour.

Je ſentis alors combien il eſt doux de trouver ce calme en ſoi-même. Je lui demandai ſes conſeils pour entretenir mon cœur dans cette riante ſérénité. Deux heures s'écoulèrent ainſi rapidement dans un entretien d'amitié, de confiance, & d'inſtructions touchantes.

Mon papa, ſans m'en avertir, avoit fait préparer une petite fête. Nous la célébrâmes avec toute la joie dont nos cœurs venoient de ſe remplir. C'eſt depuis ce jour, ma chère amie, que j'ai commencé à me guérir d'un défaut ſi inſupportable aux autres, & à moi-même. Je te laiſſe maintenant à penſer, ſi je puis oublier, quand ce jour revient, de marquer ma tendre reconnoiſſance à la digne amie qui en a fait l'époque de mon bonheur.

Eugénie. O ma chère Agathe, heureuſement j'ai du temps encore. Je veux lui préparer auſſi mon bouquet, pour avoir ſu doubler le plaiſir que je ſentois à t'aimer.

L'ÉCOLE MILITAIRE.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

LE GOUVERNEUR,	*De l'Ecole.*
LE DIRECTEUR,	
EUGÈNE, *Fils du Gouverneur,*	*Jeunes Elèves.*
EDOUARD DE BELLECOMBE,	
ROGER,	
THÉODORE,	

La Scène ſe paſſe dans l'appartement du Gouverneur.

SCENE I.

Le Gouverneur, Le Directeur.

(*Le Gouverneur travaille aſſis devant un bureau.*)

Le Directeur (*frappant à la porte, & l'entrouvrant*).

MONSIEUR le Gouverneur, oſerois-je vous interrompre pour un moment?

Le Gouverneur. Entrez, Monſieur: vous ſavez que toutes mes heures appartiennent aux devoirs de ma place.

Le Directeur. Je viens vous inſtruire d'une choſe aſſez étrange qui ſe paſſe depuis quelques jours dans l'Ecole.

Le Gouverneur. Qu'eſt ce donc, je vous prie? Vous m'effrayez.

Le Directeur. Raſſurez-vous, Monſieur. Mon rapport doit vous inſpirer plus d'intérêt que d'alarmes. Que penſez-vous de notre dernier Elève, le jeune Edouard de Bellecombe?

Le Gouverneur. Depuis dix jours qu'il eſt ici, je n'ai pas encore eu le temps de le connoître. Tout ce que je puis en dire, c'eſt que, lorſqu'on me l'a préſenté, j'ai remarqué dans ſa phyſionomie un caractère de nobleſſe & d'élévation qui m'a prévenu en ſa faveur. Eſt-ce que ſes maîtres ſeroient mécontens de lui?

Le

Le Directeur. Bien au contraire. Ils donnent, tous, les plus grands éloges à ſon aſſiduité. La juſteſſe & la force de ſon eſprit les étonnent. Il eſt entré ici plus inſtruit que la plupart des Elèves ne le ſont après trois ans d'études. Il n'y a que ſes camarades & moi qui pourrions avoir quelque ſujet de nous plaindre de ſa conduite.

Le Gouverneur. Comment, vous, Monſieur? J'en ſuis affligé.

Le Directeur. Je le ſuis moins pour moi que pour lui-même. Je ne ſais ce qui ſe paſſe dans ſon cœur; mais il faut qu'un ſentiment profond l'occupe tout entier. J'ai employé mille efforts pour le découvrir. Ma pénétration ſe trouve toujours en défaut.

Le Gouverneur. Pourrois-je vous demander ſur quoi portent vos obſervations?

Le Directeur. Le voici, Monſieur. Il eſt très-ardent à l'étude, & rien ne peut le détourner de ſes travaux. Mais, dans les heures de relâche, il eſt froid, ſombre & ſilencieux au milieu de ſes camarades. J'en ai mis auprès de lui deux des plus éveillés pour le réjouir. Il eſt ſenſible à leurs empreſſemens; il y répond même avec politeſſe: mais tout leur feu ne ſauroit l'échauffer. Il s'élève contre eux comme un mur de glace. Ouï, non, Meſſieurs, & d'autres monoſyllabes de ce genre, ſont toutes ſes réponſes à leurs queſtions.

Le Gouverneur. Cette mélancolie eſt apparemment une ſuite de la douleur qu'il a éprouvée en ſe ſéparant de ſa famille.

Le Directeur. C'eſt l'explication qui me paroît la plus naturelle. Cependant voilà dix jours entiers qu'il eſt dans cet état. Un enfant de douze ans eſt-il ſuſceptible d'une impreſſion auſſi durable?

Le Gouverneur. Ouï, mais un enfant d'un auſſi grand caractère que ſa phyſionomie l'annonce....

Le Directeur. N'importe. Si la ſenſibilité de cet âge eſt vive, elle eſt auſſi paſſagère. Depuis que je ſuis dans cette école, j'ai vu tous ceux à qui leur éloignement de la maiſon paternelle cauſoit les plus vifs regrets, ſe prêter avec le plus de facilité aux ſoins aimables que leurs camarades ſe donnent pour les diſtraire. Quoi qu'il en ſoit des ſentimens d'Edouard pour ſes parens, que diriez-vous de ce qu'il me reſte encore à vous apprendre à ſon ſujet?

Le

Le Gouverneur. Vous enflammez ma curioſité. Je n'attends rien de lui que d'extraordinaire.

Le Directeur. Croiriez-vous qu'il n'a voulu prendre encore à ſes repas qu'un peu de potage, du pain ſec, & de l'eau? Un criminel ne peut être condamné à des privations plus auſtères qu'Edouard s'en impoſe de lui-même.

Le Gouverneur. Que me dites-vous? Cet enfant auroit dû naître à Sparte.

Le Directeur. D'accord; mais ici, où il ne faut affecter aucune ſingularité, où l'apprentiſſage d'un Militaire eſt de ſe ſoumettre aveuglément à la ſubordination générale, j'ai craint que ſon exemple ne pût avoir quelque danger pour les autres. Dix fois j'ai voulu l'engager ou le contraindre à manger de ce qui lui étoit préſenté. Il ne répondoit à mes inſtances ou à mes ordres, qu'en tournant vers moi des yeux baignés de larmes ſi touchantes...(*Il ſe détourne.*) Pardonnez, Monſieur, je crois que je pleure moi-même.

Le Gouverneur. Je me ſens auſſi tout ému de votre récit. Cependant cette déſobéiſſance eſt coupable, & ne doit pas demeurer impunie. S'il s'y obſtine davantage, quel qu'en ſoit le motif, il ne peut pas reſter dans cette maiſon. Le premier fondement d'une Ecole Militaire, eſt la ſoumiſſion la plus exacte aux ordres des Maîtres & des Supérieurs.

Le Directeur. Voilà ce que je craignois, & ce qui m'a fait différer ſi long-temps de vous inſtruire. J'eſpérois vaincre ſa réſolution; mais je l'ai trouvée auſſi ferme que ſon cœur eſt impénétrable.

Le Gouverneur. Eſt-il poſſible qu'à ſon âge on ait aſſez d'empire ſur ſes ſentimens, pour les dérober à des regards auſſi exercés que les vôtres?

Le Directeur. C'eſt, comme vous le diſiez tout à l'heure, un digne Spartiate. Ses manières, quoique dépouillées d'orgueil, & mêlées de douceur, ſont auſſi impoſantes que ſes diſcours ſont précis. Tel eſt, j'oſe le dire, le reſpect qu'il inſpire pour ſon ſecret, qu'on s'étonne de ſa réſiſtance, ſans l'accuſer d'obſtination.

Le Gouverneur. Eh bien, je veux le ſonder moi-même. Le portrait que vous m'en faites, ajoute à la haute opinion que j'en avois conçue. Si je puis le porter à une confidence,

confidence, je ſuis perſuadé qu'elle me dédommagera de la peine que j'aurai priſe à l'obtenir.

Le Directeur. Les prières, les menaces, l'adreſſe, j'ai tout employé vainement contre lui. Je doute que vos tentatives ayent plus de ſuccès, quoique je le déſire avec ardeur. Je crois ſentir que je vous en devrai de la reconnoiſſance.

Le Gouverneur. Je veux d'abord interroger les deux Elèves que vous lui avez attachés plus particulièrement. Peut-être ſeront-ils en état de me fournir quelques lumières. Qui ſont-ils ?

Le Directeur. Roger & Théodore. Mais M. Eugène, votre fils, pourroit encore mieux vous inſtruire.

Le Gouverneur. Comment ? eſt-ce qu'Edouard l'a intéreſſé ?

Le Directeur. Il s'en occupe, je crois, plus que de lui-même. J'ai obſervé qu'il l'étudioit en ſilence. Il ne vous en a donc pas encore entretenu ?

Le Gouverneur. Non, mais je lui ſais bon gré de ſa réſerve, autant que de ſon attention. Elle m'annonce une ſympathie ſecrète avec le caractère qui l'a frappé. Vous me feriez plaiſir, Monſieur, de me les amener tous les trois.

Le Directeur. J'aime mieux vous les envoyer ; ma préſence les gêneroit peut-être. Vous en ſerez plus libre avec eux.

Le Gouverneur. Vous avez raiſon. Je vous ſerois également obligé de me faire venir Edouard auſſitôt qu'ils ſeront ſortis. (*Le Directeur ſort. Le Gouverneur le reconduit juſqu'à la porte.*)

SCENE II.

Le Gouverneur. Je ne ſais comment expliquer ce myſtère. Il eſt naturel qu'Edouard ait du chagrin d'avoir quitté ſes parens. Un enfant d'une ſi grande eſpérance devoit leur être bien cher, & recevoir bien des marques de leur tendreſſe ! Mais que rien n'ait pu encore adoucir ſa douleur depuis dix jours, au milieu d'une jeuneſſe vive & ardente, occupée de tous les moyens de le diſtraire & de l'égayer ; qu'il refuſe de prendre tout autre aliment que du pain & de l'eau, voilà ce que je ne puis concevoir.

Le ſervice de la table ſe fait avec propreté, & ne peut lui cauſer aucun dégoût. D'ailleurs, il n'étoit pas accoutumé à une nourriture délicate. Son père, en me l'envoyant, m'a écrit qu'il n'étoit pas riche, & qu'il étoit chargé d'une nombreuſe famille. Plus je fais de réflexions, plus je m'y perds. (*Il ſe promène pendant quelques momens en ſilence*).

SCENE III.

Le Gouverneur, Eugène (ſon fils), Roger, Théodore.

Eugène. Me voici, mon papa, M. le Directeur vient de me dire que vous me demandiez avec Roger & Théodore.

Le Gouverneur. Ouï, mon fils. Je ſerois bien aiſe d'avoir un petit moment d'entretien avec ces Meſſieurs, & avec toi.

Roger & Théodore. C'eſt beaucoup d'honneur pour nous.

Eugène. Pour moi auſſi, & du plaiſir encore.

Le Gouverneur (à Roger & à Théodore). Il m'eſt revenu que vous n'étiez guère ſatisfaits du nouveau camarade qu'on vous a donné.

Roger. S'il faut l'avouer, il n'eſt pas trop goguenard, ce Monſieur de....Eh bien donc, comment ſe nomme-t-il à préſent?

Théodore. Il nous a parlé ſi peu, ſi peu, que je ne ſais plus comment il s'appelle.

Eugène. Edouard de Bellecombe, Meſſieurs. Et je le crois encore meilleur à connoître que ſon nom.

Roger. Edouard, à la bonne heure. Edouard le Muet.

Eugène. O mon papa! pouvez-vous ſouffrir qu'on l'injurie?

Le Gouverneur. M. Roger, qui vous a permis de diſtribuer des épithètes à vos camarades?

Roger. Puiſqu'il ne lâche pas trois mots en deux heures. Quand il nous viendroit de la lune, je n'en ſerois pas étonné. On ne doit pas y dire grand'choſe. Elle a l'air ſi taciturne & ſi pâle! Il ne démentiroit pas ſon pays.

Le

Le Gouverneur. Son ſilence ou ſon teint doivent-ils vous inſpirer de la haine ?

Roger. Je ne ſuis pas ſon ennemi, tant s'en faut ; mais je ne ſaurois être ſon ami, puiſqu'il ne parle pas, & qu'il n'eſt pas amuſant.

Théodore. On a bien aſſez de la longueur de la nuit pour ſe taire. Le jour n'eſt fait que pour rire, cauſer, & ſe divertir.

Roger. Faut-il que je m'ennuie, parce qu'il prend du plaiſir à s'ennuyer ?

Eugène. Ah ! ce n'eſt pas de l'ennui, c'eſt de la peine.

Roger. Eh bien n'avons-nous pas cherché à le conſoler de notre mieux ? Bon ! plus nous lui faiſions de ſingeries, plus il gagnoit de triſteſſe. Nous avons fini par le planter là dans nos récréations. Malheureuſement nous le retrouvons à table ; & il y fait une mine à nous faire rentrer la faim dans l'eſtomac.

Le Gouverneur. Eſt-ce qu'il ſe ſert d'une manière dégoûtante ?

Roger. Il faudroit qu'il fût bien mal-adroit. Il ne mange que du pain, & ne boit que de l'eau.

Théodore. Il fait le délicat, pour nous donner à croire qu'il avoit une table de Prince dans ſa maiſon.

Eugène. Vous ne le connoiſſez guère, ſi vous croyez que c'eſt par orgueil. Je l'examinois l'autre jour, quand M. le Directeur vouloit lui ſervir d'un plat aſſez friand ; & je voyois, quoiqu'il baiſât la tête, de groſſes larmes qui rouloient dans ſes yeux.

Le Gouverneur. Que me dis-tu, mon fils ?

Roger. Oui, il pleure quelquefois. Si Dom Quichotte revenoit au monde, il faudroit qu'ils ſe battiſſent enſemble, pour ſavoir à qui reſteroit le ſurnom de *Chevalier de la Triſte Figure.*

Le Gouverneur. Avez-vous le cœur de faire des plaiſanteries ſur ſon chagrin ?

Roger. C'eſt qu'il finiroit par nous le faire prendre. Il eſt fâcheux de voir faire une ſi mauvaiſe contenance dans un repas. Cela vous raſſaſie. Tenez, parlez-nous de Théodore. Nous vous donnerions de l'appétit à nous voir manger.

Le Gouverneur. Vous verriez donc, ſans regret, Edouard s'éloigner de votre table ?

Roger. Oh Monſieur ! d'un grand cœur, s'il ne devient pas un peu plus gai.

Eugène. Eh bien, mon papa, faites-le mettre à la mienne. Je ſerai ſi content de l'avoir auprès de moi ! J'aurai bien ſoin de lui.

Le Gouverneur. Tu ne crains donc pas ſa triſteſſe comme ces Meſſieurs ?

Eugène. Surement, je ſouffrirois de le voir chagrin ; mais je lui ferois tant d'amitiés ! Il ne ſeroit peut-être pas ſi malheureux, s'il voyoit qu'on eſt touché de ſa peine.

Le Gouverneur. Aucun de vous ne ſait-il d'où vient cette mélancolie ?

Théodore. Je n'ai pas ſongé à m'en informer.

Roger. A quoi bon vouloir apprendre des choſes qui nous attriſtent ?

Le Gouverneur. Et toi, mon fils, n'en es-tu pas mieux inſtruit ?

Eugène. Hélas ! non, mon papa. J'aurois bien déſiré ſavoir ſon ſecret, pour le ſoulager, s'il étoit en mon pouvoir. Trois fois je l'ai prié de me le dire ; mais je n'ai pas oſé le preſſer davantage, quand j'ai vu qu'il vouloit le garder dans ſon cœur. Sans doute qu'il ne me croit pas encore aſſez ſon ami, pour m'en faire part. C'eſt à moi de le mériter par mes ſervices.

Le Gouverneur. Mais pourquoi ne m'en as-tu pas encore parlé ?

Eugène. C'eſt que vous auriez peut-être exigé qu'il ſuivît la manière de vivre des autres ; & vous l'auriez réprimandé s'il n'avoit pu vous obéir. Vous m'avez accordé la permiſſion de vivre avec les Elèves de l'École. Je n'irai point trahir mes camarades par des rapports. Quand il ſe paſſera quelque choſe qui ne mérite que des louanges, n'ayez pas peur, je ne vous le laiſſerai pas ignorer.

Le Gouverneur (*en embraſſant ſon fils*). Je n'en attendois pas moins de toi, mon cher Eugène. Ta delicateſſe me ravit. (*A Roger & à Théodore.*) Je ſuis fâché, Meſſieurs, de ne pouvoir donner les mêmes éloges à votre conduite. J'aurois ſouhaité que vous euſſiez témoigné plus d'égards & d'intérêt au jeune Edouard, en le voyant dans la triſteſſe. Allez, retournez à vos amuſemens. Il ſeroit dommage de les interrompre. Si votre caractère

vous préſerve de quelques peines, je crains bien qu'il ne vous empêche de goûter les plaiſirs les plus doux pour un cœur ſenſible & généreux.

SCENE IV.

Le Gouverneur, Eugène.

Le Gouverneur. C'eſt toi qui es digne de les goûter, ô mon fils, ces plaiſirs ſi purs & ſi touchans! Que j'aime à te voir cette douce compaſſion pour les peines des infortunés!

Eugène. Eh! mon papa, comment s'empêcher de plaindre ce pauvre Edouard? Sa pâleur, ſa triſteſſe, tout annonce qu'il a dans le cœur un violent chagrin. Si jeune, & déjà ſouffrir! Je le fuyois, comme les autres, dans le commencement. Je le croyois dédaigneux & ſauvage. Mais quand j'ai vu ſa conſtance & ſa fermeté, ſa douceur & ſa politeſſe, je me ſuis ſenti entraîner vers lui. Peu à peu je lui ai donné toute mon amitié; & je crois que je m'eſtimerois davantage, ſi je pouvois mériter la ſienne.

Le Gouverneur. Tu ſais pourtant qu'il s'eſt rendu coupable d'une déſobéiſſance marquée?

Eugène. A table, vous voulez dire. Il eſt vrai que je n'y comprends rien. Mais peut-être croit-il qu'un guerrier doit s'accoutumer à une vie dure. En tout cas, ſa ſobriété vaut mieux que la gourmandiſe des autres; & ſon exemple ne gâtera perſonne. Permettez-lui de continuer ce genre de vie puiſqu'il eſt de ſon goût. Il eſt d'ailleurs ſi exact à tous ſes devoirs, ſi appliqué dans ſes exercices! C'eſt lui qui eſt le plus avancé de toute notre claſſe dans la géographie, les mathématiques & le deſſein.

Le Gouverneur. A la bonne heure. Mais une conduite qui bleſſe ſi ouvertement les règles, ne peut être excuſée dans aucune circonſtance, & pour aucun motif. Je vois que je ſerai forcé de le renvoyer à ſes parens.

Eugène. O mon papa! que dites-vous? Pour une faute légère, & qui mérite peut-être plus d'éloges que de blâme, le chaſſer comme un enfant vicieux! Vous me renverrez donc avec lui?

Le Gouverneur. Comment, Eugène? D'où pourroit naître un attachement ſi ſingulier?

Eugène. Je ne ſaurois vous le dire ; mais vous le ſentirez vous-même, lorſque vous lui parlerez. Ouï, je voudrois qu'il fût mon frère. Je n'aurois à craindre que de vous voir l'aimer bientôt plus que moi.

Le Gouverneur. Il va ſe rendre ici. Je verrai s'il eſt digne d'inſpirer de ſi vifs ſentimens. Je ſouhaite, de tout mon cœur, que tu ne te ſois pas trompé dans tes idées ; & s'il en eſt ainſi, je te promets....Mais on frappe ; paſſe dans mon appartement juſqu'à ce que je t'appelle. (*Eugène ſort. Le Gouverneur ſe lève, & va ouvrir la porte. Edouard, après s'être incliné, ſe préſente avec une contenance noble & reſpectueuſe. Le Gouverneur s'aſſied. Edouard ſe tient debout devant lui.*)

SCENE V.

Le Gouverneur, Edouard.

Le Gouverneur. Savez-vous, M. de Bellecombe, pourquoi j'ai déſiré de vous entretenir ?

Edouard. Ouï, Monſieur ; je crains de l'avoir deviné.

Le Gouverneur. Il eſt donc vrai que vous ſemblez dédaigner la ſociété de vos camarades, & que vous troublez leurs plaiſirs par une humeur & une bizarrerie ſans exemple à votre âge ?

Edouard. J'oſerai vous dire avec reſpect, Monſieur, que ce ne ſont là ni mes ſentimens, ni mon intention.

Le Gouverneur. On a pris ſoin de vous inſtruire des règles du repas, auxquelles tous les Elèves doivent ſe conformer. Cependant vous ne vivez que de pain & d'eau.

Edouard. Il eſt vrai, Monſieur, je ne déſire rien davantage.

Le Gouverneur. M. le Directeur vous a fait des repréſentations ; & vous avez continué votre manière de vivre ?

Edouard. Ouï, Monſieur.

Le Gouverneur. Croyez-vous en cela vous être bien conduit ?

Edouard. Non pas à vos yeux, je l'avoue.

Le Gouverneur. Il vous eſt donc indifférent de vous comporter bien ou mal dans mon opinion ?

Edouard.

Edouard. Auſſi peu que de recevoir vos louanges & vos reproches. Je ſens tous ceux que vous êtes en droit de me faire. Je m'en ſuis fait de plus vifs peut-être. Il ne m'a pas été poſſible d'y céder. Le Ciel m'eſt témoin cependant que je ne ſuis pas ſi coupable.

Le Gouverneur. Je veux croire que vous êtes perſuadé de votre innocence au fond de votre cœur. Cette fermeté m'annonce même que vous avez de très-bonnes raiſons pour vous juſtifier? N'avez-vous rien à me dire?

Edouard. Rien, Monſieur.

Le Gouverneur. Mais vous devez ſavoir que la déſobéiſſance eſt d'un mauvais exemple, même quand vos motifs l'excuſeroient dans votre eſprit.

Edouard. J'ai eu l'honneur de vous le dire moi-même.

Le Gouverneur. Qu'on ne l'a tolérée que dans l'eſpoir de votre repentir.

Edouard. Ah! je n'en aurai jamais.

Le Gouverneur. Enfin, que vous avez encouru, par votre opiniâtreté, la plus grave punition.

Edouard. Me voilà prêt à la ſubir.

Le Gouverneur. Et ne l'êtes-vous pas à changer?

Edouard. Il m'eſt impoſſible, Monſieur.

Le Gouverneur. Je vois avec regret qu'il m'eſt impoſſible à moi-même de vous garder un moment de plus dans cette Ecole. Le Roi n'y veut point d'exemple de rebellion.

Edouard. Que deviendrai-je donc, malheureux que je ſuis? Voulez-vous que je ſois un fardeau pour ma famille, un objet de honte pour moi, & de mépris pour les autres? O mon Dieu! tu ſais ſi je l'ai mérité!

Le Gouverneur (attendri). Si vous l'avez mérité? quand vous ne me donnez aucune confiance. Edouard, pourriez-vous taire votre ſecret à votre père? Je remplis ici les fonctions d'un père envers vous & vous ne voulez pas remplir les devoirs d'un fils envers moi?

Edouard. Oh, ſi vous me prenez par ces ſentimens, Monſieur le Gouverneur, vous êtes maître de tout ce que je ſuis. Je peux réſiſter à vos menaces, mais non pas à votre amitié. Ouï, je vous ouvrirai mon cœur. Vous y verrez, comme Dieu même, ce que je ſouffre.

Le Gouverneur. Je viens donc enfin de me gagner un fils!

Edouard (*ſe précipitant dans ſes bras*). Vous voulez être mon ſecond père ?

Le Gouverneur. Ouï, mon cher Edouard, ne m'appelez plus que de ce nom.

Edouard (*lui prenant la main*). Eh bien, mon père, j'en ai un autre qui eſt pauvre, ſi pauvre qu'il ne vit que de pain & d'eau. Ma mère, qui ſe meurt, n'a pas une meilleure nourriture. Nous n'en connoiſſons point d'autre, cinq enfans que nous ſommes, depuis que nous avons pris le lait de maman. Et je pourrois me livrer à la gourmandiſe, lorſque mon père, ma mère, mes frères & mes ſœurs n'ont pas toujours un morceau de pain à tremper de leurs larmes ! Non, non, plutôt mourir de faim. Je ſuis de Bellecombe ; & jamais de ce nom il n'y a eu un fils indigne de ſon père.

Le Gouverneur. Quoi ! perſonne ne s'eſt intéreſſé pour votre famille ?

Edouard. Perſonne. Mon père eſt pauvre, après avoir ſervi quinze ans avec honneur, après avoir conſumé la plus grande partie de ſon bien au ſervice, & le reſte à ſolliciter inutilement une penſion. Il eſt d'un ſang noble, & il nous voit tous manquer des premiers beſoins. La veille de mon départ, je lui entendois raconter l'hiſtoire du Comte Ugolino, renfermé dans une tour avec ſes enfans, pour y mourir de faim. Depuis ce moment, cette hiſtoire eſt toujours dans mon eſprit. Je crois entendre ſans ceſſe les cloches de mort qui ſonnent les funérailles de mon père, de ma mère, de mes frères & de mes ſœurs. Et l'on veut que je me réjouiſſe, lorſque mon cœur eſt noyé dans les larmes ! On veut que je mange un meilleur morceau que mon père n'en a mangé depuis treize ans ! Si j'étois aſſez lâche, je ne m'appellerois plus Edouard de Bellecombe. Tant que mon père ſera malheureux, dans quelque coin de la terre que je ſois jeté, rien ne m'empêchera de ſupporter la même douleur que lui. Sur cette terre eſt le ciel, & ſur ce Roi qui laiſſe mourir mon père de faim, il règne un Dieu qui nous vengera.

Le Gouverneur. Que dites-vous, mon ami ? croyez que le Prince ignore votre ſituation ; qu'il l'auroit adoucie, s'il en étoit inſtruit. J'irai auprès de lui, je la lui ferai connoître ; & comptez ſur ſa juſtice. Mon cher Edouard, pourquoi ne m'avoir pas confié d'abord votre ſecret ? vous auriez épargné dix jours de ſouffrances à votre famille.

Edouard.

Edouard. Vous croyez donc que je l'aurai ſauvée, ſi jeune que je ſuis?

Le Gouverneur. Vous êtes aujourd'hui ſon ſalut; & j'eſpère que vous ferez ſa gloire dans l'âge de l'honneur. Généreux enfant! que ne ſuis-je véritablement votre père!

Edouard. Oh! c'eſt comme ſi vous l'étiez, par ma reconnoiſſance, & par mon amour. Regardez-moi ſeulement comme votre fils.

Le Gouverneur (*en lui ſerrant la main, & le regardant avec tendreſſe*). Mon fils Edouard!

Edouard. Ouï, je le ſuis. Vous êtes le père de toute ma famille. Grâces à vous, elle pourra connoître la joie ſur la terre. Mais nous avons été ſi long-temps malheureux! Je n'oſe eſpérer encore ....

Le Gouverneur. Eſpérer, mon fils? ce ſeroit un affront pour moi d'en douter. J'y engage mon honneur & ma place. Quatre cents écus de penſion pour M. de Bellecombe, & cent écus pour vous. (*en allant vers ſon bureau.*) Edouard, en voici d'avance, au nom du Roi, le premier quartier.

Edouard (*l'arrêtant*). A moi? à moi? Qu'en ai-je beſoin? Envoyez tout à mon père. Qu'il s'en ſerve pour mes frères & pour mes ſœurs.

Le Gouverneur. Il ſaura qu'il les tient de vous. Mon cher Edouard, vous ne vivrez donc plus de pain & d'eau?

Edouard. Puiſque mon père n'y ſera plus réduit!

Le Gouverneur. Vous ſerez joyeux avec vos camarades?

Edouard. Puiſque mon père ſera joyeux avec ſa femme & ſes enfans!

Le Gouverneur. Eh bien, allez, courez leur écrire. Je vais m'habiller, & partir pour la Cour. Je verrai le Miniſtre ce matin même.

Edouard. O Monſieur! comment raſſembler toutes mes forces pour vous remercier ſelon mon cœur!

Le Gouverneur (*en ſouriant*). Monſieur?...Edouard, vous oubliez déjà que vous êtes mon fils?

Edouard (*ſe jetant à ſes genoux, & les embraſſant*). O mon père! mon père! pardonnez. Je ſuis ſi hors de moi....

Le Gouverneur (*le relève, le ſerre dans ſes bras, & le conduit doucement vers la porte*). Allez, allez, laiſſez-moi

ſeul. J'ai beſoin, autant que vous, de me remettre un moment.

Edouard. Je ſerai bientôt de retour avec ma lettre ; il faut que vous la voyiez. Mon père, ne partez pas, je vous prie, ſans que je vous aye encore embraſſé.

Le Gouverneur. Non, mon fils, je ne me refuſerai pas ce plaiſir à moi-même, Courez, je vous attends. (*Edouard ſort avec précipitation.*)

SCENE VI.

Le Gouverneur. O jour le plus heureux de ma vie! quelle foule d'objets touchans viennent te graver pour jamais dans mon ſouvenir! Un brave militaire oublié, dont je vais faire payer les ſervices! Un enfant dont je puis former un homme pour la gloire de mon pays! mon fils que je trouve ſenſible à l'impreſſion ſecrète de la vertu, & digne de l'ami qu'avoit ſu choiſir ſon cœur! Mon Prince enfin, à qui je donne un trait d'héroïſme naiſſant à récompenſer, & une famille infortunée à ſecourir! Ouï, je le connois, il remplira la promeſſe que j'ai oſé faire en ſon nom. Je lui rendrois plutôt ce que je tiens de ſes bienfaits, ſi les beſoins de l'Etat ne lui permettoient pas de ſuivre les mouvemens de ſon ame juſte & bienfaiſante. (*Il ſe promène à grands pas, & voit entrer le Directeur.*)

SCENE VII.

Le Gouverneur, Le Directeur.

Le Gouverneur. Ah, Monſieur le Directeur, accourez. Venez partager les ſentimens, les tranſports que j'éprouve.

Le Directeur. Qu'eſt-ce donc, Monſieur? Vous êtes dans une auſſi grande agitation qu'Edouard. Il vient de paſſer devant moi, courant d'un air égaré de plaiſir. Il ne me voyoit pas ; il n'étoit plus ſur la terre. Ses yeux rayonnoient d'une joie céleſte au milieu de ſes larmes. Je l'ai appelé, il étoit déjà loin.

Le Gouverneur. J'aurois voulu que vous euſſiez été témoin de la ſcène qui s'eſt paſſée entre nous deux. C'eſt un de ces momens qu'on ne retrouve jamais une ſeconde fois dans ſa vie.

Le

Le Directeur. Votre eſpérance n'eſt donc pas trompée? Vous l'avez emporté? Vous ſavez ſon ſecret?

Le Gouverneur. Qu'il m'a fallu combattre pour l'obtenir! Que j'avois de peine à le tourmenter, & qu'il me réſiſtoit noblement! Combien ſa déſobéiſſance doit l'honorer aux yeux de tous les hommes!

Le Directeur. Je l'avois preſſenti, ſans pouvoir me l'expliquer à moi-même.

Le Gouverneur. Et qui l'auroit pu deviner, ce généreux excès de tendreſſe & de conſtance? C'eſt pour ne pas vivre plus heureuſement que ſon père, qu'il s'impoſoit de cruelles privations. C'eſt loin de ſes regards qu'il les ſupportoit, & ſans l'eſpoir qu'elles puſſent le ſoulager. Que penſez-vous d'un tel enfant? Que penſez-vous d'un père qui, dans le ſein du malheur, a ſu lui former une ame auſſi grande? Quelle douce jouiſſance pour un Prince d'avoir de pareilles vertus à récompenſer dans ſes Etats! Monſieur le Directeur, je ſuis fier de l'emploi glorieux qu'il m'a confié, d'élever ſa jeune nobleſſe; mais j'en ſais un qui flatteroit bien davantage mon ambition. Ce ſeroit de lui rendre compte de toutes les belles actions de ſes ſujets, & de les lui raconter en préſence de ſon fils. Je croirois élever ſon trône à une hauteur d'où il pourroit voir tous les gens de bien de ſon empire, & où tous les gens de bien pourroient le voir applaudir à leurs vertus, & les encourager. C'eſt ainſi que, ſans les indignes apothéoſes de la flatterie, un Prince ſeroit vraiment un dieu ſur la terre.

Le Directeur. Le nôtre eſt digne que vous l'enflammiez par ce noble enthouſiaſme en faveur d'une famille infortunée.

Le Gouverneur. Ce ſeroient les premiers malheureux, dignes de ſes bienfaits, qu'il n'auroit pas ſecourus. J'ai cru devoir en donner l'aſſurance au jeune Edouard. Qu'il m'en a témoigné une vive reconnoiſſance! Nous nous ſommes donné les noms de père & de fils; & je crois que nous en éprouvions les véritables ſentimens. Mais il me ſemble l'entendre revenir. Entrez dans cet appartement: vous y trouverez Eugène. Je ne tarderai pas à vous appeler l'un & l'autre. (*Edouard s'avance en courant.*)

Le Gouverneur. Oui, c'eſt lui. Quelle expreſſion touchante anime ſa phyſionomie!

SCENE VIII.

Le Gouverneur, Edouard.

Edouard (*ſe jetant dans les bras du Gouverneur*). Mon père, voici ma lettre. Voyez.

Le Gouverneur. Elle n'eſt pas cachetée, mon fils, Vous voulez donc que je la liſe ?

Edouard. Si je le veux ? Liſez, liſez. Elle eſt pleine de vous.

(*Le Gouverneur lit :*)

" Mon papa, maman, mes frères, mes ſœurs, raſſemblez-vous pour écouter cette lettre. Oh ! ſi je pouvois vous la porter, vous la lire moi-même ! Mais j'y ſuis ; je vous vois. Qu'avez-vous à pleurer ? Non, vous ne vivrez plus de pain, d'eau & de larmes. Il y a donc ſur la terre des ames généreuſes comme dans le Ciel : Vous ne vouliez pas le croire ; & voilà pourtant celle du Gouverneur de notre Ecole qui en eſt une. Ouï, mon papa, ſouffrez que je l'appelle mon père, comme vous. Il eſt auſſi le vôtre ; c'eſt notre ſauveur à tous. Il dit que le Roi va vous accorder une penſion de quinze cents livres pour nous élever. Tombez à genoux pour lui devant Dieu, comme j'y ſuis, comme j'y ſerai....."

(*Le Gouverneur s'interrompt, & il voit Edouard à genoux les yeux & les bras élevés vers le Ciel, & le viſage baigné d'un torrent de larmes. Il ſe baiſſe, & le relève.*)

Que faites-vous, mon ami ?

Edouard. J'offre ma vie pour vous. Elle vous appartient.

Le Gouverneur. Non, mon cher Edouard, gardez-la pour la remplir d'actions honnêtes & vertueuſes. La mienne commence à tourner vers ſon déclin ; mais vous pouvez la prolonger, en faire la joie & la gloire.

Edouard (*avec feu*). Moi, mon père ? Ah ! s'il étoit en mon pouvoir ! Hâtez-vous, parlez ; dites par quel moyen.

Le Gouverneur. Par votre amitié pour mon fils. (*Il court vers la porte de l'appartement.*) Eugène, venez embraſſer votre frère.

SCENE

SCENE IX.

Le Gouverneur, Le Directeur, Edouard, Eugène.

(*Les deux enfans ſe jettent dans les bras l'un de l'autre.*)

Le Gouverneur. Edouard, il eſt digne des ſentimens que je vous demande pour lui. Il vous aimoit avant moi.

Edouard. J'ai bien vu qu'il étoit ſenſible à mes ſouffrances.

Eugène. Ah ! tu n'en auras plus que je ne les partage. N'eſt-ce pas, Edouard ? Me le promets-tu ?

Edouard (*lui prenant la main, & la préſentant avec la ſienne au Gouverneur*). Eh bien, Eugène, lions-nous enſemble dans les mains de notre père. C'eſt entre nous à la vie & à la mort.

Le Gouverneur. Ouï, mes enfans, je reçois vos vœux, & je les conſacre par ma bénédiction. Faites revivre ces jours brillans de notre hiſtoire, où les guerriers s'uniſſoient par tous les nœuds de l'honneur & de l'amitié. Que Gaſton & Bayard ſoient vos modèles ! Aimez-vous comme eux, ſervez comme eux votre Roi, & mourez, s'il le faut, pour la patrie.

LA MONTRE.

AU retour d'une viſite qu'elle venoit de rendre à l'une de ſes meilleures amies, la jeune Charlotte rentroit chez ſes parens d'un air triſte & penſif. Elle trouva ſes frères & ſes ſœurs qui jouoient enſemble avec cette joie vive & pure dont le Ciel ſemble prendre plaiſir à aſſaiſonner les amuſemens de l'enfance. Au lieu de ſe mêler à leurs jeux, & de les animer par ſon enjouement naturel, ſeule dans un coin de la chambre, elle paroiſſoit ſouffrir de l'air de gaieté qui régnoit autour d'elle, & ne répondoit qu'avec humeur à toutes les agaceries innocentes qu'on lui faiſoit pour la tirer de ſon abattement. Son père, qui l'aimoit avec tendreſſe, fut très-inquiet de la voir dans un état ſi oppoſé à ſon caractère. Il la fit aſſeoir ſur ſes genoux, prit une de ſes mains dans les ſiennes, & lui

demanda ce qui l'affligeoit. Ce n'eſt rien, rien du tout, mon papa, répondit-elle d'abord à toutes ſes queſtions. Mais enfin, preſſée plus vivement, elle lui dit que toutes les petites Demoiſelles qu'elle venoit de voir chez ſon amie, avoient reçu de leurs parens de très-jolis cadeaux pour leur foire, quoique, ſans vanité, aucune d'elles ne fût ſi avancée pour les talens & pour l'inſtruction. Elle cita ſur-tout Mademoiſelle de Richebourg, à qui ſon oncle avoit donné une montre d'or entourée de brillans. Oh ! quel plaiſir, ajouta-t-elle, d'avoir une ſi belle montre à ſon côté !

Voilà donc le ſujet de ta peine, lui dit M. de Fonroſe en ſouriant ; Dieu merci, je reſpire. Je te croyois attaquée d'un mal plus ſérieux. Que voudrois-tu donc faire d'une montre, ma chère Charlotte ?

Charlotte. Eh, mon papa, ce qu'en font les autres. Je la porterois à ma ceinture, & je regarderois à tout moment l'heure qu'il eſt.

M. de Fonroſe. A tout moment ? Tes quarts d'heure ſont-ils ſi précieux ? ou, eſt-ce que les jours de la ſoumiſſion & de l'obéiſſance te paroîtroient ſi longs ?

Charlotte. Non, mon papa ; vous m'avez dit ſouvent que je ſuis dans la ſaiſon la plus heureuſe de la vie.

M. de Fonroſe. Si ce n'eſt donc que pour ſavoir quelquefois où tu en es de la journée, n'as-tu pas au bas de l'eſcalier une pendule qui peut te l'apprendre au beſoin ?

Charlotte. Oui ; mais lorſqu'on eſt en haut bien occupée de ce que l'on fait, on ne l'entend pas toujours ſonner. On n'a pas toujours du monde autour de ſoi pour leur demander l'heure. Il faut ſe détourner & deſcendre. C'eſt du temps perdu ; au lieu qu'avec une montre, on voit cela tout de ſuite, ſans importuner perſonne, & ſans ſe déranger.

M. de Fonroſe. Il eſt vrai que c'eſt fort commode, quand ce ne ſeroit que pour avertir ſes maîtres que l'heure de leur leçon eſt finie, lorſque, par politeſſe ou par attachement, ils voudroient bien la prolonger quelques minutes de plus.

Charlotte. Quel plaiſir vous prenez toujours à me déſoler par votre badinage !

M. de Fonroſe. Eh bien, ſi tu veux que nous parlions plus ſérieuſement, avoue-moi avec franchiſe quel eſt le motif qui te fait déſirer une montre avec tant ardeur.

Charlotte.

Charlotte. Je vous l'ai dit, mon papa.

M. de Fonroſe. C'eſt le véritable que je demande. Tu ſais que je ne me paye pas de raiſons en paroles. Tu crains peut-être de te l'avouer. Je vais te l'apprendre, moi qui me pique envers toi d'une plus ſincère amitié que toi-même. C'eſt pour que l'on s'écrie en paſſant à ton côté: Ho, ho! voyez quelle belle montre a cette petite Demoiſelle! Il faut qu'elle ſoit bien riche! Or, dis-moi ſi c'eſt une gloire bien flatteuſe que de ſe faire croire plus riche que les autres, & d'étaler des choſes plus brillantes aux yeux des paſſans! As-tu jamais vu des gens raiſonnables en conſidérer davantage une petite fille pour la richeſſe de ſon père? En conſidères-tu davantage celles qui ſont plus riches que toi? En voyant une belle montre au côté d'une jeune perſonne que tu ne connoîtrois pas, au lieu de dire: Voilà une Demoiſelle d'un caractère bien eſtimable qui porte cette montre! tu dirois plutôt: Voilà une montre d'un travail bien eſtimable que porte cette Demoiſelle! Si une montre peut faire honneur, c'eſt à l'habileté de l'horloger qui l'a faite, & au goût de celui qui l'a commandée, ou choiſie. Mais pour celui qui la porte, je ne lui dois que du mépris, s'il veut en tirer vanité.

Charlotte. Mais, mon papa, vous ſemblez toujours me parler comme ſi c'étoit par ce motif que je l'euſſe déſirée.

M. de Fonroſe. Je ne te cacherai point que je le ſoupçonne terriblement. Tu ne veux pas en convenir encore; à la bonne heure. Je me flatte de t'amener bientôt à cet aveu.

Charlotte. Ne parlons point de cela, s'il vous plaît. Mais il faut qu'une montre ſoit un meuble bien utile, puiſque vous en avez une, vous qui êtes ſi Philoſophe!

M. de Fonroſe. Il eſt vrai que je ne pourrois guère m'en paſſer. Tu ſais que les occupations de mon cabinet ſont interrompues par des devoirs publics, qui demandent de l'exactitude & de la ponctualité.

Charlotte. Et moi, n'ai-je pas auſſi vingt exercices différens dans la journée? Que diriez-vous, ſi je ne donnois pas à chacun la meſure du temps qu'il exige?

M. de Fonroſe. C'eſt juſte. Tu vois que je ne ſuis pas obſtiné. Quand on m'allégue des raiſons frappantes, je m'y rends. Eh bien, ma chère fille, tu auras une montre.

Charlotte. Badinez-vous, mon papa?

M. de

M. de Fonroſe. Non certainement. Et dès ce jour même ; pourvu que tu n'oublies pas de la prendre, quand tu ſortiras.

Charlotte. Pouvez-vous me le demander ? Oh ! je ſuis bien fâchée de ne l'avoir pas eue aujourd'hui, quand je ſuis allée chez Mademoiſelle de Montreuil.

M. de Fonroſe. Tu pourras y retourner demain.

Charlotte. Ouï, vous avez raiſon. Mademoiſelle de Richebourg y ſera peut-être. Donnez, donnez, mon papa.

M. de Fonroſe. Tu ſais ma chambre à coucher ? A côté de mon lit, tu trouveras une montre ſuſpendue à la tapiſſerie. Elle eſt à toi.

Charlotte. Quoi ! cette grande Patraque du temps du Roi Dagobert, qui lui ſervoit peut-être de caſſerole pour le dîner de ſes chiens !

M. de Fonroſe. Elle eſt fort bonne, je t'aſſure. On ne les faiſoit pas autrement du vivant de mon père. Je l'ai trouvée dans ſon héritage, & je me faiſois un devoir de la garder pour moi-même. Mais, en te la donnant, elle ne ſortira pas de la famille ; & j'aurai plus ſouvent occaſion de la rappeler à mon ſouvenir, en la voyant tout le jour à ton côté.

Charlotte. Ouï ; mais que diront ceux qui ne deſcendent point de mon grand-papa ?

M. de Fonroſe. Eh, c'eſt-là préciſément où je t'attendois. Tu vois que ce motif d'utilité que tu m'alléguois avec tant d'importance n'eſt qu'un vain prétexte, dont ta vanité cherchoit à ſe couvrir, puiſque cette montre te rendroit le même ſervice que tu pourrois attendre d'une montre d'or, enrichie des plus beaux diamans. Pourquoi t'embarraſſer des vains propos des autres ? D'ailleurs ils ne pourroient que faire honneur à ton caractère. La ſolidité de la montre paſſeroit pour l'emblème de celle de tes goûts.

Charlotte. Mais ne pourrois-je pas en avoir une qui fût en même temps ſolide, & d'une forme agréable ?

M. de Fonroſe. Tu crois donc que cela feroit ton bonheur ?

Charlotte. Ouï, mon papa ; je me croirois fort heureuſe.

M. de Fonroſe. Je voudrois que ma fortune me permît de te convaincre, par ta propre expérience, combien la félicité qu'on attache à de pareilles bagatelles eſt frivole & paſſagère. Je parie que dans quinze jours tu ne regarderois

garderois guère plus ta montre ; qu'au bout d'un mois, tu oublierois de la monter, & que bientôt elle ne ſeroit pas mieux réglée que ta folle imagination.

Charlotte. Ne pariez point, mon papa, vous perdriez, j'en ſuis ſure.

M. de Fonroſe. Je ne veux pas auſſi parier ; non par la crainte de perdre, mais parce qu'il faudroit riſquer l'épreuve, & qu'elle pourroit te coûter pendant tout le reſte de ta vie les plus cruels regrets.

Charlotte. Ainſi vous penſez qu'une belle montre, au lieu de faire mon bonheur, ne ſerviroit qu'à me rendre malheureuſe ?

M. de Fonroſe. Si je le penſe, ma fille ? Tout notre bonheur ſur la terre conſiſte à vivre ſatisfaits du poſte où nous a placés la Providence, & des biens qu'elle nous a départis : Il n'eſt aucun état, ſi humble ou ſi élevé, dans lequel une vaine ambition ne puiſſe nous faire accroire qu'il nous faudroit encore ce qu'un autre poſsède auprès de nous. C'eſt elle qui va tourmenter le laboureur au ſein de l'aiſance, pour lui faire jeter un œil d'envie ſur quelques ſillons du champ de ſon voiſin, tandis qu'elle perſuade au Maître d'un vaſte Royaume que les Provinces qui le bornent manquent à ſes Etats pour les arrondir. De-là naiſſent, entre les Princes, ces guerres cruelles qui déſolent la terre ; &, entre les particuliers, ces procès ruineux qui les dévorent, ou ces haines de jalouſie qui les bourrèlent & les aviliſſent. Quels étoient tes propres ſentimens envers Mademoiſelle de Richebourg, en regardant la montre qu'elle étaloit à ſon côté ? Retrouvois-tu dans ton cœur ces mouvemens d'inclination qui te portoient autrefois vers le ſien ? Lui aurois-tu rendu, dans ce moment, ces ſervices dont tu te ſerois fait hier une joie ſi pure ? Mais cette inimitié ſecrète que ſa montre t'inſpiroit contre elle, ta montre ne l'inſpireroit-elle pas contre toi à tes meilleures amies, & peut-être à tes frères & à tes ſœurs ? Vois cependant pour quelle mépriſable jouiſſance de vanité tu aurois rompu les plus doux nœuds du cœur & du ſang, les plus tendres affections de la nature ! Pourrois-tu te croire heureuſe à ce prix ?

Charlotte. O mon papa, vous me faites friſſonner !

M. de Fonroſe. Eh bien, ma fille, ne forme donc plus de ces ſouhaits déraiſonnables qui troublent ton repos. Que manque-t-il à tes véritables beſoins dans la condition

tion où le Ciel t'a fait naître ? N'as-tu pas une nourriture saine & abondante, des vêtemens propres & commodes pour toutes les saisons ? Ne t'ai-je pas donné des maîtres pour cultiver ton esprit, tandis que je forme ton cœur, pour te procurer des talens agréables qui puissent un jour faire rechercher ton commerce dans la société ? Tu veux aujourd'hui une montre d'or enrichie de diamans ! Si je te la donne, de quel œil regarderas-tu demain ton collier & tes boucles d'oreilles de perles fausses ? Ne faudra-t-il pas que, pour te satisfaire, je les change bientôt en pierres précieuses ? Encore te faudra-t-il de plus des dentelles, de riches étoffes & des femmes pour te servir. On ne va point à pied dans les rues avec un pompeux attirail de parure. Elle exige un grand nombre de domestiques, une voiture brillante, de superbes chevaux. Tu me les demanderois. Il ne te manqueroit plus rien alors, il est vrai, pour te produire dans les assemblées, & visiter les personnes du plus haut rang. Mais, pour les recevoir à ton tour, ne te faudroit-il pas un hôtel magnifique, une table splendide, & des ameublemens précieux ? Vois combien une première fantaisie, satisfaite, engendre d'innombrables besoins. Ils vont toujours ainsi en s'accroissant, jusques à ce que, pour avoir voulu s'élever un moment au-dessus de son état, on retombe pour toujours au-dessous des plus étroites nécessités de la vie. Tourne les yeux autour de toi, & regarde combien de personnes gémissent aujourd'hui dans la plus affreuse misère, qui consumoient hier peut-être les derniers débris d'une fortune suffisante pour leur bonheur. Pense à ce qui te seroit arrivé à toi, à tes sœurs & à tes frères, si ma tendresse & mes réflexions ne m'avoient fait profiter, pour votre avantage, de toutes ces déplorables expériences. Il m'a souvent été pénible d'aller à pied dans les rues. Un bon carrosse auroit peut-être ménagé mes forces, autant qu'il auroit flatté ma vanité. En employant à cette dépense ce qu'il m'en coûte pour votre entretien, votre instruction & vos plaisirs, j'aurois été en état de la soutenir pendant quelques années. Mais enfin, quel auroit été mon sort & le vôtre ? Je vous aurois vu croître dans le désordre & la stupidité. Je n'aurois pu attendre de vous, dans ma vieillesse, des soins que je vous aurois refusés dans votre enfance. Pour quelques jours passés dans l'éclat insolent du luxe, j'aurois langui long-temps dans les mépris d'une juste

juſte misère. De quel front aurois-je cru pouvoir répondre à l'Eternel ſur les devoirs qu'il m'impoſe envers vous, lorſque je ne vous aurois laiſſé pour héritage que l'exemple de mon indigne conduite? J'aurois fini ma vie dans les convulſions du remords, du déſeſpoir & de la terreur; & vos malédictions m'auroient pourſuivi juſques au-delà de ma tombe.

O mon papa! quelle étoit ma folie, s'écria Charlotte en ſe jetant à ſon cou! Non, non, je ne veux plus de montre; & ſi j'en avois une, je vous la rendrois à l'inſtant.

M de Fonroſe, charmé de voir le cœur de ſa fille s'ouvrir avec tant de franchiſe aux impreſſions du ſentiment & de la raiſon, l'accabla de careſſes.

Dès cet heureux jour, Charlotte reprit ſa première gaieté; & lorſqu'elle voyoit quelque bijou précieux à l'une de ſes jeunes compagnes, elle étoit bien plus tentée de la plaindre, que de lui porter la plus légère envie.

CAROLINE.

L'AIMABLE petite Caroline dont je vous ai déjà parlé quelquefois, étoit allée à la campagne avec ſa mère à deux petites lieues de Paris. Elle y avoit apporté quelques paires de ſouliers neufs; mais à force de courir dans le jardin, ils ſe trouvoient tous percés à grand ou à petit jour au bout de ſon pied. On lui en fit acheter pour le moment dans le village. Comme ſa mère en avoit auſſi beſoin elle-même, elle envoya dire au cordonnier de la ville de lui en faire de nouveaux, & de les lui apporter. Le cordonnier vint au bout de quelques jours. Lorſque la mère eut eſſayé les ſiens, on chercha par-tout la petite fille pour lui faire prendre meſure. On va l'appeler dans la cour, dans le jardin, dans tous les appartemens. Point de Caroline. Le cordonnier, après l'avoir long-temps attendue, ſe retire. Il n'étoit pas au bout de l'allée que Caroline reparoît tout à coup.

Où étiez-vous donc, ma fille, lui dit ſa mère?

Là,

Là, maman, répondit-elle, en ſoulevant le rideau de ſon lit.

Pourquoi donc n'en êtes-vous pas ſortie, lorſque le cordonnier étoit ici ?

Maman, c'eſt qu'il y étoit.

Eh bien, eſt-ce que votre cordonnier vous fait peur ?

Non, maman ; mais il auroit bien vu à mes ſouliers que ce n'étoit pas lui qui les avoit faits. J'aurois eu beau dire ; il auroit cru que je lui avois ôté ma pratique. Le pauvre M. David ! il auroit été tout fâché !

LES OIES SAUVAGES.

LE jeune Raimond voyoit un jour une troupe d'oies ſauvages qui traverſoient les airs à demi cachées dans les nues ; & il admiroit la hauteur & l'ordre de leur vol.

M. de Laval étoit en ce moment près de lui. Mon papa, lui dit Raimond, vous prenez ſoin de faire nourrir les oies que nous avons dans notre baſſe-cour : mais les oies ſauvages, qui les nourrit ?

M. de Laval. Perſonne, mon ami.

Raimond. Comment font-elles donc pour vivre ?

M. de Laval. Elles cherchent elles-mêmes leur nourriture. N'ont-elles pas des ailes ?

Raimond. Celles de notre baſſe-cour en ont auſſi. D'où vient qu'elles ne ſavent pas voler ?

M. de Laval. C'eſt que toutes les bêtes apprivoiſées ſont des animaux dégénérés, qui ont perdu en partie l'uſage de leurs forces & de leur inſtinct.

Raimond. Elles ne doivent pourtant pas ſe trouver plus à plaindre, puiſque Marguerite leur fournit abondamment tout ce qu'il leur faut.

M. de Laval. Il eſt vrai, mon fils, qu'on les nourrit avec ſoin : mais tu ſais dans quelles vues ; pour les manger auſſitôt qu'elles ſeront engraiſſées. Les autres ne craignent pas ce malheur. En ſe procurant toutes ſeules leurs alimens, elles peuvent jouir de tous les droits de la liberté. Il en eſt ainſi dans la vie ſociale. Un homme qui ſeroit aſſez lâche pour ſe repoſer entièrement ſur les autres du

Un petit Plaisir, changé contre un plus grand.

V. IV. p. 115.

Du plaisir! Oh! je n'en aurois plus, dès qu'il me viendroit cette pensée: Toute une famille meurt de lassitude par ta dureté! ——

du ſoin de ſa ſubſiſtance, perdroit toute l'énergie de ſon eſprit, & ſeroit obligé de ſe vendre pour un morceau de pain. Celui qui ſe ſent au contraire aſſez de courage pour pourvoir de lui-même à ſes néceſſités, jouit d'une noble indépendance, & ne perd rien de la vigueur de ſon ame. Ce n'eſt pas que chacun de nous doive vivre à part, uniquement occupé de lui-même. Ces oiſeaux, dont je te propoſe l'exemple, forment entre eux des ſociétés fort bien réglées. On les voit couver les œufs & ſoigner les petits des mères qui perdent la vie par quelque malheur. Ils ſe ſoutiennent auſſi mutuellement, lorſqu'ils ſont fatigués dans leur vol. Chacun ſe met à ſon tour à la tête de la troupe pour guider les autres, & leur faciliter le voyage. Raimond, ces deux eſpèces d'oiſeaux n'en formoient qu'une originairement. Tu vois quelle différence a miſe entre eux leur manière de vivre.

Raimond. O mon papa! ne me parlez pas de ramper dans une baſſe-cour. Vive ceux qui ſavent fendre les airs!

UN PETIT PLAISIR,

CHANGÉ CONTRE UN PLUS GRAND.

Louiſe.

BONJOUR, ma petite maman. Voyez-vous? nous ſommes déjà prêtes. Oh! ſi le bateau pouvoit arriver tout de ſuite!

Mde. Delorme. Patience, il n'eſt que ſix heures. Venez, nous pourrons, en attendant, faire quelques tours dans le jardin.

Henriette. Ouï, ouï, allons nous promener dans l'allée qui conduit à la rivière. Quand le bateau viendra, nous pourrons y entrer, ſans perdre une minute. (*Elles courent dans le jardin, & entraînent leur mère vers l'allée.*)

Charlotte. Ah, ma chère maman, comme le temps eſt beau! On ne découvre pas un nuage dans tout l'horizon. Et voyez-vous comme le ſoleil brille dans la rivière! On diroit qu'il y jette des millions de diamans. Ce ſera un plaiſir!

plaiſir! un plaiſir! n'eſt-il pas vrai? Quelle joie de revoir la bonne Marthe qui a ſervi ſi long-temps chez nous!

Mde. Delorme. Oui, mes enfans, elle ſera bien aiſe de vous voir auſſi, j'en ſuis ſure.

Henriette. Combien y a-t-il d'ici chez elle? Nous ſerons à peu près une heure ſur l'eau: enſuite il y aura bien trois quarts d'heure de marche; car ſa maiſon n'eſt pas ſur le bord de la rivière.

Charlotte. Tant mieux, tant mieux, nous en trouverons plus de goût à notre déjeûner. Et après cela, dites-nous encore, ma chère maman, que ferons-nous pour nous divertir?

Mde. Delorme. Nous irons nous promener dans un petit boſquet qui eſt dans le voiſinage. Là, vous pourrez gambader, courir, cueillir des fleurs, & attraper des papillons.

Charlotte. Laiſſez-moi vous conduire. J'ai déjà fait le voyage avec maman. Je vous mènerai au bord d'un petit ruiſſeau ſi clair, qu'on peut voir au fond les cailloux.

Mde. Delorme. Tu as raiſon, je me veux mal de l'avoir oublié. Nous pourrons nous aſſeoir à l'ombre ſur la rive, & je vous lirai quelque choſe d'un petit livre que j'ai apporté.

Henriette. Ah! c'eſt bon cela. Y a-t-il de drôles d'hiſtoires?

Mde. Delorme Tu verras.

Charlotte. Ah ça, maman il ne faut pas revenir à la maiſon que la lune ne ſoit levée: & alors vous nous chanterez cette jolie romance qui fait tant pleurer. Revenir par eau au clair de la lune, & entendre votre douce voix, cela doit être au-deſſus de tous les plaiſirs.

Henriette (qui, dans l'intervalle, eſt allée ſur le bord de la rivière). Le bateau! le bateau! Le voici qui vient! Où eſt Louiſe? N'eſt-elle pas tout au bout du jardin, quand le bateau nous attend? Louiſe! (*Elle court vers elle.*) Louiſe! le bateau! le bateau!

Louiſe (accourt en ſautant). Le bateau, ma ſœur! Oh! c'eſt bon. Faites-moi d'abord à vous deux une pièce de vingt-quatre ſous. Il y a là-bas une femme & un vieillard avec quatre enfans à qui je les porterai. Je ſerai bientôt de retour.

Mde. Delorme. Où as-tu donc vu ces pauvres gens?

Louiſe.

Louiſe. Le Jardinier a ouvert la porte qui donne ſur le grand chemin pour y jeter de mauvaiſes herbes. J'ai voulu voir s'il paſſoit du monde. Deux pauvres enfans ſont venus à moi. Oh! maman, comme ils ſont déguenillés, & comme ils ont l'air d'avoir faim! Il y en a deux autres tout petits, petits comme mon frère Paulin.

Mde. Delorme. Venez, mes amies, il faut les aller voir.

Louiſe. Ouï, ouï, je leur ai dit d'attendre, que je leur apporterois quelque choſe. (*Elles vont toutes enſemble à la petite porte du jardin, où elles trouvent la pauvre famille. Le vieillard eſt aſſis ſur une borne. La femme eſt appuyée ſur la muraille, tenant un enfant contre ſon ſein. Une jeune fille d'environ dix ans en porte un autre dans ſes bras. Un petit garçon joue ſur le chemin avec des cailloux*).

Mde. Delorme (*Bas*). O Dieu, quelle misère! (*Haut.*) Pauvre femme, vous avez peine à vous ſoutenir. Aſſeyez-vous ſur cette pierre. D'où venez-vous donc?

La pauvre Femme. Du bord de la mer, ma bonne Dame. Mon mari étoit pêcheur; on eſt venu l'enlever de ſon canot pour faire une campagne ſur un vaiſſeau de Roi. Il eſt revenu rongé de ſcorbut & de misère. Il avoit perdu ſes forces, & ne pouvoit plus jeter ſes filets. Il m'a fallu les vendre pour le faire guérir. Mais ſa maladie traînoit trop long-temps. Nos créanciers ont pris ce qui nous reſtoit; & comme nous ne pouvions pas payer notre loyer, on nous a mis à la porte. Un de nos voiſins, auſſi pauvre que nous, peu s'en faut, nous a recueillis. Il ôtoit le pain de ſa bouche, & de celle de ſes enfans, pour nous en donner. Bientôt je ſuis tombée malade de chagrin; & quelques jours après, mon pauvre homme eſt mort. Auſſitôt que je me ſuis un peu rétablie, je n'ai pas voulu être plus long-temps à charge à notre bon voiſin. Je me ſuis miſe en route pour aller trouver une Dame que j'ai ſervie autrefois à Abbeville. Mais il y a bien loin encore, & je ne ſais comment y arriver. Il nous eſt impoſſible d'aller plus avant.

Mde. Delorme. Et quel eſt ce vieillard?

La pauvre Femme. C'eſt mon père, ma bonne Dame. Il a toujours vécu avec nous, & je me faiſois une joie de pouvoir le ſoulager dans ſa vieilleſſe. Helas! c'eſt ſa misère qui me rend la mienne plus dure. Comme il n'a pas de ſouliers, hier, en marchant, il s'eſt enfoncé dans le pied une épine. Je l'ai ôtée; mais la fatigue a enflammé

flammé la plaie. Sa jambe eſt toute enflée, & il ne peut l'appuyer à terre ſans de grandes douleurs. Si vous vouliez me faire donner un chiffon de vieux linge pour le panſer, & un morceau de pain pour mes pauvres enfans....

Mde. Delorme. Vous aurez tout ce qu'il vous faut. Je vais y pourvoir. Entrez dans le jardin pour nous attendre, et aſſéyez-vous ſur ces ſiéges. (*Elle s'éloigne avec ſes filles qui ont attentivement écouté le récit de la pauvre femme. Charlotte a témoigné ſon attendriſſement par des larmes. Louiſe a partagé entre les enfans de petits gâteaux qu'elle avoit dans ſa poche pour le voyage. Henriette, après avoir donné la main au vieillard pour le ſoutenir, eſt allée prendre le plus petit enfant des bras de la jeune fille, qui les laiſſe tomber à ſes côtés de fatigue & d'épuiſement.*)

Mde. Delorme (*à ſes filles en marchant vers la maiſon*). Eh bien, que dites-vous de ces malheureux? Charlotte, cours avec tes ſœurs leur faire préparer un petit repas. Je vais dans la garde-robe de votre père chercher du linge, des bas & des ſouliers pour le pauvre vieillard. Je ſuis fâchée de n'avoir que ces légers ſecours à leur donner.

Charlotte. Vraiment ouï, c'eſt bien peu de choſe pour leur misère. Vous avez entendu qu'ils avoient encore à faire beaucoup de chemin. Ils ne peuvent aller à grandes journées à cauſe du vieux eſtropié. S'ils alloient tomber malades ſur la route...Maman, vous êtes ſi bonne envers les pauvres! Si vous leur donniez de l'argent pour ſe faire conduire en charrette, & qu'il leur en reſtât un peu en arrivant, juſqu'à ce qu'ils euſſent trouvé cette Dame qu'ils vont chercher?

Mde. Delorme. Me connois-tu aſſez peu, ma chère fille, pour croire que je n'aurois pas eu cette idée de moi-même, ſi je le pouvois? Mais, hélas! ce n'eſt pas en mon pouvoir. Tu ſais que nous ne ſommes pas riches; je ſuis hors d'état de faire la dépenſe qu'il faudroit pour cela?

Charlotte. S'il ne falloit que ce que nous avons?

Henriette. Ah! ce ſeroit de bon cœur.

Mde. Delorme. Et combien avez-vous?

Charlotte. J'ai ſix francs, moi.

Henriette. Moi, trois livres.

Mde. Delorme. Et toi, Louiſe?

Louiſe. Je n'ai plus rien, maman. J'ai gliſſé dans la poche du pauvre vieillard ſix ſous que j'avois.

Mde.

Mde. Delorme. Vous n'avez donc que neuf francs à vous deux ? Cela ne ſuffiroit pas de moitié. Je ne vois qu'un moyen de compléter la ſomme.

Charlotte. Et lequel, s'il vous plaît ?

Mde. Delorme. Je n'oſe vous le dire.

Henriette. Pourquoi donc ?

Louiſe. Dites, dites toujours, maman.

Mde. Delorme. Cette partie de plaiſir que nous devons faire aujourd'hui, il y a long-temps que je vous l'ai promiſe : elle eſt la récompenſe de votre bonne conduite. Je me ſuis déjà refuſé bien des choſes pour en faire les frais. Car il ne faut pas ſeulement payer le bateau, il faudra, dans le premier village, acheter de quoi offrir un petit préſent à Marthe, pour la dédommager des dépenſes qu'elle fera pour nous recevoir. Cet argent eſt dans ma bourſe : mais il vous appartient, & vous êtes libres d'en faire tel uſage qu'il vous plaira. En le joignant à celui que vous avez de vos épargnes, il ſeroit poſſible d'avoir un chariot pour les pauvres gens, & de les défrayer ſur la route juſques à Abbeville. Mais le ſacrifice eſt trop grand ; je n'oſe vous le propoſer. Notre voyage ne pourroit plus avoir lieu cette année.

Louiſe. Oh ! ce ſeroit bien fâcheux.

Mde. Delorme. J'en aurois moi-même quelque regret ; Louiſe, va dire au batelier de préparer ſa voile.

Louiſe. Tout à l'heure, maman. (*Elle reſte, & regarde ſes ſœurs.*)

Henriette. Nous n'avons encore rien décidé.

Charlotte. Je ſais bien ce que j'aurois à faire, pour moi.

Henriette. Et moi auſſi, ſans la pauvre Louiſe.

Louiſe. Moi, mes ſœurs ? Il n'y a que Marthe qui me fâche ; mais je lui écrirai.

Charlotte (*avec joie*). Eh bien, maman, nous voilà toutes les trois d'accord. Prenez, prenez notre argent pour ces pauvres malheureux.

Mde. Delorme. Vous n'avez peut-être pas bien fait encore toutes vos réfléxions. Voyez comme le temps eſt beau, & quel plaiſir nous aurions dans notre promenade !

Charlotte. Ah ! je n'en aurois plus, dès qu'il me viendroit cette penſée : Tu te fais voiturer bien à ton aiſe, & toute une honnête famille meurt de laſſitude par ta dureté !

Henriette.

Henriette. Ne ſont-ils pas de la même eſpèce que nous? Ils auront bien aſſez à ſouffrir dans leur vie, pour avoir une petite joie en paſſant.

Mde. Delorme. Tu ne dis rien, Louiſe?

Louiſe. Maman, je penſois que tout notre plaiſir n'eſt pas perdu. Nous accompagnerons la charrette un petit bout de chemin. Ce ſera toujours une promenade.

Mde. Delorme (en les embraſſant). O mes chères filles! quelle félicité pour moi de vous voir des cœurs ſi compatiſſans & ſi généreux! Vous ne manquerez jamais de plaiſirs ſur la terre, puiſque vous ſavez vous en faire de vos privations & de vos ſacrifices. Venez, ne perdons pas un moment pour cette douce jouiſſance. (*Madame Delorme rentre dans ſa maiſon, d'où elle envoie congédier le batelier, en lui payant ſa journée. Les trois petites Demoiſelles vont & viennent de la cuiſine au jardin, pour donner des ſoins à la pauvre famille. Charlotte aide la femme à panſer le pied du vieillard. Henriette & Louiſe font manger les enfans. Elles retournent enſuite auprès de leur mère.*)

Henriette. Ah, ma chère maman! il auroit fallu voir comme ces enfans ouvroient de grands yeux, quand nous leur avons porté, moi, une grande écuelle de lait, & Louiſe, du pain. Ils ſe preſſoient autour de leur mère, en frappant dans leurs mains de ſurpriſe & de joie.

Louiſe. Je craignois qu'ils ne vouluſſent me manger moi-même, tant ils paroiſſoient affamés.

Charlotte. Il faut que l'aînée ſoit une bien bonne enfant. Elle n'a pas voulu prendre un morceau, juſqu'à ce qu'elle eût donné à manger à ſon petit frère qui ne ſait pas encore ſe nourrir tout ſeul.

Mde. Delorme. La pauvre fille eſt bien à plaindre! Si elle demeure toujours chargée du ſoin des plus petits, elle n'aura pas le temps de s'inſtruire; & la voilà pour toute ſa vie une femme très-miſérable: au lieu que ſi elle avoit le moyen d'apprendre un métier, elle pourroit un jour être fort utile à ſa mère, & l'aider à nourrir les autres enfans.

Louiſe. Eh bien, maman, faites une choſe. Mettez-la près de nous. Je me charge de lui montrer tout ce que vous m'avez fait apprendre. Elle pourra bientôt coudre & tricoter, enſuite vendre ſon ouvrage, & en envoyer l'argent à ſa famille.

Henriette. Ce n'eſt pas une mauvaiſe tournure, au moins, dont Louiſe s'eſt aviſée.

Charlotte.

Charlotte. Ouï, maman, faites-nous ce plaiſir. Penſez-vous, ſi cette bonne fille alloit devenir fainéante comme la vieille femme que nous vîmes l'autre jour, il faudroit qu'elle en revînt à mendier, & nous ne l'aurions ſervie en rien du tout.

Mde. de Delorme. Mais ſavez-vous bien, mes enfans, à quoi vous vous engagez ? Prenez-y garde.

Charlotte. A quoi donc, maman ?

Mde. Delorme. Je vais vous le dire. Si nous prenons cette petite fille à la maiſon, il faudra lui donner des habits, & je n'en ai guère le moyen. Je me trouverois obligée de retrancher ſur les vôtres ce que les ſiens pourroient coûter. Au lieu de fourreaux de taffetas dont je voulois vous faire préſent, vous ne pourriez en avoir que de toile : au lieu de plumes & de fleurs d'Italie, vous n'auriez qu'un ruban tout ſimple ſur votre chapeau ; & je ne vois plus que la ſerge & l'étamine pour faire vos déſhabillés.

Charlotte. J'avois pourtant dit à Roſalie que j'aurois bientôt un habit de ſoie tout comme elle.

Henriette. La toile ne pare jamais ſi bien, n'eſt-il pas vrai ?

Mde. Delorme. Non, ſans doute.

Henriette (*après avoir fait quelques réflexions*). Mais ſi je n'ai pas ſi bonne mine qu'en taffetas, la pauvre petite fille feroit encore bien plus triſte figure avec ſes haillons.

Charlotte. Et puis, ſi elle les portoit plus long-temps, ne courroit-elle pas le riſque de devenir malade ? Vous m'avez dit ſouvent que rien n'étoit ſi mal-ſain que la malpropreté.

Mde. Delorme. Cela eſt vrai auſſi, ma fille. Et toi, Louiſe, que dis-tu de ma propoſition ? Serois-tu contente de porter un habit de laine ?

Louiſe. Oh, très-contente, maman : on n'en ſaute que mieux. Je me ſouviens de l'hiſtoire de Marthonie.

Mde. Delorme. Voilà qui s'arrange à merveille ; cependant ce n'eſt pas tout. Louiſe, c'eſt toi qui t'es offerte la première pour donner à la petite fille des leçons de couture. Naturellement je te devrois la préférence ; mais tu es un peu trop évaporée pour remplir cet emploi. D'ailleurs, tu n'en es pas encore aſſez capable. Charlotte, ni moi, nous ne pouvons nous en charger ; les ſoins

du ménage ne nous donnent que trop d'occupations. C'eſt à toi que je le deſtine, Henriette.

Henriette. Ah! grand merci, maman.

Mde. Delorme. Attends quelques jours pour m'en remercier. Tu ne ſais peut-être pas combien il faut de patience pour l'état que tu prends. Je te connois, tu es vive & emportée. La petite fille ne pourra pas d'abord retenir tes leçons. Tu voudras la reprendre. Si tu la maltraitois, je ſerois forcée, malgré moi, de te punir. Eh bien, oſerois-tu me promettre de ne te laiſſer jamais emporter par ta pétulance?

Henriette. Oh, maman, je ne puis vous en donner ma parole. Vous ſavez l'autre jour, lorſque vous me reprîtes, j'aurois parié ſur ma vie, que cela ne me ſeroit plus arrivé. Bon! à peine fûtes-vous ſortie, que Louiſe, en ſe chauſſant, laiſſa échapper une maille tout du long de ſon bas. J'eus tant de peine à la reprendre, que je me mis en colère contre ma ſœur, & que je la battis. J'en eus enſuite une grande honte; mais c'étoit fait.

Mde. Delorme. Il eſt ſingulier que les enfans qui ont beſoin de tant d'indulgence pour eux-mêmes, n'en ayent preſque jamais pour les autres. Vraiment, tu jouerois un joli perſonnage dans la ſociété, ſi tu laiſſois invétérer en toi ce défaut!

Henriette. Je ne demande pas mieux que de m'en guérir.

Charlotte. Tenez, maman, je crois que c'eſt un fort bon moyen pour cela, de lui donner la petite fille à gouverner.

Henriette. Ouï, je peux quereller ma ſœur, parce qu'elle me le pardonne aiſément, & qu'elle ne me doit rien. Mais je ſerai plus patiente & plus douce envers une élève. Elle pourroit imaginer que j'aurois du regret de l'avoir obligée.

Mde. Delorme. Avec de pareils ſentimens, je ne ſuis plus inquiéte de ta réſolution. Ah çà, Louiſe, il te faudra tous les jours travailler une heure de plus, afin que la petite fille ait bientôt ſes chemiſes & ſes bas.

Louiſe. Oh, je m'en charge de tout mon cœur; je craignois qu'Henriette ne prît pour elle toute la beſogne.

Mde. Delorme. Charlotte, il faudra, je te prie, avoir un peu l'œil ſur leurs travaux.

Charlotte.

Charlotte. Ouï, maman, je ſerai l'inſpecteur général.

Mde. Delorme. Allons, mes filles, hâtons-nous de porter tant de bonnes nouvelles à nos pauvres gens. J'eſpère que leur joie vous ſervira d'encouragement & de récompenſe.

MATILDE.

VOUS vous ſouvenez encore, mes chers amis, des violentes chaleurs qui ont régné cet été. Je ne me les rappelle moi-même qu'avec chagrin, parce qu'en abattant mes forces, elles m'ont empêchée, pendant quelque temps, de répondre à votre flatteuſe impatience. Pour vous dédommager de ce retard involontaire, je vais vous raconter un trait intéreſſant, auquel elles ont donné occaſion.

J'étois à Windſor chez une jeune Dame, qui, par les principes éclairés qu'elle tranſmet à ſes enfans, juſtifie ſi bien le choix qu'on a fait de ſa reſpectable mère pour préſider à l'éducation d'une auguſte famille. Nous nous amuſions à de petits jeux de ſociété, lorſqu'il ſurvint un orage furieux. Le tonnerre rouloit avec un fracas épouvantable, dont toute la maiſon étoit ébranlée, tandis que les éclairs ſembloient à chaque inſtant l'embraſer. Une jeune Demoiſelle de la compagnie ne put ſe défendre de quelque émotion. On entendoit auſſi les cris d'effroi d'une femme-de-chambre. Au milieu de ce trouble, la petite Matilde avoit diſparu. Sa mère, qui paſſoit dans la chambre voiſine, l'aperçut agenouillée dans un coin.

La Mere. Que faites-vous là, ma fille ?

Matilde. Oh ! rien, maman.

La Mere. Eſt-ce que vous êtes effrayée de l'orage ?

Matilde. Non, maman ; vous m'avez appris à ne pas le craindre ; & vous avez bien vu que je ne le craignois pas tout à l'heure.

La Mere. Pourquoi donc êtes-vous à genoux ?

Matilde. C'eſt que j'ai vu friſſonner Eliſe, j'ai entendu crier Kitty ; cela m'a fait de la peine. Je priois Dieu pour elles, & pour tous ceux qui ont peur.

LA SUITE
DE L'ÉCOLE MILITAIRE.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

LE GOUVERNEUR *de l'Ecole Militaire.*
M. DE BELLECOMBE.
MDE. DE BELLECOMBE.
EDOUARD, PORPHIRE, TIMOLÉON, CÉCILE, JOSÉPHINE, *leurs enfans.*
LA PIPE, *vieux Sergent.*

La Scène ſe paſſe dans la chambre d'étude des enfans de M. de Bellecombe.

SCENE I.

Porphire, Timoléon, Cécile, Joſéphine, La Pipe.

(*Cécile & Joſéphine ſont occupées, l'une à lire, l'autre à broder. Timoléon deſſine ſur une table. Porphire fait l'exercice avec la béquille de La Pipe.*)

La Pipe (*à Porphire*). APPRÊTEZ vos armes,—En joue.—Feu.—Allons, voilà qui eſt bien. Rendez-moi ma béquille. (*A Cécile & à Joſéphine, en allant vers elles.*) Vous ne voulez donc jamais apprendre, vous autres?

Cécile. Y penſes-tu, La Pipe?

Joſéphine. Des Demoiſelles?

La Pipe. Qu'importe? Dans la maiſon d'un militaire, tout le monde doit ſavoir faire l'exercice. On n'a jamais ſi bonne grâce que ſous un fuſil.

Cécile.

Cécile. Ouï, ſur-tout quand c'eſt une béquille qui le repréſente.

La Pipe. Il eſt vrai; mais je m'y trompe ſouvent moi-même. Je ſuis plus tenté de la porter ſur mon épaule que par-deſſous. C'eſt toujours mon premier mouvement. Ah! le pauvre La Pipe! Pauvre La Pipe! n'avoir plus qu'un bâton dans les mains à la place d'un mouſquet! Depuis tant d'années, je ne puis encore m'y accoutumer.

Porphire. Mais à ton âge, tu ſerois déjà retiré du ſervice.

La Pipe. Qu'appelez-vous retiré? Je ſerois mort ſoldat, ſans ma jambe de bois. Maudite jambe! Il me vient cent fois par jour la penſée de te mettre en pièces. Au lieu d'une guêtre bien propre, quand je ne trouve là qu'un bout de cotret, je ne me connois plus; je me ſens près d'entrer en fureur.

Timoléon. Que veux-tu? C'eſt un fruit de la guerre.

Joſéphine. Ne t'afflige pas, je te prie, mon pauvre ami.

La Pipe. Ouï, vous avez raiſon, je ferois mieux d'en rire. Après tout, c'eſt ma Croix de S. Louis, à moi. Si ma jambe ne s'étoit pas trouvée ſous le feu, elle ne ſeroit pas aujourd'hui ſi sèche. J'en connois qui ne ſont bien conſervées que pour s'être miſes hors de la portée du canon; & je ne voudrois pas d'un millier de celles-là pour la mienne. M. Timoléon, M. Porphire, vous êtes bien heureux, vous ſervirez un jour. Ah! perdez-moi bras & jambes, plutôt que de recevoir jamais la moindre contuſion à votre honneur.

Timoléon. Va, je te le promets.

Porphire. Et moi auſſi. Tu ſeras devant mes yeux dans toutes mes batailles.

La Pipe. Ouï, votre père & moi, Bellecombe & La Pipe! voilà votre cri de guerre. Avec ces deux noms dans la tête, vous ſerez toujours les premiers à votre devoir.

SCENE II.

Timoléon, Porphire, Cécile, Joſéphine, La Pipe, M. de Bellecombe qui eſt entré vers la fin de la ſcène précédente.

(*Les enfans l'aperçoivent, courent vers lui, & crient à la fois:*) Ah, mon papa! mon papa!

M. de Bellecombe (*en les embraſſant*). Bonjour, mes bien-aimés. (*Il tend la main à La Pipe.*) Bonjour, mon vieux ami, je te remercie des bonnes inſtructions que tu donnes à mes enfans.

La Pipe. Oh, mon Capitaine, je les donne de bon cœur, tant que vous n'y êtes pas; mais, quand je vous ai ſous mes yeux, j'y ai du regret.

M. de Bellecombe. Pourquoi donc, je te prie?

La Pipe. C'eſt que je vois alors tout ce que cela produit. Ouï, n'eſt-ce pas? je ferai de braves guerriers de vos enfans, pour qu'on les renvoie un jour, comme vous, ſans récompenſe, après avoir ſervi dans leurs plus belles années?

M. de Bellecombe. A quoi bon me le rappeler, puiſque moi-même j'ai ceſſé de m'en plaindre?

La Pipe. Je m'en plaindrai pour vous & pour moi juſques à la mort. Mille bombes! n'eſt-ce pas une horreur! Me réformer, moi, La Pipe, pour une jambe de moins! Un ſoldat eſt toujours bon, quand il lui reſte le cœur & la tête. Si on craint que des eſtropiés ne figurent pas bien dans une revue, qu'on les garde pour des batailles. Faites-m'en un corps à part. N'en déplaiſe à Picardie, Champagne & Navarre, ce ſera le premier de tous, j'en réponds.

M. de Bellecombe (*en ſouriant.*) Mon vieux ami, que j'aime à te voir encore tout ce feu de bravoure & de jeuneſſe!

La Pipe. Vous me fâchez de rire, quand vous devriez tempêter plus que moi. Je ſuis un pauvre hère ſans conſéquence, que l'on croit ne devoir plus regarder, lorſqu'il n'a pas tous ſes membres. Mais vous, d'un ſang noble, vous qui vous êtes diſtingué dans dix batailles, qui êtes tout couvert de bleſſures, être renvoyé ſans penſion, lorſque vous avez une famille nombreuſe à ſoutenir, cela crie vengeance à la terre & au ciel.

M. de Bellecombe. Je n'ai pas de reproches à me faire. Il en eſt de plus malheureux. (*Il ſe tourne vers ſes enfans qui paroiſſent émus & troublés.*) Mes petits amis, vous avez aſſez travaillé ce matin pour prendre un peu de relâche. Allez embraſſer votre maman.

Les Enfans. Ouï, ouï, mon papa, & nous reviendrons tout de ſuite à l'ouvrage.

SCENE

SCENE III.

M. de Bellecombe, La Pipe.

M. de Bellecombe. Mon ami, je n'aime pas que tu me parles ainſi devant mes enfans. Je ne veux point qu'ils ſe croient en droit de haïr leurs ſemblables. Ce ſentiment flétriroit de trop bonne heure leurs ames. Il les rendroit faux, miſanthropes & perſonnels. D'ailleurs, ils ſont deſtinés à vivre d'honneur & de gloire. Comment daigneroient-ils prendre la peine d'acquérir de la conſidération aux yeux de ceux qu'ils ne jugeroient dignes que de leurs mépris ?

La Pipe (*avec un ton d'ironie*). Vous avez raiſon de défendre les hommes ; ils vous ont bien traité, les ingrats !

M. de Bellecombe. Il en eſt plus de bons que de méchans ; & quand il n'y auroit que toi ſeul, tu me réconcilierois avec l'humanité.

La Pipe (*en lui ſerrant tendrement la main*). O mon Capitaine !

M. de Bellecombe. Tu n'as pas craint de t'attacher à moi dans ma mauvaiſe fortune. Et n'eſt-ce pas à ton amitié que je dois la vie ?

La Pipe. Bon ! ſi je vous l'ai ſauvée, je vous le devois bien, pour m'avoir mis vingt fois aux arrêts. Sans vous, La Pipe n'auroit été qu'un ivrogne, un querelleur, un vaurien, comme tant d'autres. C'eſt vous qui en avez fait un brave homme. Je ſerois reſté toute ma chienne de vie ſimple ſoldat, ſi l'on m'avoit laiſſé croupir dans mes vices. De guichet en guichet je me ſuis avancé. Dieu merci, me voilà ſergent. Au moyen de ce titre, on eſt, je crois, quelque choſe dans le monde. C'étoit toujours un beau commencement de Colonel. Mais, ô maudit boulet ! avec une jambe de cœur de chêne, comment faire un pas dans les grades ?

M. de Bellecombe. Va, mon ami, tu as aujourd'hui le repos, cela vaut bien les honneurs.

La Pipe. Je n'en aurai de ma vie, tant que je vous verrai ſouffrir. La récolte de votre petit champ vous a manqué cette année. Je vous ſuis peut-être à charge, mon Capitaine ?

M. de Bellecombe. Que dis-tu, mon ami ? Un enfant l'eſt-il jamais à ſon père ; & n'es-tu pas un de mes enfans ?

ſans ? Dieu merci, j'aurai du pain encore : ſi notre ration eſt plus petite, tu en auras toujours ta part comme eux, & autant que moi.

La Pipe. Eh bien, je la prendrai : mais j'eſpère que je vous la rendrai bientôt. Je viens de trouver un bon travail en ville.

M. de Bellecombe. Tant mieux. J'en ſuis charmé pour toi. Qu'eſt-ce donc ?

La Pipe. Croiriez-vous qu'un marchand vint l'autre jour me propoſer de lui tricoter des bas pour les vendre ?

M. de Bellecombe. C'eſt bien, cela t'occupera du moins.

La Pipe. Comment, c'eſt bien ? Quel plaiſir d'aſſommer ce drôle de ma béquille !

M. de Bellecombe. Je me flatte que ce n'eſt pas là ce bon travail dont tu me parlois que d'aſſommer les gens ?

La Pipe. Ce ſeroit toujours cent fois mieux. Vraiment, il ſeroit beau voir La Pipe tricoter comme une femme ! Je me contenterai d'envoyer les aiguilles à tous les diables. Mais cela me fit naître une penſée : Tu peux donc travailler ? J'allai chez un fourbiſſeur. Je m'offris à lui pour dérouiller ſes vieilles lames, & les remettre à neuf. J'aurai la douceur de manier encore des ſabres & des épées ; & puis cela me vaudra dix ſous par jour. Mon Capitaine, faites-moi l'honneur de les recevoir.

M. de Bellecombe. Non, mon ami, garde-les pour toi. Un coup de vin eſt de temps en temps néceſſaire à ton âge.

La Pipe. Du vin ? Oh ! je ne m'y jouerai plus. Nous nous connoiſſons trop bien l'un & l'autre. Si j'en buvois aujourd'hui ſeulement une goutte, demain j'en voudrois boire un tonneau.

M. de Bellecombe. Tu peux avoir d'autres beſoins ; moi, je n'en ai aucun.

La Pipe. Oui, lorſque vous manquez de tout ! lorſque vous ne vivez que de pain & d'eau avec votre famille ! C'eſt auſſi trop fier, mon Capitaine. Vous me refuſez, parce que je ne ſuis pas votre camarade. O maudite jambe, maudite jambe ! qui m'a empêché d'être un Chevert !

M. de Bellecombe. Tu me connois mal, mon enfant. Si je recevois rien de perſonne au monde, ce ne ſeroit que du Roi ou de toi.

La Pipe. Comment ! Tous les deux ſur la même ligne ?

M. de

M. de Bellecombe. Mon Roi n'eſt que mon Maître. Je vois comme un Dieu dans mon ami ; & tu es le ſeul que j'aye ſur la terre.

La Pipe (*ſe jetant dans ſes bras*). Eh bien, mon ami Capitaine, prenez donc mes dix ſous.

M. de Bellecombe. Je t'ai dit que je n'en avois pas beſoin, je ne t'ai pas trompé. Mais écoute. Il peut venir un temps où une plus forte ſomme me ſeroit néceſſaire. Fais quelques épargnes, pour être en état de me l'offrir.

La Pipe. Oh, je vous comprends. C'eſt pour moi plus que pour vous-même que vous me parlez ainſi ; mais n'importe. Je prends vos paroles à la lettre, & mon argent me deviendra ſacré. Je n'y toucherai que pour mon tabac ; & je prendrai bien garde à ne pas me mettre en colère, de peur de caſſer ma Pipe.

M. de Bellecombe Fort bien, mon enfant. Vas en fumer une en l'honneur de notre amitié. Je vois venir Madame de Bellecombe. Je voudrois m'entretenir quelques momens avec elle.

La Pipe. Ouï, mon Capitaine. Auſſi-bien j'ai beſoin de prendre un peu l'air. Vous m'avez ému comme la penſée d'une bataille.

SCENE IV.

M. de Bellecombe, Mde. de Bellecombe.

Mde. de Bellecombe. Que s'eſt-il paſſé, cher époux? Tu viens de m'envoyer mes enfans. Il m'a ſemblé voir ſur leurs traits une altération qui ne leur eſt pas ordinaire. Je n'ai pas voulu leur en demander la cauſe ; j'ai mieux aimé venir m'en éclaircir avec toi. Ne me cache rien, mon ami. Nous eſt-il arrivé quelque nouvelle infortune que je puiſſe adoucir dans ton ame par mes conſolations ?

M. de Bellecombe. Non, chère épouſe, avec les ſecours que je trouve dans ta tendreſſe, je puis ſupporter tous les malheurs ; & s'il m'en ſurvenoit d'imprévus, je ne craindrois point de te les annoncer, après la longue épreuve que j'ai faite de ton courage. Mais raſſure-toi. Notre condition, grâces à Dieu, n'eſt pas empirée.

Mde. de Bellecombe. D'où peut donc venir cet air de triſteſſe que j'ai remarqué dans nos enfans ?

M. de Bellecombe. C'eſt que notre vieux ſoldat, par un excès de zèle & d'amitié s'eſt emporté, en leur préſence, juſqu'à des plaintes amères ſur l'injuſtice que j'ai reçue. J'ai vu qu'ils en étoient frappés. J'ai craint que cette idée ne leur inſpirât du découragement; & je te les ai envoyés pour en effacer l'impreſſion par tes careſſes.

Mde. de Bellecombe. Les pauvres petits malheureux! Hélas! ils ne ſavent pas à quelle triſte condition ils ſont condamnés ſur la terre!

M. de Bellecombe. J'eſpère que leur ſort ne ſera pas auſſi déplorable que ton cœur maternel ſe le repréſente. Juſques ici du moins je ne vois pas qu'ils ayent à ſe plaindre de leur deſtinée.

Mde. de Bellecombe. Quoi! lorſqu'ils ſont privés de toutes les douceurs que leur naiſſance devoit leur procurer?

M. de Bellecombe. Ils ne les ont jamais connues: elles ne peuvent leur cauſer des regrets. Peut-être n'auroient-elles ſervi qu'à les amollir, à énerver leurs forces comme leur eſprit. La vie dure à laquelle ils ſont accoutumés, leur a donné une ſanté robuſte, & de l'énergie dans le caractère. Au lieu d'amuſemens puérils & frivoles, ils ſavent déjà trouver tous leurs plaiſirs dans le travail. Si le Ciel leur réſerve les jouiſſances de la fortune, ils les goûteront avec plus de délices. S'ils doivent paſſer leurs jours dans les privations, ils auront appris à les ſupporter ſans impatience & ſans murmure. Ils ſeront heureux par eux-mêmes dans toutes les ſituations de la vie. Te l'avouerai-je, chère épouſe? je ne regarde plus comme une ſi cruelle diſgrace l'état dans lequel le Ciel nous retient. Au milieu des joies inſenſées du monde, aurions-nous connu ces doux ſentimens de tendreſſe, d'eſtime & de reſpect que nous a donnés l'un pour l'autre l'épreuve commune du malheur? Emportés chacun dans notre tourbillon, nous aurions cherché des amis qui nous auroient abandonnés dans nos peines, & qui, peut-être, les euſſent aggravées par leurs perfidies, tandis que le ſort nous apprend ſi bien que nous pouvons, nous ſeuls, nous ſuffire par notre confiance, & par notre amour. Il eſt tant de malheureux qui n'ont pas toujours les premiers alimens de la vie! Nous n'en avons point encore manqué, ſans les acheter par des baſſeſſes. Si nous nous ſommes réduits à la plus ſimple nourriture, pour que rien ne manque à l'éducation de nos enfans, nous jouiſſons chaque jour de leurs

progrès

progrès & de leur reconnoiſſance. Nous pouvons nous rendre dans nos cœurs ce doux témoignage, que nous n'avons négligé envers eux aucun de nos devoirs. Tous les ſentimens nobles & généreux qu'ils expriment déjà, ſont notre ouvrage. Ce ſont nos leçons & nos exemples qui les leur ont inſpirés. Ils ne feront pas une action honnête ou glorieuſe, qu'un juſte orgueil ne nous la rende perſonnelle. Et ſi l'un d'eux parvient par ſon mérite, je ne crains pas qu'il nous abandonne dans nos vieux jours.

Mde. de Bellecombe. O cher & digne époux, comme je ſens mon ame s'élever par ton courage!

M. de Bellecombe. C'eſt ta conſtance qui, juſqu'à préſent, l'a ſoutenu. Livré à moi ſeul, j'aurois ſuccombé ſous le poids de mes peines. Mais en te voyant renoncer à tous les goûts, & vaincre toutes les foibleſſes de ton ſexe, pour ne t'occuper que de tes devoirs, comment aurois-je pu, ſans rougir à tes yeux du nom d'homme, me montrer moins ferme que toi?

Mde. de Bellecombe. Ne me fais pas tant d'honneur de ces ſacrifices. Ils ne ſont rien pour une mère. Que j'en ferois de plus grands encore, ſi je pouvois, à ce prix, entrevoir ſeulement dans l'avenir un ſort plus doux pour nos enfans! Quoi donc, mon ami, as-tu renoncé à toutes tes prétentions du côté de la Cour? Penſes-tu que de nouvelles démarches ne ſeroient pas enfin plus heureuſes?

M. de Bellecombe. Tu ſais quel a été le ſuccès des premières. Si je n'ai pu rien obtenir, lorſque mes ſervices récens parloient en ma faveur, ſi le traître qui m'abuſoit par les dehors de l'amitié, a refuſé lâchement d'appuyer mes juſtes demandes, de peur d'uſer ſon crédit, qui voudroit aujourd'hui prendre la cauſe d'un homme oublié depuis tant d'années? La longueur même de mon ſilence ſerviroit de prétexte à de cruels refus. Ils rouvriroient des plaies à peine refermées dans mon cœur. J'ai conſumé la moitié des débris de ma fortune pour n'acheter que des regrets; je n'irai pas, du reſte, n'acheter que des remords.

Mde. de Bellecombe. Quoi, mon ami....

M. de Bellecombe. Oui, quand il ne m'en coûteroit que le temps précieux que je déroberois à l'inſtruction de mes fils. Si j'oſois me permettre quelques eſpérances, & qu'elles fuſſent encore trompées, je ſens que je ne pourrois y ſurvivre, ou je traînerois des jours inſupportables dans l'amertume & dans le déſeſpoir. Non, chère épouſe, n'imitons

pas les pères qui croient avoir tout fait, en abandonnant, avec regret, à l'éducation de leurs enfans une partie de leur ſuperflu. C'eſt par nos privations qu'il faut nourrir les nôtres de notre ſang. Vivons de pain, & qu'ils ſoient dignes de nous !

Mde. de Bellecombe. Ils le ſeront, mon ami, nous n'avons pas engendré des monſtres.

M. de Bellecombe. J'ai déjà conçu cet eſpoir flatteur de mon Edouard. Tout enfant qu'il eſt, j'ai obſervé en lui une ame également forte & ſenſible, de la franchiſe, du courage & de l'élévation, toutes les qualités que je déſirerois dans mon ami. Il aura, pour s'avancer, deux motifs, les plus puiſſans ſur de grands caractères, des obſtacles à vaincre, & par-là plus de gloire à acquérir. Avec quelle ardeur je l'ai vu, ſur-tout depuis deux ans, ſe livrer à l'étude, & en dévorer les plus épineuſes difficultés ! Comme il étoit ſaiſi d'un noble enthouſiaſme au récit de quelque grande action ! Je voyois ſa penſée le porter ſans ceſſe dans les plus beaux ſiècles de Sparte & de Rome, pour y rechercher avec avidité juſqu'aux moindres détails de l'enfance des Héros. Comme les premières années de Cyrus ainſi que de Bayard l'enflammoient d'une émulation de tempérance, de grandeur d'ame & de fermeté ! Je crois qu'il ne lui manquoit qu'une circonſtance heureuſe pour montrer déjà ce qu'il peut un jour.

Mde. de Bellecombe. Mais dans la poſition où il ſe trouve, quand eſt-ce que cette circonſtance pourra s'offrir ?

M. de Bellecombe. Elle ne vient jamais pour l'homme foible. Un grand cœur la fait naître, lorſqu'elle lui manque. Oui, mon cher Edouard, il n'eſt rien que je n'oſe attendre de toi.

SCENE V.

M. de Bellecombe, Mde. de Bellecombe, Porphire, Timoléon, Cécile, Joſéphine.

Porphire. Mon papa, vous parliez, je crois, de mon frère ?

M. de Bellecombe. Il eſt vrai, mon fils. Tu ſais qu'il n'eſt pas un moment dans la journée où nous ne ſoyons occupés de quelqu'un de vous.

Joſéphine. Eſt-ce que vous auriez reçu de ſes nouvelles ?

M. &

M. de Bellecombe. Non pas aujourd'hui. Mais je le connois aſſez pour ſavoir tout ce qu'il fait, ſans qu'il ait beſoin de m'en inſtruire. Je ſuis sûr qu'en ce moment il ſonge à me donner des marques de ſa tendreſſe par ſon exactitude à ſes exercices, & ſon application à ſes travaux. Porphire, j'eſpère que ſa bonne conduite te ſervira, dans quelque temps, de recommendation pour être admis dans l'Ecole.

Porphire. Mon papa, je dois y entrer avant mon frère. Je veux à mon tour avoir une bonne porte pour lui.

M. de Bellecombe. Je comptois en moi ſur ta promeſſe. Dans l'état où vous êtes, mes chers amis, ſans biens & ſans protections, votre avancement ne doit être que votre ouvrage. Il dépend des efforts que vous allez faire pour vous ſurpaſſer à l'envi par une noble rivalité. L'élévation de tous peut être l'effet de la bonne conduite d'un ſeul, comme la mauvaiſe conduite d'un ſeul peut tous vous arrêter dans votre fortune. Ainſi, vous voyez, d'un côté, quelle honte, & de l'autre, quelle ſatisfaction glorieuſe à recueillir.

Porphire. Mais, mon papa, La Pipe diſoit tout à l'heure que vous n'aviez pas été recompenſé de vos ſervices?

Timoléon. Je ſuis sûr pourtant que vous n'avez manqué jamais à votre devoir.

Joſephine. Ouï; je voudrois bien ſavoir pourquoi le Roi vous a laiſſé dans l'oubli?

M. de Bellecombe. C'eſt que peut-être il en eſt d'autres plus dignes encore de ſes récompenſes, ou que les charges de ſa Couronne gênent ſes généreuſes diſpoſitions. D'ailleurs j'ai négligé de ſolliciter ſa juſtice, pour vous donner tous mes ſoins. Mais lorſque vous entrerez dans le monde, vous pouvez, en vous y diſtinguant, rappeler ſes yeux ſur moi; & c'eſt alors que je jouirois doublement de ſes bienfaits.

Porphire. Oh, s'il ne tient qu'à mon courage...

Timoléon. Quoi! nous pourrions vous payer de tout ce que vous avez fait pour nous!

M. de Bellecombe. Ouï, mes enfans. Je ne veux point vous faire valoir les ſacrifices que votre inſtruction nous a coûtés à votre mère & à moi. Nous les avons toujours faits ſans regret, & même avec une joie bien vive. Le Ciel commence à nous en récompenſer, en vous faiſant répondre à notre eſpoir. Mais ſi vous alliez le tromper

un jour! ſi le fruit de tant de peines devoit être perdu! Comment vous préſenter cette affreuſe image? Vos ſœurs abandonnées à l'indigence, votre mère à la déſolation, & votre père deſcendant avec déſhonneur dans le tombeau!

Porphire. Non, non, C'eſt nous offenſer que de craindre.

Timoléon. Ouï, ſi vous nous aimez, ſoyez bien sûr que nous ferons tout au monde pour vous rendre heureux.

M. de Bellecombe J'ai mis en vous mon exiſtence entière. Ce n'eſt plus que par vous que je dois vivre ou mourir.

Porphire. Vous vivrez donc tant que nous aurons une goutte de votre ſang dans nos veines.

Timoléon. Plutôt mourir mille fois que de vous faire rougir!

M. de Bellecombe. Eh bien, J'en reçois devant le Ciel cette aſſurance; & je n'ai plus rien à déſirer. Je vous devrai le plus grand bonheur que l'on puiſſe goûter ſur la terre.

Cécile. O mon papa! Que nous ſommes à plaindre de ne pouvoir pas y contribuer auſſi comme eux.

M. de Bellecombe. Vous pouvez me le rendre plus ſenſible, en me faiſant jouir, au ſein de ma retraite, des joies douces & paiſibles d'un père. Que manqueroit-il un jour à ma félicité, ſi, tandis que mes fils honoreroient ma vieilleſſe par leurs talens & leurs grandes actions, mes filles la ſoulageoient par leurs ſoins, & la paroient de leurs vertus? Si je les voyois ſe rendre dignes des nobles établiſſemens que leur nom & la gloire de leurs frères peuvent leur procurer? (*Il va prendre par la main Madame de Bellecombe, que l'excès de ſa ſenſibilité a rendue muette pendant toute cette ſcène.*) O chère Epouſe! conçois-tu nos tranſports! Voir l'honneur & la joie ſe répandre de toutes parts dans notre maiſon par chacun de ceux que nous avons fait naître!

Porphire. Vous ne dites rien, maman?

Cécile. Maman, vous pleurez?

M. de Bellecombe. C'eſt de joie, mes enfans. Je me livrois d'avance à tout le bonheur que votre père vient de ſe peindre.

Porphire. Oh, nous vous promettons de vous le faire goûter. Mon frère, mes ſœurs, jurons-le tous enſemble à ſes genoux. J'en réponds au nom d'Edouard, comme pour moi-même. (*Ils tombent aux genoux de leur mère, qui les relève & les embraſſe. M. de Bellecombe les prend avec tranſport, & les ſerre contre ſon cœur.*)

SCENE

SCENE VI.

M. de Bellecombe, Mde. de Bellecombe, Porphire, Timoléon, Cécile, Joſéphine, La Pipe.

La Pipe (*en ſe précipitant dans la chambre*). O mon Capitaine, mon Capitaine!

M. de Bellecombe. Qu'eſt-ce, mon ami?

La Pipe. Je viens de le voir. Il arrive.

M. de Bellecombe. Qui donc?

La Pipe. Lui, vous dis-je; mon meilleur ami, après vous pourtant, mon Capitaine,

M. de Bellecombe. Edouard?

Mde. de Bellecombe. Mon fils?

Porphire. Mon frère?

Cécile & Joſéphine. Où eſt-il donc? Où eſt-il donc?

Timoléon. O mon cher La Pipe! eſt-ce bien vrai?

La Pipe. Quand je vous le dis. Il a failli me renverſer par terre, en ſe jetant ſur moi. Il ne pouvoit ſe détacher de mon cou. L'excellent enfant! toujours le même! Il me ſuit. Il va monter.

Mde. de Bellecombe. Pourquoi revient-il? O Ciel! il n'y a que dix jours qu'il eſt dans ſon école. L'en auroit-on déjà.....

M. de Bellecombe (*l'interrompant*). Que dites-vous, Madame? Soupçonner mon Edouard! Voilà le premier chagrin que vous m'avez cauſé.

Mde. de Bellecombe. Pardonne à mon inquiétude. Cependant que devons-nous penſer, mon ami?

M. de Bellecombe. Tout, plutôt que de le croire coupable. Non, il ne l'eſt point. (*Il court à ſa rencontre.*)

SCENE VII.

M. de Bellecombe, Mde. de Bellecombe, Edouard, Porphire, Timoléon, Cécile, Joſéphine, La Pipe.

Edouard (*ſe jetant dans les bras de ſon père*). O mon papa, mon papa! quelle joie de vous revoir!

M. de Bellecombe. Embraſſe-moi, mon fils! Encore une fois. Quel eſt donc le ſujet qui te ramène auprès de nous?

Edouard.

Edouard. Il eſt là-dedans. Liſez, Liſez. (*Il lui donne des papiers. Il court enſuite à ſa mère, & ſe précipitant à ſon cou:*)

O ma chère maman! vous ſerez bien contente. (*Il ſe retourne vers ſes frères & ſes ſœurs, & les embraſſe.*) Bonjour, mes frères. Bonjour, mes petites ſœurs. Vous ne m'attendiez pas encore, n'eſt-ce pas? Vous ne ſerez pas fâchés de mon retour, quand vous ſaurez pourquoi je ſuis venu.

Joſéphine. Oh, nous en ſommes déjà bien aiſes, ſans le ſavoir.

Edouard. J'avois écrit à mon papa pour lui annoncer de bonnes nouvelles: mais j'ai tant prié le Gouverneur, qu'il m'a permis de les apporter moi-même. Cela ne vaut-il pas mieux?

Cécile. Oh, ſurement, ſurement.

M. de Bellecombe (*interrompant ſa lecture*). Que vois-je! Une penſion de douze cents livres pour moi, & de trois cents pour mon fils, que le Roi nous accorde!

Mde. de Bellecombe. O Ciel! eſt-il poſſible?

La Pipe. Mille bombes! Si c'étoit vrai!

Tous les Enfans. Comment! comment, mon papa!

M. de Bellecombe. (*d'un ton calme*). Tiens, chère épouſe, lis toi-même. (*Avec tranſport.*) Quel eſt cet homme généreux qui a daigné porter mes ſervices au pied du trône, quand tout le monde ſembloit m'abandonner? Le Roi ſait donc enfin que je ne l'ai pas ſervi ſans gloire. O mon Prince! je pouvois vivre heureux privé de tes dons; mais non de ton eſtime. Edouard, à qui dois-je ce noble bienfait?

SCENE VIII.

Le Gouverneur de l'Ecole Militaire, Eugène ſon fils, M. de Bellecombe, Mde. de Bellecombe, Edouard, Porphire, Timoléon, Cécile, Joſéphine, La Pipe.

(*Edouard court vers la porte, ſort avec précipitation, & rentre auſſitôt, en tenant le Gouverneur par la main.*)

Edouard. Le voici, le voici, mon papa! Voici notre bienfaicteur, & mon ſecond père! Voyez auſſi mon frère Eugène que je vous préſente. Un nouveau fils pour vous & pour maman.

Le Gouverneur. Daignez me pardonner, ſi j'ai pris la liberté de paroître à vos yeux d'une manière ſi bruſque. Je n'aurois pas voulu perdre la ſcène attendriſſante dont je ſuis témoin.

M. de Bellecombe. Jouiſſez-en, Monſieur, puiſqu'elle eſt votre ouvrage.

Mde. de Bellecombe. Je ſens qu'elle doit être faite pour votre cœur.

Le Gouverneur. Je fais mon bonheur d'y jouer un rôle: mais je n'en ſuis pas le héros. C'eſt à cet aimable enfant que la gloire en appartient.

Mde. de Bellecombe. A mon fils!

M. de Bellecombe. A mon Edouard?

Le Gouverneur. Vous vous êtes privés de toutes les douceurs de la vie pour former ſon cœur & ſon eſprit. Il s'en privoit à ſon tour pour acquitter, à votre inſçu, ſa reconnoiſſance. Pardonnez, Monſieur, ſi je parois inſtruit d'un ſecret de l'intérieur de votre maiſon. Votre fils ne l'a point trahi. C'eſt moi qui l'ai ſurpris dans le fond de ſon cœur. Depuis ſon entrée à l'Ecole, il ne vouloit prendre que les plus groſſiers alimens. Toutes nos menaces n'ont pu lui faire déclarer le motif de cette conduite. Ce n'eſt qu'en m'inſinuant dans ſon ame, par des careſſes, que je l'ai pénétré. Il ne vouloit pas être plus heureux que ſon père, qui avoit tant ſouffert pour lui. Nous avons parlé de vous. J'ai appris votre état. Je n'ai eu que le foible mérite d'en faire inſtruire notre juſte Monarque. Le tendre ſacrifice de votre fils parloit tout ſeul en votre faveur. De plus, votre nom ſe trouvoit avec une diſtinction flatteuſe dans ſa mémoire. Il a dit (ce ſont ſes propres paroles): Qu'il s'eſtimoit heureux de pouvoir récompenſer vos anciens ſervices, & le ſoin que vous preniez de lui former, dans vos enfans, des ſujets d'une ſi grande eſpérance. Le digne Miniſtre m'a même rapporté que, tandis que ces mots ſortoient de ſa bouche, une de ſes larmes avoit coulé ſur votre brevet.

M. de Bellecombe. O Monſieur, pardonnez à la foibleſſe de la nature! J'avois des forces pour ſupporter le malheur: je n'en ai point pour réſiſter à tant de joie. Mon fils, mon cher Edouard, c'eſt donc ainſi que tu ſais aimer ton père!

Edouard. Ah! je n'ai fait pour vous qu'un moment, ce que vous avez fait pour moi depuis tant d'années. (*Il ſe retourne vers ſa mère, & la voit prête à s'évanouir.*) Maman,

man, n'allez donc pas mourir, je vous en prie, à préſent que vous êtes riche. Ma petite penſion eſt pour vous. (*Mde. de Bellecombe ſe ranime par les baiſers d'Edouard, & l'accable des plus tendres careſſes.*)

Le Gouverneur. Dieu! quel tableau touchant! Mon brave Edouard, vous ſouviendrez-vous que je veux être auſſi votre père?

Edouard. Oh, toujours, toujours, M. le Gouverneur. Mon papa, embraſſez donc Eugène. Nous nous ſommes promis de nous aimer juſqu'à la mort.

Eugène. Ouï, mon cher Edouard, je ne l'oublierai de ma vie. (*Ils ſe jettent au cou l'un de l'autre. M. de Bellecombe les prend tous les deux dans ſes bras.*)

Le Gouverneur. J'ai pris la liberté de l'amener auprès de vous pour lui faire reſpirer les ſentimens & les vertus qui règnent dans votre maiſon. Il avoit ſu démêler, avant moi, le cœur d'Edouard; & c'eſt lui qui, le premier, a recherché ſon amitié.

M. de Bellecombe. Si vous lui donnez un ami dans mon fils, je dois en trouver un dans ſon père.

Le Gouverneur. J'ambitionnois le titre que vous m'offrez. En voici, de ma part, le gage. (*Il lui tend la main.*)

La Pipe. Oh, je n'y puis tenir plus long-temps. (*Il laiſſe tomber ſa béquille & ſe jette ſur leurs mains, qu'il preſſe dans les ſiennes.*) Excuſez-moi, Monſieur: mais où mon Capitaine met ſon cœur, il faut que le mien y ſoit auſſi. Vous êtes un brave homme. C'eſt moi qui vous le dis; & La Pipe ne l'a jamais dit pour rien.

M. de Bellecombe. Je vous demande pardon pour la franchiſe d'un vieux ſoldat. Il eſt plein d'honneur; & le mouvement de ſon affection ne peut vous être indifférent. Hélas! elle m'a conſolé de bien des peines.

Le Gouverneur. S'il en eſt ainſi, je reçois ſes ſentimens avec plaiſir. Ouï, mon ami, touchez là. Tous les guerriers ſont frères.

La Pipe (*avec tranſport*). O mon autre bonne jambe! où es-tu? que je puiſſe danſer de joie pour tout le bonheur de cette journée!

N. B.

N. B. *On a cru faire plaiſir au Lecteur de rapporter ici, dans toute ſa ſimplicité, l'anecdote intéreſſante qui fait le ſujet du drame qu'on vient de lire, & de celui du mois précédent. Il eſt bon de prévenir que le nom de Bellecombe, dont on a fait uſage, eſt un nom ſuppoſé.*

LE BON FILS.

UN enfant de très-bonne naiſſance, placé à l'Ecole militaire, ſe contentoit, depuis pluſieurs jours, de la ſoupe & de pain ſec avec de l'eau. Le Gouverneur, averti de cette ſingularité, l'en reprit, attribuant cela à quelque excès de dévotion mal entendue. Le jeune enfant continuoit toujours, ſans découvrir ſon ſecret. M. P. D. inſtruit par le Gouverneur de cette perſévérance, fit venir le jeune élève ; & après lui avoir doucement repréſenté combien il étoit néceſſaire d'éviter toute ſingularité, & de ſe conformer à l'uſage de l'Ecole, voyant qu'il ne s'expliquoit point ſur les motifs de ſa conduite, il fut contraint de le menacer, s'il ne ſe réformoit, de le rendre à ſa famille. Helas! Monſieur, dit alors l'enfant, vous voulez ſavoir la raiſon que j'ai d'agir comme je fais ; la voici : Dans la maiſon de mon père je mangeois du pain noir en petite quantité ; nous n'avions ſouvent que de l'eau à y ajouter. Ici je mange de bonne ſoupe, le pain y eſt bon, blanc & à diſcrétion. Je trouve que je fais grande chère, je ne puis me réſoudre à manger davantage, me ſouvenant de l'état de mon père & de ma mère.

M. P. D. & le Gouverneur ne pouvoient retenir leurs larmes, en voyant la ſenſibilité & la fermeté de cet enfant. Monſieur, reprit M. P. D. ſi Monſieur votre père a ſervi, n'a-t-il pas de penſion? Non, répondit l'enfant. Pendant un an, il en a ſollicité une : le défaut d'argent l'a contraint d'y renoncer, & il a mieux aimé languir que de faire des dettes à Verſailles. Eh bien, dit M. P. D. ſi le fait eſt auſſi prouvé, qu'il paroît vrai dans votre bouche, je vous promets de lui obtenir cinq cents livres de penſion. Puiſque vos parens ſont ſi peu à leur aiſe, vraiſemblablement ils ne vous ont pas bien fourni le gouſſet : recevez, pour

pour vos menus plaisirs ces trois louis que je vous présente de la part du Roi; & quant à Monsieur votre père, je lui enverrai d'avance les six mois de la pension que je suis assuré de lui obtenir. Monsieur, reprit l'enfant, comment pourrez-vous lui envoyer cet argent? Ne vous en inquiétez point, répondit M. P. D. nous en trouverons le moyen. Ah Monsieur, repartit promptement l'enfant, puisque vous avez cette facilité, remettez-lui aussi les trois louis que vous venez de me donner. Ici j'ai de tout en abondance; cet argent me deviendroit inutile, & il fera grand bien à mon père pour ses autres enfans.

LA PERRUQUE, LE GIGOT, LES LANTERNES, LE SAC D'AVOINE ET LES ÉCHASSES.

M. DE FRÉVILLE étoit une après-midi dans son cabinet avec ses quatre enfans, Lucien, Charlotte, Denise & S. Félix, lorsqu'il reçut la visite de ses trois meilleurs amis, M. de Vermont, de Feuilleragues & de Fonbonne. Les enfans aimoient beaucoup ces Messieurs, & se réjouirent de leur arrivée. Ils prêtoient une oreille attentive à leurs entretiens, qui furent si instructifs & si amusans, que le soir & même la nuit étoient déjà venus, sans qu'on eût songé à se détourner pour demander de la lumière. M. de Vermont en étoit aux détails les plus curieux de ses longs voyages, lorsqu'on entendit frapper rudement à la porte. Les enfans se rassemblèrent bientôt en peloton derrière le fauteuil de leur père, qui attendoit toujours que l'un d'eux allât ouvrir. Il en avoit donné l'ordre à Lucien son fils aîné, mais Lucien l'avoit fait passer à Charlotte, Charlotte à Denise, & Denise à S. Félix. Durant le cours de ces négociations, on avoit frappé une seconde fois, & aucun d'eux ne bougeoit de sa place. M. de Fréville les regarda d'un œil qui sembloit leur demander si c'étoit à lui ou à ses amis de prendre la peine de se lever de leur siége. Enfin, ils se mirent en marche tous les quatre ensemble dans l'ordonnance guerrière d'un bataillon carré, bien tapis les uns contre les autres.

autres. Quand ils furent près de la porte, Lucien se détacha d'un pas craintif, & la pouſſa bruſquement, en ſe repliant avec précipitation ſur le petit corps d'armée. Mais le petit corps d'armée eut bien une autre peur au tintamarre ſoudain qui ſe fit alors entendre, & à l'apparition d'un corps blanchâtre qui rampoit à quatre pattes, avec des grogneries étouffées. Les quatre nouveaux Soſies prirent la fuite, en pouſſant des hurlemens d'effroi. Qui eſt là donc, s'écria M. de Fréville, d'un ton d'impatience? Moi, Monſieur, répondit une voix ſourde, qui ſembloit ſortir du plancher.—Et qui êtes-vous?—C'eſt le garçon perruquier, Monſieur, qui cherche votre perruque qu'on vient de faire tomber. Je vous laiſſe à penſer, mes amis, quels éclats de rire ſuccédèrent au morne ſilence qui venoit de régner un moment! On tira la ſonnette pour avoir des flambeaux; & bientôt on aperçut à leur clarté la boîte à perruque tout en pièces, & la malheureuſe perruque renverſée à terre, qui chauſſoit, comme une large pantouffle, l'un des pieds du garçon.

Lorſque le premier tumulte de cette ſcène riſible fut appaiſé, M. de Fréville plaiſanta ſes enfans ſur leur poltronnerie, & leur demanda de quoi ils avoient eu peur. Ils ne le ſavoient pas eux-mêmes; car ils étoient accoutumés dès le berceau à ne pas s'effrayer de l'obſcurité, parce qu'on les y avoit laiſſés quelquefois ſeuls pour les aguerrir, & qu'il avoit été expreſſément défendu à tous les domeſtiques de leur faire de ridicules hiſtoires de ſpectres & de revenans.

La converſation générale, détournée de ſon premier ſujet, vint à rouler ſur ce point; & l'on examina d'où pouvoit provenir la frayeur dont les enfans ſont ordinairement ſaiſis dans les ténèbres.

C'eſt un effet naturel des ténèbres elles-mêmes, dit M. de Vermont. Comme ils ne peuvent diſtinguer avec juſteſſe les objets qui les environnent, l'imagination, qui ne demande que du merveilleux, les leur préſente ſous des formes extraordinaires, les groſſiſſant ou les rapetiſſant à ſon gré. Alors le ſentiment de leur foibleſſe leur perſuade qu'ils ne peuvent réſiſter à ces monſtres chimériques. La terreur s'empare de leurs eſprits, & les frappe d'impreſſions quelquefois mortelles.

Ils ſeroient bien honteux, dit M. de Fréville, s'ils voyoient au grand jour ce qui leur inſpire tant de crainte dans l'obſcurité!

C'eſt

C'eſt comme ſi je le voyois, interrompit Lucien, car je n'ai qu'à le toucher; alors je ſais bien ce que j'ai devant moi.

Ouï, répondit Charlotte, tu viens de nous donner une belle preuve de ton courage! C'eſt pour cela que tu m'aurois laiſſé toucher la porte, ſi je ne t'avois pouſſé.

Il te ſied bien de parler de ma peur, répliqua Lucien, toi qui t'es allée cacher derrière S. Félix.

Et S. Félix derrière moi, ajouta la maligne petite Deniſe.

Allons, dit M. de Fréville, je vois que vous n'avez rien à vous reprocher les uns aux autres. Mais l'expédient de Lucien n'en eſt pas moins raiſonnable, parce que, dans toutes ces repréſentations extravagantes que l'on ſe forme, il n'y a jamais que les accidens naturels à craindre, & qu'on peut s'en préſerver en reconnoiſſant, par le toucher, ce qui nous offuſque. C'eſt pour avoir négligé cette précaution dans l'enfance qu'on s'accoutume à voir enſuite des fantômes dans tout ce qui nous entoure. Il me revient à ce propos une hiſtoire, aſſez drôle, que je vais raconter.

Les enfans joyeux, ſe rangèrent en cercle autour de lui; & M. de Fréville commença en ces mots:

Dans la maiſon de mon père, il y avoit une ſervante qu'on envoya un ſoir à la cave chercher du vin pour le ſouper. On s'étoit déjà mis à table, & l'on ne voyoit venir ni le vin ni la ſervante. Ma mère d'un caractère très-vif, ſe leva pour l'aller appeler elle-même. La porte de la cave étoit ouverte, & perſonne ne répondoit à ſes queſtions. Elle m'ordonna de prendre un flambeau, & de deſcendre avec elle. Je marchois le premier pour l'éclairer. Comme ma vue ſe portoit en avant, je ne regardois point à mes pas. Tout à coup je tombe de ma hauteur ſur quelque choſe de flaſque, où mes pieds s'étoient embarraſſés. Ma lumière s'éteint; & cherchant à me relever, j'appuie ſur une main immobile & glacée.

Au cri que je pouſſe, la cuiſinière deſcend avec une chandelle. On approche, & nous trouvons notre pauvre ſervante étendue, le viſage contre terre, dans un profond évanouiſſement. On la relève, on lui fait reſpirer des ſels; elle reprend peu à peu ſes eſprits: mais à peine ſes yeux ſont-ils rouverts, qu'elle s'écrie d'une voix effarée, en ſe débattant dans nos bras: Ah! la voilà, la voilà encore!

core ! Qui donc, lui demanda ma mère ?—Cette grande femme blanche, pendue à la voûte. Voyez, voyez. Nous regardâmes du côté qu'elle nous montroit, & nous vîmes effectivement quelque chose de blanc & de long suspendu dans un coin. N'est-ce que cela, s'écria la cuisinière, en poussant un grand éclat de rire ? Eh, c'est le gigot que j'ai acheté aujourd'hui. Je l'ai mis ici au crochet pour le tenir frais ; & je l'ai entouré d'un linge pour le garantir des insectes. Elle courut aussitôt détacher l'enveloppe, & présenta le gigot à sa camarade encore toute tremblante de frayeur. Ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à la convaincre de sa ridicule mépriſe. Elle s'obstinoit à soutenir que le fantôme l'avoit renversée d'un coup d'œil effrayant, qu'elle avoit voulu se sauver, qu'il l'avoit poursuivie & accrochée par sa jupe, & qu'il lui avoit ensuite arraché avec violence le flambeau de la main. Elle ne savoit plus ce qui lui étoit arrivé depuis ce moment.

Il n'est pas difficile, dit M. de Vermont, d'expliquer ce qui s'étoit passé dans sa tête. Lorsqu'elle fut effrayée au point de s'évanouir, son sang s'arrêta tout à coup : & comme elle ne pouvoit s'enfuir, elle s'imagina qu'elle étoit retenue. Sa main, en se roidissant, laissa tomber son flambeau, & elle crut que le fantôme le lui avoit arraché.

Que nous sommes heureux, ajouta-t-il, de ce que les lumières de notre siècle commencent à dissiper ces folles croyances de spectres & d'apparitions ! Il fut un temps d'ignorance, où ces idées, se mêlant à des sentimens superstitieux, portoient la foiblesse & l'effroi dans tous les esprits. Grâces au Ciel, elles sont bannies des villes ; mais elles règnent encore dans les campagnes, que les malheureux villageois regardent toujours comme peuplées de sorcières & d'esprits malins. En voici un exemple fort plaisant.

Thomas, gros fermier, revenoit un soir de la foire du village voisin avec Etienne & Suzette, ses deux enfans. C'étoit vers les derniers jours de l'automne, où la nuit commence à régner de bonne heure sur l'horizon. En passant devant une auberge, le père dit aux enfans qu'il avoit besoin d'y entrer pour se rafraîchir ; & comme ils savoient la route, il leur ordonna de la suivre, en leur promettant de les rejoindre bientôt. Etienne & Suzette

s'en

s'en alloient donc à petits pas, s'entretenant des farces plaiſantes qu'ils avoient vu faire aux marionnettes, & les répétant pour s'amuſer. Tout à coup vers le milieu d'un ſentier qui venoit tendre au grand chemin par le coin d'un petit bois, ils aperçurent quelque choſe de flamboyant qui s'agitoit ſur la terre, & qui ſembloit danſer en s'élevant & s'abaiſſant tour à tour. Thomas, autrefois ſoldat, leur avoit ſouvent dit qu'il ne falloit pas avoir peur de ce qui, dans l'éloignement & les ténèbres, portoit quelque forme effrayante; & qu'en s'en approchant, on trouveroit toujours que ce n'étoit rien. Etienne, dans ce moment, avoit oublié toutes ces inſtructions. Il bégayoit à peine, tremblant de tout ſon corps, & glacé d'effroi. Suzette ſe moqua de ſes craintes, & lui déclara qu'elle vouloit voir la choſe de près. Son frère eut beau lui proteſter que c'étoit des revenans, des hommes de feu qui lui tordroient la nuque, elle ne fut point découragée par ces folles imaginations, & s'avança vers la lumière d'un pas intrépide.

Elle n'en étoit plus éloignée que de vingt pas, lorſqu'elle reconnut le joueur de marionnettes de la foire, qui, avec ſa lanterne, cherchoit quelque choſe autour de lui.

En tirant ſon mouchoir de ſa poche, il en avoit enlevé ſa bourſe; & depuis un quart d'heure, il la cherchoit à terre inutilement. Suzette, plus aviſée, ſe mit à fureter dans les buiſſons, & la trouva bientôt accrochée aux branches d'une aubépine. Le joueur de marionnettes lui donna pour ſa peine ce drôle de polichinelle qui l'avoit tant fait rire; & tout le long de la route, il lui apprit à le faire jouer.

Ils ne faiſoient que d'entrer dans la ferme, lorſque Thomas y arriva. Le joueur de marionnettes lui raconta ſon aventure, & loua le courage de Suzette. Cependant la nuit devenoit plus ſombre, & le pauvre Etienne ne paroiſſoit point. Son père commença à craindre qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur. Il prit un gros flambeau de réſine, & courut avec ſa fille ſur le grand chemin pour le chercher.

Ils alloient à grands pas, ſe tournant de tous côtés, & l'appelant ſans ceſſe. Enfin ils entendirent au loin une voix d'enfant qui leur répondoit par des cris douloureux. Ils y coururent, & ils trouvèrent Etienne dans un foſſé

profond, dont il ne pouvoit ſortir. Il étoit couvert de boue de la tête aux pieds ; & il avoit le viſage & les mains tout déchirés par les brouſſailles.

Et comment, diantre, t'es-tu fourré là-dedans, lui dit Thomas, en l'aidant à s'en tirer ?

Ah, mon père, c'eſt que je courois, tournant la tête vers l'homme de feu qui me pourſuivoit ; & je ſuis tombé dans cette foſſe. Je voulois en ſortir ; je n'ai trouvé pour m'accrocher que des épines. Voyez comme elles m'ont mis tout en ſang : & là-deſſus il recommença ſes cris & ſes lamentations.

Son père le tança rudement pour ſa poltronnerie. Etienne en fut bien plus honteux, lorſqu'il apprit l'heureuſe aventure de Suzette. Il ne pouvoit ſe conſoler d'avoir perdu ſa part du joli polichinelle qu'elle ſavoit déjà faire jouer ſi adroitement.

La lanterne de votre récit, dit M. de Feuilleragues, me rappelle un événement où la mienne a joué un rôle encore plus effrayant pour toute une bourgade.

Je revenois un ſoir d'une tournée que j'avois faite pour des recrues dans les villages d'alentour. Il étoit tombé depuis midi une pluie affreuſe qui avoit rompu tous les chemins. Elle ſe précipitoit encore avec la même violence ; mais comme il me falloit rejoindre la marche le lendemain au matin de bonne heure, je me remis en route avec la précaution de prendre une lanterne pour m'éclairer dans un pas dangereux que l'on m'indiqua.

Je venois de paſſer l'abri d'une petite colline, lorſqu'un coup de vent furieux emporte mon chapeau juſque vers le milieu d'un étang profond. Heureuſement j'avois un grand manteau rouge. Je le fis remonter ſur ma tête, en me ménageant une petite ouverture pour voir à me conduire, & pour reſpirer. De peur que l'ouragan ne s'engouffrât dans ſes plis, je paſſai mon bras droit autour de mon corps, afin de l'aſſujettir : en ſorte que ma lanterne, que je tenois de la main droite, ſe trouvoit ſous mon épaule gauche. A l'entrée d'une bourgade, bâtie ſur le penchant d'une montagne, je rencontrai trois voyageurs, qui ne m'eurent pas plutôt aperçu, qu'ils ſe mirent à fuir, comme ſi quelque démon les eût emportés. Je continuai ma route au galop, & j'allai deſcendre dans une hôtellerie, où je voulois prendre quelque repos. Bientôt après, j'y vis arriver mes trois poltrons, pâles & plus morts que vifs.

Ils racontèrent, en friſſonnant d'effroi, qu'ils venoient de trouver un grand cadavre, tout dégoûtant de ſang, qui portoit ſa tête en feu ſous ſon bras. Il étoit monté, diſoient-ils, ſur un cheval noir par devant, & gris par derrière, qui n'avoit pas laiſſé, tout boiteux qu'il étoit, de monter tout droit la montagne, avec une vîteſſe extraordinaire. Ils avoient eu le ſoin de ſonner l'alarme dans toute la bourgade. On les avoit ſuivis juſqu'à la porte de l'hôtellerie, & il s'y trouvoit près de cent perſonnes preſſées les unes contre les autres, ouvrant leurs bouches & leurs oreilles à cet épouvantable récit. Pour me dédommager des déſagrémens de mon voyage, je réſolus de rire encore à leurs dépens, avec le projet de les guérir enſuite de leurs frayeurs. J'allai reprendre ſecrétement mon cheval; & m'étant remis à quelque diſtance dans le même équipage, excepté que ma lanterne étoit ſous le devant de mon épaule, j'arrivai à bride abattue devant la porte de l'hôtellerie. Il auroit fallu voir toute cette foule conſternée, les uns cachant leurs têtes entre leurs mains, les autres ſe précipitant dans l'auberge. Il n'y eut que l'hôte ſeul qui eut le courage de reſter ſur la porte, & de me regarder. Alors je tirai ma lanterne de deſſous mon bras; je me dépouillai de mon manteau, & je parus à ſes yeux tel qu'il m'avoit vu l'inſtant d'auparavant au coin de ſa cheminée. Ce ne fut pas ſans peine que nous vînmes à bout de rappeler ces bonnes gens de leur profonde terreur. Les trois voyageurs, ſur-tout, encore frappés de la première impreſſion, n'en pouvoient croire leurs propres yeux. On finit par les railler de leur viſion, & par boire à la ſanté du grand cadavre ſans tête, qui, faute de cet éclairciſſement, alloit peut-être de ville en ville répandre, pour des ſiècles, une frayeur ſuperſtitieuſe dans toute la contrée.

Il ne tenoit donc qu'à moi, dit M. de Fonbonne, de fournir auſſi le ſujet d'une belle relation aux commères de mon pays, dans une aventure nocturne, qui m'eſt arrivée lors de ma première jeuneſſe.

Je venois d'achever le cours de ma rhétorique, lorſque j'allai paſſer le temps des vacances à la maiſon de campagne de mon oncle. J'eus une fois beſoin de me lever dans la nuit. Il falloit traverſer une vaſte galerie, & je n'avois d'autre lumière, pour y guider mes pas, que les foibles rayons de la lune, obſcurcis par les nuages. En paſſant devant une porte vitrée qui s'ouvroit ſur la grande allée

du jardin, je vis une maſſe informe qui ſe gliſſoit le long des arbres. La lune qui la frappoit obliquement d'une ſombre lueur, lui donnoit une apparence effrayante, celle d'un grand coloſſe, dont la moitié du corps ſeroit courbée en avant. A meſure qu'il s'éloignoit, je le voyois ſe rapetiſſer par degrés; tout à coup il ſembla ſe partager en deux. Une moitié paroiſſoit immobile & morte; l'autre, dans un grand mouvement, s'agitoit autour d'elle. Comme aucune des deux ne venoit de mon côté, la frayeur dont j'étois ſaiſi me laiſſa la force d'appeler au ſecours. Mais à peine eus-je à demi pouſſé le premier cri, que la moitié vive du fantôme accourut vers moi, & me dit d'une voix ſuppliante: Ah! Monſieur, Monſieur Cyprien, ne criez pas, je vous en prie. Au nom de Dieu, taiſez-vous. La voix ne m'étoit pas inconnue. Je m'armai de réſolution, & m'avançai vers lui. Qui es-tu, lui dis-je? un voleur, ſans doute?—Eh non, Monſieur Cyprien, non certainement. Je ſuis Picard, le cocher. Ah! c'eſt toi, répondis-je? Que fais-tu donc? J'allai le joindre, & j'aperçus un grand ſac debout contre la muraille qu'il chargeoit ſur ſa tête. Je vis clairement alors ce qui lui avoit donné cette ſtature monſtrueuſe, & pourquoi il m'avoit paru ſe partager en deux lorſqu'il avoit jeté le premier ſac à terre. Je lui demandai ce qu'il emportoit à une heure ſi indue. C'eſt que je dois, me répondit-il, aller de bonne heure à la ville. Hier au ſoir, j'oubliai de tirer de l'avoine du grenier. Il faut cependant que mes chevaux la mangent avant le jour. Je me ſuis levé pour en venir chercher. Mais n'en dites rien, je vous en ſupplie. On pourroit me croire coupable de négligence, ou imaginer que je ſuis un voleur. Je compris tout de ſuite qu'il pourroit bien être en effet ce qu'il craignoit de paroître. Je l'avois vu moi-même prendre de l'avoine le ſoir. D'ailleurs, ce n'étoit pas du côté de l'écurie qu'il portoit le ſac, mais vers la petite ruelle qui paſſoit au bout du jardin: & puis il ne falloit ſurement pas deux grands ſacs d'avoine pour trois chevaux. Dès le lendemain, j'inſtruiſis mon oncle de ce manége. Après quelques perquiſitions, on découvrit qu'il avoit une fauſſe clef; & que, de cette manière, il avoit pluſieurs fois emporté dans la nuit une grande partie des proviſions de nos pauvres chevaux.

Si, lorſque le prétendu fantôme ſe fut approché de moi, & m'eut appelé par mon nom, je n'avois pas ſurmonté ma première frayeur, & que je me fuſſe ſauvé dans ma chambre pour l'éviter, de quelles terribles idées ne me ſerois-je pas tourmenté pendant toute la nuit? Cette image m'auroit peut-être pourſuivi le reſte de ma vie, & m'auroit rendu foible & peureux, ſi même elle n'avoit attaqué mes nerfs, & dérangé mon cerveau.

M. de Fonbonne auroit eu effectivement ce malheur à craindre. Je viens d'être inſtruit d'un événement funeſte, qui prouve combien les effets de la peur ſont terribles ſur les enfans. Je vais vous le raconter, mes amis, & j'eſpère que cet exemple vous guérira de la manie odieuſe que vous avez de chercher à vous effrayer les uns les autres, ſur-tout dans les ténèbres.

Le jeune Charles de Pommery, enfant plein d'eſprit & de talens, avoit pris un goût ſi vif pour la muſique, que, non content de la leçon de clavecin qu'il recevoit chez lui dans la matinée, il alloit encore tous les ſoirs la répéter chez ſon maître, qui demeuroit dans le voiſinage de la maiſon de ſon père.

Son frère Auguſte, très-bon enfant auſſi, mais dont les goûts étoient plus tournés vers la diſſipation, employoit ce temps à forger dans ſa tête mille nouvelles eſpièglerie. Il s'étoit aperçu que Charles rentroit le plus ſouvent tout ſeul au logis, & quelquefois dans l'obſcurité. Il forma le deſſein de lui faire peur. Depuis quelques jours il s'exerçoit, à l'inſçu de ſa famille, à marcher ſur des échaſſes. Un ſoir il les prend à ſes pieds, s'affuble d'un grand drap blanc, qui, malgré ſa hauteur, traînoit juſqu'à terre, couvre ſa tête d'un chapeau noir à bords rabattus, d'où pendoit un long crêpe de deuil; & dans ce groteſque attirail, il ſe place debout, à l'entrée de la maiſon, pour attendre ſon frère. Celui-ci revenoit dans la joie innocente de ſon âge, fredonnant l'air qu'il venoit de répéter. Il n'étoit plus qu'à trois pas de la porte, lorſqu'il aperçut le coloſſe monſtrueux qui agitoit ſes bras & marchoit à lui pour le repouſſer. Frappé d'un effroi mortel à cet aſpect, il tombe tout à coup par terre ſans connoiſſance. Auguſte qui n'avoit pas prévu les ſuites de ſon déteſtable badinage, ſe dépouille auſſitôt de ſon épouvantail, & ſe jette à corps perdu ſur ſon frère, en lui prodiguant les plus tendres careſſes, & tous les ſecours qu'il crut propres à le ranimer.

nimer. Mais hélas ! le petit malheureux étoit déjà comme mort. Ses parens accourent, & parviennent enfin à le rappeler au ſentiment de la vie. Il ouvre les yeux, & les regarde d'un air ſtupide. On l'appelle des noms les plus chers, il ne peut les entendre. Sa langue s'agite en vain dans ſa bouche, elle ne rend plus que des ſons inarticulés. Le voilà ſourd, muet & inſenſé, ſans doute pour la vie. Il s'eſt écoulé plus de ſix mois depuis cette déplorable aventure, & tout l'art des Médecins n'a pu rien opérer. Peignez-vous, ſi vous le pouvez, mes amis, la déſolation de ſes parens. Il ſeroit peut-être à déſirer pour eux qu'il eût ceſſé de vivre. Ils n'auroient pas tous les jours ſous les yeux un ſujet de pleurs & de déſeſpoir. Mais leur affliction n'eſt rien encore en comparaiſon de celle d'Auguſte. Depuis ce temps, il reſſemble plus à un ſquelette qu'à une créature vivante. Il ne peut ni manger, ni dormir. Ses larmes l'épuiſent & ſes remords le dévorent. Cent fois, dans la journée, il marche ou s'arrête d'un pas égaré ; il tord ſes mains, s'arrache les cheveux, & maudit ſa naiſſance. Il appelle, il embraſſe ſon frère qui ne le reconnoît plus. Je les ai vus l'un & l'autre, & je ne puis vous dire lequel des deux eſt le plus infortuné.

LE TRICTRAC.

M. De Pontis venoit d'acheter pour Sophie & pour Adrien un petit Trictrac de bois d'acajou, avec des dames d'ébène & d'ivoire, trois jetons de nacre, deux cornets de maroquin, & quelques paires de jolis dés Anglois.

Les enfans ne connoiſſoient pas encore ce jeu. Ils prièrent leur papa de leur en donner les premières leçons. M. de Pontis, qui ſe mêloit volontiers à tous leurs plaiſirs, s'en fit un de les ſatisfaire. Il jouoit alternativement avec l'un & avec l'autre ; & celui qui ne jouoit pas, regardoit la partie pour s'inſtruire.

Je me garderai bien de vous dire comment ils comptoient d'abord du bout du doigt le nombre des points imprimés ſur les dés. Je ne marquerai pas non plus les écoles qu'ils firent dans le commencement. J'aime mieux vous

apprendre qu'au bout d'un mois, ils ſavoient joliment la marche du jeu. Bientôt ils furent en état de jouer ſeuls enſemble. Sophie étoit de la première force de ſon âge pour le *petit Jean*. Adrien, plus ambitieux, tournoit toutes ſes prétentions vers le *Jean de retour*. Peu à peu ils en vinrent au point de n'avoir plus recours à leur papa que dans les grandes difficultés.

Il étoit un jour témoin de leur partie. Adrien, après quelques mauvais coups, avoit perdu la tête, & ſembloit jouer à reculons. Sophie, qui ſe poſſédoit à merveille, menoit la bredouille grand train.

Adrien, en faiſant rouler les dés dans ſon cornet, avant de les pouſſer, ne manquoit jamais de nommer les points qu'il lui auroit fallu pour battre, ou pour remplir. Cinq & quatre! ſix & trois! Point du tout. C'étoit deux & as, terne, ou double deux qui venoient. Il frappoit du pied contre terre, fracaſſoit les dames, jetoit le cornet après les dés, & s'écrioit: Voyez ſi l'on peut être plus malheureux! C'eſt bien jouer de guignon.

Sophie, au contraire, ſans appeler ſes dés, cherchoit à s'en procurer un grand nombre de favorables. Se voyoit-elle trompée dans ſon attente? Au lieu de ſe troubler elle-même par des lamentations inutiles, elle réfléchiſſoit ſur le moyen de parer à cet accident. Il lui arrivoit quelquefois d'en tirer de nouvelles reſſources; & l'on étoit tout ſurpris de lui voir rétablir, en un clin d'œil, le jeu le plus déſeſpéré.

Lorſque la victoire ſe fut déclarée pour elle avec tous les honneurs du triomphe, elle ſortit, par modeſtie, pour ſe dérober à ſa gloire. Adrien, honteux de ſa défaite, n'oſoit lever les yeux ſur ſon papa. M. de Pontis lui dit froidement: Adrien, tu as bien mérité de perdre cette partie.

Adrien. Il eſt vrai, mon papa, celle-là, & toutes les autres, pour jouer contre quelqu'un qui a tant de bonheur.

M. de Pontis. Il ſembleroit, à t'entendre, que c'eſt le haſard qui décide abſolument de tout à ce jeu.

Adrien. Non, mon papa. Mais on n'amène que des points faits exprès comme Sophie.

M. de Pontis. Il étoit difficile qu'elle en eût de contraires, de la manière dont elle avoit ſu diſpoſer ſes dames. Tu n'as fait attention qu'à ſes dès, au lieu de remarquer la marche de ſon jeu. Que dirois-tu d'un jardinier qui, gouvernant

gouvernant ſes arbres au haſard & ſans accommoder ſes travaux aux variétés des ſaiſons, ſe plaindroit de ce que ſes fruits ne réuſſiſſent pas comme ceux de ſon voiſin, attentif à profiter de toutes ces circonſtances pour l'avantage de ſa culture ?

Adrien. Oh, mon papa, c'eſt bien différent.

M. de Pontis. Et en quoi ? Voyons.

Adrien. Je ne peux pas vous le dire, mais je le ſens bien.

M. de Pontis. Je ſuis honteux pour toi de te voir employer ces reſſources des petits eſprits pour défendre leur opiniâtreté dans une mauvaiſe cauſe. As-tu réellement vu dans la comparaiſon que je viens d'employer quelque choſe qui l'empêche de ſe rapporter au ſujet dont il étoit queſtion ? Je veux que tu me le diſes.

Adrien. Eh bien non, mon papa, je n'y avois ſeulement pas réfléchi. C'étoit pour n'avoir pas l'air d'être confondu.

M. de Pontis. Tu vois ce que l'on gagne à ces lâches détours. On n'avoit que le tort d'un défaut de juſteſſe dans l'eſprit, & l'on y joint le tort beaucoup plus condamnable d'un défaut de juſtice dans le cœur. En employant ce foible ſubterfuge auprès de quelqu'un raiſonnable, crois-tu qu'il en ſoit la dupe ? Jamais. Il n'y voit que de la petiteſſe après de la déraiſon. On auroit pu d'abord attendre au moins de lui de la pitié ; il ne reſſent plus que du mépris, ſans compter celui qu'on doit s'inſpirer à ſoi-même.

Adrien. Mon père, c'eſt bien dur ce que vous me dites là.

M. de Pontis. Tu ſais que je ſuis ſans ménagement pour tout ce qui peut tenir du plus loin à l'injuſtice ou à la baſſeſſe. On ne reçoit ces leçons que d'un père, & je les donne avec amitié, pour qu'un autre n'ait pas occaſion de te les donner avec aigreur. L'aveu que tu m'as fait à la première inſtance, & d'un mouvement franc de ton ame, me perſuade que tu n'auras jamais beſoin d'un autre avis. Viens m'embraſſer, Adrien.

Adrien. De tout mon cœur, mon papa, je ſens que vous me ſauvez bien des affronts.

M. de Pontis. Je n'ai vu que ce moyen de les prévenir. Mais revenons encore à la comparaiſon dont j'avois fait uſage. Nous pourrons, j'eſpère, en tirer une inſtruction plus étendue.

Adrien. Voyons, voyons, mon papa; je ne vous ferai point de mauvaiſe chicane. Mais, ſi je la vois tant ſoit peu clocher, vous permettrez bien....

M. de Pontis. Je ne demande pas mieux, mon ami. Je ſerai charmé de te voir des idées plus juſtes. Crois qu'un noble amour-propre peut encore trouver quelque ſatisfaction dans l'aveu même d'une erreur. Il ne ſe ſait point ſans un grand amour pour la vérité, ſans un vif ſentiment de juſtice; & la raiſon qui ſait ſe relever d'une chute, eſt tout près d'en venir à ne plus broncher.

Adrien. Je vois qu'il me faut encore long-temps tenir la bride ſerrée à la mienne.

M. de Pontis. Fort bien; mais lâche un peu les rênes à ton imagination pour me ſuivre. Je te diſois qu'un joueur de trictrac doit faire, pour ſon jeu, comme un jardinier habile pour ſon jardin. Si l'un ne ſonge d'abord qu'à donner une belle tige à ſon arbre, & à bien développer ſes branches pour y recueillir plus de fruits, l'autre ne s'occupe au commencement qu'à faire ſes caſes, & à placer ſes dames dans un ordre avantageux, pour faire aiſément ſon plein, le ménager lorſqu'il eſt fait, & en tirer le plus grand nombre de points qu'il puiſſe rapporter. L'événement des dés ne dépend pas plus de l'un, que les variations du temps dépendent de l'autre. Mais ce qui dépend également de tous les deux, c'eſt de ſe tenir en garde contre les incertitudes, de n'y expoſer qu'avec précaution l'objet de leurs travaux. Le cours d'une partie eſt mêlé de haſards favorables ou contraires, comme celui d'une ſaiſon d'influences malignes ou bienfaiſantes. Les chances heureuſes reſſemblent à ces chaleurs douces qui préparent la fertilité, & les revers ſubits de fortune à ces tempêtes ſoudaines qui menacent la végétation. L'habileté ſuprême eſt de prévoir ces viciſſitudes, de découvrir à propos l'un ſon jeu, l'autre ſon eſpalier, lorſqu'il n'y a point de danger à craindre, pour hâter leur croiſſance, & de les garantir enſuite avec ſoin, lorſque la partie ou le temps devient orageux.

Adrien. Fort bien, mon papa, juſqu'ici tout quadre à merveille. Mais dans une partie de trictrac, un bon joueur ne profite pas ſeulement de ſes propres avantages, il profite encore des fautes & des écoles de ſon adverſaire, au lieu que le jardinier joue tout ſeul dans votre comparaiſon.

M. de

M. de Pontis. Il eſt vrai ; mais une comparaiſon ne peut jamais embraſſer tous les rapports. La mienne ſe borne à ceux que je viens d'indiquer.

Adrien. Croyez-vous ? Eh bien, je vais la pouſſer plus loin, moi. Je regarde tous les jardiniers d'un village comme jouant entre eux à qui portera le plus de fruits au marché. Celui qui ſait le mieux conduire ſon jeu, en aura de plus précoces, de plus beaux, & en plus grand nombre : il les vendra mieux, ſi les autres par ignorance ou par des écoles en ont moins à vendre ; & c'eſt lui qui gagnera la partie.

M. de Pontis. Comment donc ? voilà qui eſt fort juſte, mon fils. Tu vois quels avantages on peut retirer d'un entretien raiſonnable, où l'on ne cherche pas à ſe tendre des piéges l'un à l'autre, par une mépriſable vanité, mais à s'inſtruire mutuellement, & à s'éclairer par un échange de lumières. Je n'avois aperçu qu'une des faces de l'objet que je te préſentois. En y attirant tes regards, je t'ai donné l'occaſion d'en apercevoir une qui m'avoit échappé, & qui pourroit m'en faire découvrir d'autres à mon tour. Les ſciences ne ſe ſont ainſi formées que par l'aſſemblage graduel de toutes les diverſes idées que la méditation a fait naître dans l'eſprit de ceux qui les cultivent. Je les compare à des lampes qui brûleroient devant des réverbères à mille facettes inégales, mais dont chacune réfléchiroit vers un foyer commun les rayons qu'elle reçoit. C'eſt le faiſceau de tous ces traits, plus ou moins vifs, mais tous fortifiés l'un par l'autre, qui fait le grand éclat de lumière qu'on voit briller au point de leur réunion. Je ſerai ravi que tu t'accoutumes de bonne heure à conſidérer les objets que tu veux connoître, par leurs rapports avec d'autres qui te ſont déjà familiers, à les bien confronter enſemble, & à ſaiſir nettement dans cette comparaiſon tout ce qui les rapproche, ou les éloigne. Cette méthode eſt la plus naturelle, la plus féconde & la plus ſure. C'eſt elle qui, appliquée à l'exercice de l'imagination, a formé les Homère, les Milton, les Arioſte & les Voltaire, à l'étude profonde du cœur humain ; les Shakeſpeare, les Molière, les Racine & les Lafontaine, à la recherche de l'origine de nos idées ; les Locke, les Clarke & les Condillac, à l'obſervation infinie de la nature ; les Ariſtote, les Bonnet & les Buffon, à la méditation des lois du développement de la ſociété & des empires ; les Monteſquieu, les Rouſſeau,

les Ferguſon & les Mably enfin, à la pénétration des myſtères de l'ordre ſublime de l'univers; les Copernic, les Newton, les Képler, les Halley, les Bernouilli, les Euler, les d'Alembert & les Franklyn, tous premiers hommes dans les divers genres de hautes connoiſſances, dont je me plais à te citer déjà les noms & la gloire, pour t'inſpirer la noble ardeur de t'inſtruire un jour dans leurs ouvrages immortels.

L'INNOCENCE RECONNUE.

PREMIÈRE PARTIE.

LAISSEZ LÀ ces méchantes ames;
Eh! qu'importent leurs faux diſcours?
Epoux, n'en croyez que vos femmes;
Dormez en paix ſur vos amours.
Pour de faux bruits, faut-il contre elles
Armer votre cœur prévenu?
Tel qui vous les dit infidelles,
Ne ſe plaint que de leur vertu.

Un exemple en eſt dans l'Hiſtoire,
Je le conſacre dans ce Chant.
Il eſt doux d'acquérir ſa gloire
A peindre un tableau ſi touchant!
Mais que ſont ces palmes flatteuſes,
Sans un prix plus cher à mon cœur?
Femmes, ſoyez toutes heureuſes,
Et rien ne manque à mon bonheur.

Belle en ſa fleur d'adoleſcence,
Fille des Princes du Brabant,
Geneviève avoit l'innocence,
Et les mœurs ſimples d'un enfant.
Vingt Barons s'offroient à lui plaire,
Siffroi, Palatin, eut ſes vœux;
Aux nœuds d'Amour, Hymen ſon frère
Joignit bientôt de plus ſaints nœuds.

Un

Un amant près de ſa maîtreſſe,
C'eſt le portrait de nos époux.
Ces premiers feux de leur tendreſſe,
Comme ils ſont vifs, comme ils ſont doux!
Soins careſſans, muet langage,
Nouveau délice chaque jour:
Une colombe, en leur ménage,
Auroit pris des leçons d'amour.

Mais l'époux reçoit des nouvelles;
Adieu ſon innocent plaiſir.
Pour combattre les infidelles,
L'ordre eſt preſſant, il faut partir.
Cruels aſſauts que dans ſon ame
L'amour vient livrer à l'honneur!
L'honneur eſt beau; mais fuir ſa femme!
Ce ſeul penſer lui fend le cœur.

Doucement un jour il ſe lève
Aux premiers rayons du ſoleil,
Regarde en pleurant Geneviève,
Qui repoſe en un doux ſommeil;
Et plus d'une ſi chère image
Il voudroit repaître ſes yeux,
Plus il craint d'uſer ſon courage,
S'il oſe riſquer des adieux.

Il va, revient: à ſon oreille
La Gloire jette un cri guerrier;
Il part. Geneviève s'éveille:
Il preſſe au loin ſon beau courſier.
O Geneviève! quelle épreuve
Pour un cœur neuf comme le tien!
Te trouver ainſi demi-veuve
Aux premiers jours de ton hymen!

Epris dès long-temps de ſes charmes,
Son Intendant brûle en ſecret:
Il la voit plus belle en ſes larmes,
Il tente un criminel projet.
Geneviève de ſon audace
Ne le reprend qu'avec douceur;
Et lui, pour prix de cette grâce,
Veut la couvrir de déſhonneur.

Moins triſte, un jour, par un meſſage
Elle mandoit à ſon époux :
" Mon ſein, cher ami, porte un gage
" Que votre amour me rend bien doux.
" Non, Seigneur, mande le Fauſſaire,
" La perfide trompe vos feux ;
" Son fruit eſt un fruit adultère :
" Liſez ſes complots amoureux."

Sans qu'un regret troublât ſon ame,
Le Comte eût vu ſes biens périr ;
Sans donner des pleurs qu'à ſa femme
Il auroit vu ſes jours finir ;
Mais que cette femme adorée
Verſe l'opprobre ſur ſon front !
Quelle horreur ! Son ame navrée
Frémit de rage à cet affront.

Dans ſon premier feu de vengeance,
Inacceſſible à tout remords,
Il veut qu'on lave ſon offenſe :
Sa femme eſt vouée à la mort.
L'ordre eſt parti. Son cœur murmure,
Par un autre ordre il s'en départ.
" Qu'on ſauve, dit-il, la parjure ?"
Ah, malheureux ! il eſt trop tard.

II. PARTIE.

Avant la grâce, hélas ! le traître
A reçu l'ordre rigoureux ;
Il ſe hâte, il connoît ſon maître,
Il craint un retour généreux.
Geneviève vient d'être mère,
Elle nourrit ſon bel enfant ;
Foible appui contre la colère
Allumée au cœur d'un méchant !

A deux brigands couverts de crimes
L'ordre eſt donné. Dans la forêt
Ils traînent leurs tendres victimes.
L'enfant eſt nu, le fer eſt prêt.

" Vou-

« Voudriez-vous, leur dit Geneviève,
« Me tuer deux fois, mes amis ?
« Ah ! par pitié, que votre glaive
« M'égorge au moins avant mon fils. »

O doux pouvoir de l'innocence !
L'un des féroces aſſaſſins
Lève ſon bras, ſon bras balance,
Le poignard échappe à ſes mains.
« Eh ! quelle foibleſſe mon ame
« Reſſent pour la première fois !
« Je ne puis tuer cette femme !....
« Allez, ſauvez-vous dans ces bois. »

La pauvre mère, preſque morte,
Se lève, court à ſon enfant,
Par la forêt ſoudain l'emporte,
Preſſé ſur ſon cœur palpitant.
Comme en ſa joie elle l'embraſſe
Ce triſte fruit de ſes amours,
Cet innocent qui lui retrace
Le cruel qu'elle aime toujours !

Mais bientôt quelle inquiétude
En ſes tranſports la vient ſaiſir !
Par cette vaſte ſolitude,
Foibles tous deux, que devenir ?
Le jour fuit. Elle erre tremblante ;
Son enfant crie, il meurt de faim.
Mais quoi ! le trouble & l'épouvante
Ont tari le lait de ſon ſein.

Comment vous dire ſes alarmes ?
Comment la peindre en ſa douleur,
Abreuvant ſon fils de ſes larmes,
Et le réchauffant ſur ſon cœur ?
S'il ſe plaint, cent vives atteintes
Déchirent ſes ſens éperdus ;
Et s'il ceſſe un moment ſes plaintes,
Elle croit qu'il n'eſt déjà plus.

Cœurs ſenſibles, que ſes entrailles
Souffrirent dans la longue nuit !
Le jour renaît. Dans les brouſſailles
Elle va chercher quelque fruit.

Elle

Elle revient. Qu'aperçoit-elle ?
Une Biche accourt vers l'enfant ;
Il preſſe ſa douce mammelle ;
Près d'eux bondit un jeune faon.

O grand Dieu ! le cœur d'une mère
Eſt un bel ouvrage du tien !
Son fils peut vivre, elle l'eſpère ;
Ses propres maux ne lui ſont rien.
Dans le creux d'un rocher ſauvage
La Biche accompagne ſes pas,
Dans ſa main vient brouter l'herbage,
Et nourrir l'enfant dans ſes bras.

Et voilà donc la deſtinée
Qui va remplir ſes plus beaux ans !
Seule en ces bois, abandonnée
Au milieu des loups dévorans,
Des fruits verts ſont ſa nourriture ;
Une mouſſe humide eſt ſon lit ;
Les ennuis, les vents, la froidure
Sont les hôtes de ſon réduit.

Songes de la douce eſpérance
Portez-lui du moins vos ſecours !
Geneviève, attends en ſilence,
Tu peux retrouver tes beaux jours.
Si Dieu nous frappe, c'eſt un père ;
Il chérit toujours ſes enfans.
Conſole-toi. Son bras ſévère
N'eſt roidi que ſur les méchans.

III. PARTIE.

Ainsi que l'Intendant lui-même,
Comptant ſa femme au rang des morts,
Siffroi de ſa rigueur extrême
Commence à ſentir un remords !
S'il la chaſſe de ſa mémoire,
Geneviève y revient toujours ;
Mais plus ſouvent il n'oſe croire
Qu'elle ait pu trahir ſes amours.

Rongé d'ennuis, las de la vie,
Il veut périr dans les combats ;
Mais le ſort trahit ſon envie,
La mort qu'il cherche fuit ſes pas.
Le bras fatigué de carnage,
Il eſt pris & chargé de fers,
Traîné ſept ans dans l'eſclavage,
Libre enfin, repaſſe les mers.

Il arrive les yeux en larmes,
Rien ne peut calmer ſon ennui ;
Ces lieux, jadis ſi pleins de charmes,
Las ! qu'ils ſont triſtes aujourd'hui !
Que ce palais eſt ſolitaire !
Qu'ils ſont mornes ces beaux feſtins !
Eh quoi donc, ſa longue misère
Ne peut aſſouvir les deſtins !

Près de finir ſes jours infames
L'Intendant perfide a tremblé :
Et ſon impoſture & ſes trames,
Un écrit a tout dévoilé.
A cette lecture accablante
Que devient le pâle Siffroi ?
" Ciel ! ma femme étoit innocente,
" Et ſon bourreau, cruel ! c'eſt moi."

Dès-lors une effroyable image
S'attache à ſes yeux, le pourſuit,
Le jour, le croiſe à ſon paſſage,
Elle eſt ſur ſa couche, la nuit.
Il voit Geneviève égorgée,
Tenant ſon fils mort ſur ſon ſein,
Entend crier l'ombre outragée :
" Barbare époux, père aſſaſſin !"

Tantôt ces images funèbres
Semblent accabler ſes eſprits,
Tantôt il court dans les ténèbres,
Appelant ſa femme & ſon fils.
Il n'a de trève, dans ſa peine,
Que lorſqu'au ſein des bois profonds,
Un courſier rapide l'entraîne
Sur les pas des cerfs vagabonds.

Un

Un jour une Biche eſt atteinte
D'un trait qu'il adreſſe à ſon flanc,
Il la ſuit, guidé par la teinte
Que l'herbe reçoit de ſon ſang.
Il voit une femme ſauvage
Qui, ſortant du fond d'un taillis,
Court à la Biche, & la ſoulage;
Un enfant la ſuit à grands cris.

Sur cette femme demi-nue
A peine il arrête les yeux,
Elle rougit, baiſſe la vue,
Se voile de ſes longs cheveux.
" Dans cette déſerte demeure,
" Malheureuſe, que faites-vous?
" —Depuis ſept ans, Seigneur, j'y pleure
" Les fureurs d'un cruel époux.

" —Votre époux? Eh, pour quelle injure?
" —D'un faux ſoupçon préoccupé,
" Las!...—Eh bien?—Il me croit parjure;
" Par un méchant il fut trompé.—
" Quoi! vous feriez...—Je ſuis...—Achève.
" Quel eſt ton pays?—Le Brabant.—
" Et ton nom?—Je ſuis Geneviève.—
" —Oh! c'eſt ma femme & mon enfant."

" Ouï, c'eſt vous!" Il dit, il s'élance,
Il les prend, les ſerre en ſes bras.
" Je ſais, je ſais votre innocence.
" Vous tremblez! Oh! ne craignez pas.
" Pour mon erreur lâche & cruelle
" Que vous devez bien me haïr!
" —Cher époux, tu me crois fidelle,
" Tous mes maux viennent de finir."

Mais autour d'eux déjà s'empreſſe
La foule ardente des chaſſeurs.
" Amis, voilà votre Maîtreſſe,
" Pour qui nous verſions tant de pleurs.
" Voyez mon fils. C'eſt mon image
" Qui reſpire dans tous ſes traits,
" Allons, ſur un lit de feuillage,
" Qu'on les emporte en mon palais."

Ils marchent. Siffroi vient derrière,
Tenant ſa femme ſur ſon ſein ;
Puis vient la Biche nourricière,
Que l'enfant flatte de ſa main.
Allez, famille fortunée,
Vos malheurs ont ceſſé leur cours ;
Allez, couple heureux, l'Hymenée
Vous rend vos premières amours.

LA TENDRE MÈRE.

Lettre de M. de Tercy à Mde. de Tercy.

MADAME,

CETTE lettre vous cauſera peut-être quelque ſurpriſe. Peut-être auſſi l'attendiez-vous de moi. Quoi qu'il en ſoit, elle eſt devenue néceſſaire ; & j'en viens, ſans autre préparation, au ſujet qui me force de vous l'écrire.

Vous pouvez vous ſouvenir encore d'un temps où je vous aimois, & où vous paroiſſiez répondre à ma tendreſſe. Ce temps n'eſt plus. Vous avez cru pouvoir placer vos affections dans un objet plus digne de vous. Puiſque vous en eſpérez votre bonheur, je ne veux point le détruire. Nous ſommes libres. Retirez-vous ſur vos terres, je reſte dans les miennes. Je vous donne huit jours pour cet arrangement. Je me tiendrai loin de vous dans cet intervalle, pour vous ſauver de mes reproches, & vous épargner un trouble dont il ne me convient pas d'être témoin. Quant à mes trois enfans, vous pouvez vous tranquilliſer ſur leur ſort. Après ſa conduite, leur mère ne doit plus avoir de communication avec eux, & je trouverai, ſans elle, le moyen de les faire élever convenablement à leur naiſſance. Recevez pour toujours mes adieux. Jouiſſez en paix de votre nouvelle deſtinée, & cherchez, autant qu'il vous ſera poſſible, à effacer de votre mémoire le ſouvenir de celui qui ſe diſoit autrefois votre tendre époux, & qui n'eſt à préſent que

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

ADRIEN DE TERCY.

Réponſe

Réponſe de Mde. de Tercy à la lettre précédente.

MONSIEUR,

JE chercherois vainement à vous peindre tous les mouvemens que votre lettre a excités dans mon ame. Vous voulez vous ſéparer de moi. Puiſque vous jugez cet éclat néceſſaire, je me ſoumets à vos idées. Si quelqu'un m'avoit dit lors de notre union, qu'elle n'aboutiroit qu'à une rupture ſcandaleuſe, je n'aurois certainement pu me perſuader que cet événement fût même poſſible. Cependant il eſt arrivé. Dans mon malheur, il me reſte une conſolation, c'eſt qu'il eſt encore dans le ciel un Dieu qui ſait porter au grand jour l'innocence. Ma conſcience me déclare exempte de tout reproche. Mon cœur ne connoît aucun de ces objets que vous appelez dignes de moi. Il n'a jamais écouté que vous ſeul ; je vous le proteſte, non par des ſermens, mais par une ſimple affirmation, que mon ame prononce avec calme & fermeté. Je ne veux faire aucun effort pour vous convaincre de votre injuſtice. Je ſuivrai patiemment le chemin par où le Ciel me conduit. Il m'a juſques à préſent comblé de faveurs. J'eſpère qu'il voudra bien me les continuer. Il eſt cruel pour moi qu'on m'arrache tous mes enfans. Je pourrois dire qu'une mère qui leur donna le jour avec douleur, a ſur eux plus de droits que leur père : & les lois m'en accorderoient au moins un. Mais je ne vous ferai pas l'affront de les invoquer. Je me figurerai, avec réſignation, que Dieu vient de me les enlever par la mort, ou que je meurs moi-même, & qu'ils vont bientôt me ſuivre. Adieu ; vivez heureux, injuſte & toujours cher époux. Le jour & la nuit, je prierai le Ciel que, pour votre repos, il faſſe tomber de vos yeux le voile qui les couvre, afin que vous puiſſiez voir quelle honnête & fidelleé pouſe vous avez, pardeſſus toutes les femmes, dans

Votre déſolée, mais innocente

AMÉLIE.

Mde. de Tercy, Henriette, Sophie & Caroline.

Henriette. Nous voici, maman, que nous voulez-vous ?

Mde. de Tercy. Venez, mes filles, aſſeyez-vous près de moi. J'ai quelque choſe à vous dire.

Caroline.

Caroline. Prends-moi ſur tes genoux, je te prie, maman. (*Mde. de Tercy prend Caroline dans ſes bras, la ſerre tendrement ſur ſon ſein, & laiſſe échapper quelques larmes.*)

Henriette. Qu'avez-vous donc, maman? vous pleurez.

Sophie. Je n'ai rien fait, au moins que je ſache, pour te fâcher contre moi.

Caroline. Ni moi non plus, maman, je t'aſſure. (*Mde. de Tercy ſecoue la tête, ſans pouvoir répondre. Ses larmes & ſes ſanglots recommencent avec plus de violence. Les trois enfans ſe mettent à pleurer, & crient enſemble, en la preſſant de leurs mains:*) Maman, ma chère maman!

Mde. de Tercy (*en contraignant ſes pleurs*). Tranquilliſez-vous, je vous en conjure. Ne pleurez point. Vous me déſolez.

Henriette. Pourquoi donc avez-vous pleuré la première? Pourquoi pleuriez-vous hier, avant hier, tous les jours, depuis la lettre de mon papa?

Mde. de Tercy. Ne me le demande point, ma chère fille, tu le ſauras un jour. Tout ce que je puis vous apprendre, mes enfans, c'eſt que demain je ſuis obligée de vous quitter.

Sophie. Et tu ne m'emmènes pas cette fois, comme tu me l'avois promis. Henriette t'a bien accompagnée dans l'autre voyage.

Mde. de Tercy. Plût au Ciel que je puſſe vous emporter toutes dans mes bras! Mais, hélas! ce n'eſt pas en mon pouvoir.

Henriette. Au moins, reviendrez-vous bientôt, maman?

Sophie. Et m'apporteras-tu quelque choſe de bien joli, quand tu reviendras?

Caroline. Et auſſi à moi, je t'en prie! Une grande poupée qui roule!

Henriette. Quoi, mes ſœurs, vous voyez que maman eſt triſte, & vous lui parlez de joujoux! Ah! ſi j'oſois.....

Mde. de Tercy. Que veux-tu dire, ma chère fille?

Henriette (*en ſanglotant*). Vous ne reviendrez pas, je le ſens. Vous êtes toujours chagrine de nous quitter; mais vous ne pleurez pas comme aujourd'hui, quand ce n'eſt que pour un petit voyage.

Mde. de Tercy. Ne te fais pas de ces frayeurs, Henriette. En moins de ſix ſemaines, je ſerai de retour auprès de vous.

Sophie.

Sophie. O mon Dieu! que ferons-nous ſi long-temps toutes ſeules?

Caroline. Tu le ſais, maman, je ne ſais jamais jouer ſi bien, quand tu n'y es pas.

Mde. de Tercy. Votre papa revient demain.

Henriette. Et vous ne ſerez pas ici pour le recevoir?

Sophie. Oh, il ſera bien fâché que tu n'y ſois pas.

Caroline. Demeure au moins pour lui, je te prie, maman.

Mde. de Tercy. Il n'en ſera que plus aiſe de me voir à mon retour. Quelques ſemaines ſeront bientôt paſſées.

Henriette. Vous ne voulez pas nous le dire; mais je ſais que mon papa.....

Mde. de Tercy. Mon enfant, tu me déchires le cœur. Je ſouffre bien aſſez de me ſéparer de vous. Tranquilliſe-toi, je t'en conjure, nous nous reverrons bientôt. Reçois-en ce baiſer pour gage.

Henriette (*en ſe jetant à ſon cou*). Oh, ſi c'étoit vrai!

Mde. de Tercy. Tu verras, tu verras. Je te le promets. Je ne t'ai jamais trompée. Portez-vous bien, mes chères filles, & ne cherchez qu'à vous amuſer en m'attendant. (*Elle les embraſſe l'une après l'autre.*) Henriette, Sophie, vous qui êtes les deux aînées, prenez bien garde qu'il n'arrive aucun accident à ma Caroline. Aimez-moi toujours. De mon côté, je penſerai continuellement à vous. Adieu, chers enfans. (*Elle s'arrache tout à coup de leurs bras, & les laiſſe toutes les trois immobiles de douleur, & pouſſant de hauts cris.*)

Lettre de M. de Tercy à Mde. de Villiers.

MA CHÈRE ET DIGNE AMIE,

JE vous envoie, comme vous me le permettez, mes trois filles. Je vous conjure de leur prodiguer vos plus tendres ſoins. Qu'elles trouvent en vous une ſeconde mère. Après l'événement odieux qui leur a fait perdre celle que leur avoit donnée la nature, je regarde comme un bienfait du Ciel, que vous daigniez généreuſement vous charger de veiller ſur leur éducation. Je ſens de quel poids eſt le fardeau que je vous impoſe, & combien peu je ſuis en état de m'acquitter jamais envers vous de

la

la moindre partie de ma reconnoiſſance. Mais que n'oſe pas un père pour ſes enfans! Daignez donc pardonner à l'indiſcrétion d'un cœur paternel ; & diſpoſez dans tous les temps de moi, & de tout ce qui m'appartient. Une choſe que je ne ſaurois jamais aſſez vous recommander, ma digne amie, c'eſt le choix d'une bonne gouvernante. Tâchez d'en trouver une ſelon mes principes & les vôtres. Il en eſt ſi peu qui ſoient propres à d'autre emploi que d'habiller & déſhabiller des poupées. Plutôt que de livrer mes enfans à des êtres de cette nature, j'irois les porter dans une campagne déſerte, pour y végéter ſans aucune eſpèce d'éducation. Mais comme les ames dignes l'une de l'autre ſavent s'attirer mutuellement par une ſympathie ſecrète, j'eſpère que dans une auſſi grande ville que Rouen, vous parviendrez à découvrir une femme qui ait aſſez d'honnêteté, de connoiſſances & de raiſon pour élever mes filles ſelon mes déſirs. Je vous donne un pouvoir illimité ſur le ſort que vous jugerez à propos de lui faire, je ne ménagerai rien pour un objet ſi important. J'attends avec la plus vive impatience de vos nouvelles. Je verrois avec beaucoup de plaiſir que vous vouluſſiez bien charger de quelque partie de notre correſpondance Henriette, ma fille aînée, pour la former de bonne heure à écrire. Il eſt en votre pouvoir, ma digne amie, de me rendre plus ſupportable le malheur que j'éprouve, & de me faire goûter, dans mes enfans, la joie que m'a ravie mon infidelle épouſe. J'appelle cette douce eſpérance dans mon cœur, pour en chaſſer les chagrins qui le poſſèdent, & pouvoir vous exprimer les ſentimens d'eſtime & de reconnoiſſance avec leſquels je ſuis & ſerai toute ma vie,

Vôtre ami à toute épreuve

ADRIEN DE TERCY.

Mde. de Tercy, Juſtine ſa femme-de-chambre, Comtois ſon laquais.

Comtois (*entrant*). Madame la Baronne vous ſouhaite le bonjour. Voici ſa réponſe. (*Il lui préſente un billet.*)

Mde. de Tercy. C'eſt bon. Faites venir la Brie & vous remontrez avec lui. (*Comtois ſort. Mde. de Tercy ouvre le billet,*

billet, & le lit tout bas.) Dieu ſoit loué ! j'ai réuſſi. (*A ſa femme-de-chambre.*) Tiens, lis, Juſtine.

Juſtine (*lit tout haut*). " C'eſt avec plaiſir que je reçois la femme-de-chambre que vous me recommandez. Une perſonne à qui vous rendez un témoignage ſi avantageux, doit être un ſujet rare ; & je vous remercie de la préférence. Elle peut entrer dès ce moment chez moi."

Juſtine (*en lui rendant le billet d'une main tremblante*). Bon Dieu, Madame, que vous ai-je fait ? (*En pleurant*) Vous me renvoyez de votre ſervice ! En quoi l'ai-je donc mérité ?

Mde. de Tercy. En rien, ma pauvre Juſtine, tu es une excellente fille ; & ſi le Ciel diſpoſe autrement de mon ſort, je n'en aurai jamais d'autre que toi. Mais à préſent je ne puis te garder. Il faut nous ſéparer abſolument. Conſole-toi ; j'eſpère que je ne tarderai guère à te reprendre. Je t'aurois donné de quoi vivre ſeule en attendant ce jour ; mais j'ai craint les dangers auxquels pourroient t'expoſer ta jeuneſſe & ton inexpérience. Tu ſeras traitée chez Madame la Baronne avec autant de douceur qu'auprès de moi. Je lui ai fait en ta faveur les recommandations les plus preſſantes. Voici un petit cadeau pour me rappeler à ton ſouvenir. Tu trouveras auſſi dans le bas de mon armoire quelques nippes dont je te fais préſent. Va, ma pauvre amie, ne pleure point devant mes yeux ; ils ſont aſſez raſſaſiés de larmes. Lorſque tu auras fait ton paquet, je te reverrai encore une fois.

Juſtine (*tordant ſes mains*). O Dieu ! faut-il que je vous quitte ? Non, je ne puis me paſſer de vous ſervir : je vous ſuivrai par-tout.

Mde. de Tercy (*avec fermeté*). Je vous en prie, Juſtine ; ſi vous avez pour moi quelque attachement, ne me tourmentez pas de vos plaintes. Laiſſez-moi ſeule. J'ai beſoin de quelque repos. (*D'une voix plus douce.*) Va, ma pauvre amie, je t'ai dit que je te reverrois encore avant de nous ſéparer.

Juſtine. O ma digne & bonne maîtreſſe ! (*Elle ſort en pouſſant de profonds ſoupirs.*)

Mde. de Tercy, La Brie ſon cocher, Comtois ſon laquais.

La Brie. Me voici, Madame, eſt-ce pour mettre vos chevaux ?

Mde. de Tercy. Non, La Brie, Attendez. (*A Comtois.*) Que vous eſt-il dû de vos gages ?

Comtois. Le dernier quartier ſeulement, Madame.

Mde. de Tercy. Le voici, & une demi-année par-deſſus pour vous donner le temps de vous bien placer. Mes affaires m'obligent de m'éloigner de ma maiſon. Je ſuis très-contente de votre ſervice ; & vous pouvez produire par-tout cette atteſtation que je vous en donne. Vous êtes jeune, & vous avez ſu vous former à votre état. Il vous ſera facile de trouver une condition. Adieu. (*Le domeſtique ſort avec un air de trouble & de chagrin.*)

La Brie (*les mains jointes*). Ah ! Madame, je ne puis croire que mon tour aille venir.

Mde. de Tercy. Je tremble moi-même de vous le déclarer.

La Brie. Quoi, Madame, moi qui vous ai vu naître, moi qui vous ai ſuivie de chez M. votre père, moi que vous regardiez, diſiez-vous, comme de votre dot ! Me renvoyer après tant d'années ! Penſez-vous que je vous ſois moins attaché, à cauſe de ma vieilleſſe ? Hélas ! je n'ai ni femme ni enfans. Je ne tiens qu'à vous dans ce monde. Que voulez-vous que je devienne ?

Mde. de Tercy. Mon cher & honnête la Brie, croyez qu'il en coûte bien à mon cœur. Mais, vous le voyez, j'ai renvoyé ma femme-de-chambre & mon domeſtique. Je ne dois plus avoir perſonne auprès de moi.

La Brie (*avec feu*). Ma bonne maîtreſſe, eſt-ce que les affaires de M. de Tercy ſeroient dérangées ? Ah ! je tiens de vos bontés de quoi nourrir long-temps vos chevaux Laiſſez-moi mourir ſur mon ſiége en vous conduiſant.

Mde. de Tercy. Cette preuve de votre attachement m'eſt bien ſenſible. J'en ſuis pénétrée juſqu'au fond du cœur. Mais raſſurez-vous. M. de Tercy gouverne ſa fortune en homme ſage, & ne laiſſe rien manquer à mes beſoins. Cela eſt ſi vrai, que je vous donne mes trois chevaux, & que je vous aſſure une petite penſion pour toute votre vie.

La Brie. A moi, à moi? Que voulez-vous que je faſſe de ces richeſſes? Je n'en mourrois que plutôt du regret de perdre celle qui me les auroit données. Non, jamais, jamais.

Mde de Tercy. Je l'exige de vous pour ma ſatisfaction. Je veux me réjouir de vous avoir procuré du repos & de l'aiſance pour le reſte de votre vieilleſſe. (*La Brie veut prendre le bas de ſa robe pour le baiſer. Elle lui donne à baiſer ſa main.*) Allez, mon enfant, j'ai beſoin d'être ſeule.

La Brie. Que je vous ſouhaite au moins mille & mille bénédictions du Ciel. Je ſuis vieux, mais je ne me ſens encore que trop jeune pour avoir le temps de vous pleurer.

Mde. de Villiers, Mde. Lambert, vêtue d'une robe de ſerge noire.

Mde. Lambert. Pardonnez, Madame, ſi je prends la liberté de venir vous interrompre. J'ai appris que vous cherchiez une gouvernante pour trois jeunes Demoiſelles. Quoique je me croie bien éloignée de poſſéder les qualités néceſſaires pour des fonctions ſi délicates, la ſituation où je me trouve m'engage à vous propoſer du moins d'en faire un eſſai.

Mde. de Villiers. Puis-je vous demander qui vous êtes, Madame, & quel eſt votre nom?

Mde. Lambert. Je m'appelle Lambert. Je ſuis la veuve infortunée d'un homme que j'aimois, & que j'aime encore plus que moi-même. Dans la douleur qui m'accable, ce ſeroit une conſolation pour moi de pouvoir employer mon temps à l'éducation de trois enfans bien nés. Je vous conjure, Madame, ſi vous n'avez déjà pris des engagemens avec perſonne, de vouloir bien me confier cet emploi; j'eſpère que vous ſerez contente de mon zèle. Je ne demande aucun ſalaire. Je ſuis au-deſſus de tous les beſoins. C'eſt ſeulement une occupation que je cherche, pour me diſtraire de l'idée de mes malheurs.

Mde. de Villiers. Un motif ſi touchant me pénètre du plus vif intérêt pour vos peines. Vous n'avez donc point d'enfans, Madame?

Mde. Lambert (*avec émotion*). J'en avois qui faiſoient toute ma joie & tout mon eſpoir. Mais, hélas! ma cruelle deſtinée me les a ravis.

Mde.

Mde. de Villiers. Je vous plains du fond de mon cœur. Vous me paroiſſez une mère bien tendre, & vous auriez mérité de voir vivre vos enfans, pour prix de votre amour.

Mde. Lambert (*avec un ſoupir*). Ah ! ils vivent encore, ils vivent. Mais ils n'en ſont pas moins perdus pour moi. (*Il lui échappe des larmes.*)

Mde. de Villiers. Je ne puis vous comprendre, Madame. Certainement, ou votre douleur vous égare, ou vous avez un ſentiment ſecret que vous étouffez. Craindriez-vous de me le découvrir ? Peut-être ſerois-je en état de vous donner quelques conſolations.

Mde. Lambert. Vous ſeule au monde le pouvez, Madame.

Mde. de Villiers. Moi ſeule ? Et comment ? Parlez. Que déſirez-vous de moi ? Il n'eſt rien que je ne me ſente portée à faire pour vous.

Mde. Lambert. Faites-moi donc gouvernante des trois jeunes Demoiſelles.

Mde. de Villiers. Eſt-ce là tout ce que vous déſirez ?

Mde. Lambert. Rien, rien de plus, & je ſuis heureuſe.

Mde. de Villiers. Je ne puis revenir de l'étonnement où vous me plongez. Tout cet entretien me paroît comme un ſonge. Quoique vous ne me jugiez pas digne de votre confiance, je ſens que vous vous emparez de la mienne. Je vais faire appeler les trois jeunes Demoiſelles. Voudriez-vous bien faire en ma préſence une premiere épreuve de vos diſpoſitions pour l'emploi que vous recherchez ? Si, comme je n'en doute pas, vous juſtifiez l'idée que j'en ai conçue, je vous remets auſſitôt vos élèves.

Mde. Lambert (*avec tranſport*). O ma noble bienfaictrice ! je ne puis contenir l'excès de ma joie. Ainſi, j'ai votre parole ?

Mde. de Villiers. Ouï, ſous la condition que je vous ai propoſée.

Mde. Lambert. Je n'en demande pas davantage. Grâces au ciel & à vous, j'ai encore mes enfans.

Mde. de Villiers (*avec ſurpriſe*). Vos enfans, Madame ? Quels enfans ?

Mde. Lambert. Mes trois filles, les Demoiſelles de Tercy. Vous voyez leur malheureuſe & innocente mère, que ſon époux vouloit leur arracher. J'ai abandonné mes biens ; j'ai déguiſé mon nom & mon état, pour vivre auprès de mes enfans. J'ai craint de me découvrir à vos

yeux avant d'avoir obtenu votre promeſſe. Je ſais ce que mon époux vous a écrit de moi ; mais je me flatte que le parti que je viens d'embraſſer vous a déjà convaincue de mon innocence. Une bonne mère ne peut pas être une mauvaiſe épouſe.

Mde. de Villiers (*en l'embraſſant*). O tendre & courageuſe femme ! Je n'ai point de parole pour vous exprimer ma joie & mon admiration. Comment pouvoit-il me tomber dans l'eſprit de chercher ſous ce triſte déguiſement Mde. de Tercy.

Mde. Lambert. Cette métamorphoſe ne m'a rien coûté ; & je ſuis réſolue à la ſoutenir conſtamment. Perſonne au monde, excepté vous, ne ſaura qui je ſuis. Ne craignez point de vous compromettre. Je vous jure, par tout ce qu'il y a de plus ſacré, de ne laiſſer jamais échapper mon ſecret de ma bouche.

Mde. de Villiers. Je vous promets la même diſcrétion. Mais vos filles ? . . . .

Mde. Lambert. Il me ſera certainement cruel de me cacher à leurs yeux, & de me dérober à ma propre tendreſſe. Mais il ne me reſte pas d'autre moyen. Aidez-moi ſeulement à jouer mon perſonnage. Lorſque la mépriſe ſera une fois établie, elle ſe ſoutiendra d'elle-même. Je n'ai d'inquiétude que de la part de ma fille aînée, Henriette.

Mde. de Villiers. Je ne puis attendre plus long-temps cette ſcène extraordinaire. Je vais les appeler. (*Elle ſort & rentre auſſitôt avec les trois petites Demoiſelles qui font une révérence gracieuſe à Mde. Lambert, & la conſidèrent avec une attention mêlée de ſurpriſe & d'embarras.*)

Mde. de Villiers. Meſdemoiſelles, c'eſt pour vous préſenter Mde. Lambert, la gouvernante que je vous ai choiſie. Je me flatte que vous en ſerez ſatisfaite. Je crois pouvoir vous répondre de ſes ſoins & de ſon amitié. Mais auſſi tout le reſpect & toute l'obéiſſance que vous rendiez à Madame votre mère. . . . .

Henriette (*en ſe jetant dans ſes bras*). Hé ! c'eſt notre maman !

Sophie & Caroline. Ah ! maman, maman ! vous voilà de retour. (*Elles ſautent autour d'elle, lui baiſent les mains, & l'accablent de careſſes. Mde. Lambert cherche à leur en impoſer par un maintien froid & ſérieux.*)

Mde.

Mde. de Villiers. Je me doutois que vous y ſeriez trompées. J'ai d'abord eu la même idée que vous. Je ne ſais pourquoi je me figurois que c'étoit votre maman.

Henriette. Oh, c'eſt bien elle auſſi. Mon cœur me le dit autant que mes yeux.

Sophie. M'as-tu apporté quelque choſe?

Caroline. Eh bien, ma grande poupée, où eſt-elle? Donne-la-moi, que je la faſſe rouler.

Mde. Lambert. Mes chères Demoiſelles, je ſuis fâchée de vous voir dans cette erreur. Je ne ſuis pas votre mère. Vous ſavez qu'elle eſt fort loin d'ici.

Henriette. Non, non, c'eſt bien vous. Nous ne nous laiſſons pas tromper. Vous n'avez pas ſes belles robes, mais vous avez ſa figure, ſa taille, & auſſi ſa douce voix.

Mde. Lambert. Il eſt poſſible que j'aye avec elle toutes ces reſſemblances; & j'en ſuis charmée pour vous & pour moi. Nous en ſerons meilleurs amies. N'eſt-il pas vrai que vous commencez déjà à m'aimer un peu?

Sophie. Oh, beaucoup, beaucoup, maman.

Caroline. Et moi donc, ſi tu ſavois?

Henriette (*en pleurant*). Que vous avons-nous fait pour nous déſoler ainſi? pour ne vouloir plus être notre mère? Ah! nous ſommes bien vos filles toujours.

Mde. de Villiers. Allons, Madame, il faut céder à leur fantaiſie. Puiſqu'elles s'obſtinent à vous appeler leur mère, au lieu de leur gouvernante, prenez ce nom pour leur faire plaiſir. Vous le trouverez plus doux. S'il ne tient qu'à cela, je le prendrai moi-même.

Henriette. Nous ne voulons pas vous fâcher; mais vous ne ſerez jamais comme elle notre maman.

Mde. Lambert. Eh bien, mes chères filles, ſi vous déſirez que je ſois votre mère, je le veux auſſi. J'en aurai pour vous toute la tendreſſe. Ma chère Henriette! ma chère Sophie! ma chère Caroline! (*Elle les embraſſe avec tranſport.*)

Henriette. Que nous ſommes heureuſes de retrouver enfin notre maman! Ah! nous avons bien penſé à vous; nous avons bien pleuré, depuis que vous nous avez quittées.

Mde. Lambert (*bas à Mde. de Villiers*). J'avois prévu qu'Henriette ſauroit me découvrir. Il faut la mettre dans notre confidence. Tâchez d'emmener avec vous ſes ſœurs pour un moment.

Mde. de Villiers (*bas à Mde. Lambert.*) Il ſuffit. Laiſſez-moi faire. (*A Sophie & à Caroline.*) Venez, mes petites amies, je veux vous donner des joujoux que Mde. Lambert vous a apportés. (*Elle ſort avec elles.*)

Mde. Lambert, Henriette.

Mde. Lambert. Nous ſommes ſeules, ma chère Henriette. Je puis me livrer au plaiſir de te preſſer contre mon cœur.

Henriette (*en ſe jetant dans ſes bras*). O ma bonne maman! vous revoilà donc tout entière! Ne vous cachez plus avec moi, je vous en ſupplie.

Mde. Lambert. Soit, je le veux. Mais j'exige une choſe à mon tour.

Henriette. Oh, tout, tout ce que vous voudrez.

Mde. Lambert. Eh bien, ſi tu m'aimes, Henriette, ne dis à perſonne que je ſuis ta mère. Appelle-moi tout ſimplement Mde. Lambert. Entends-tu? Il eſt pour moi de la plus grande importance de reſter inconnue.

Henriette. Eh, comment voulez-vous que je ne vous appelle pas du nom le plus tendre, vous que j'aime tant?

Mde. Lambert. Crois-tu qu'il en coûte moins à mon amour de m'interdire le ſeul nom qui puiſſe aujourd'hui me rendre heureuſe?

Henriette. Eh bien, il faut vous obéir; mais toutes les fois qu'il ne ſortira pas de ma bouche, puiſſiez-vous me l'entendre prononcer dans mon cœur!

Lettre d'Henriette de Tercy, à M. de Tercy.

MON CHER PAPA,

J'AI tant de choſes à vous écrire, que je ne ſais guère par où je dois commencer ma lettre. Nous ne ſommes plus chez Mde. de Villiers, nous voilà chez Mde. Lambert, notre chère gouvernante, rue Ganterie. Vous ne ſauriez jamais croire combien nous ſommes heureuſes auprès de cette excellente femme. Elle eſt auſſi douce, auſſi bonne que notre maman. Elle nous aime comme ſes filles, & nous l'aimons comme notre mère. Il n'eſt pas beſoin de faire venir des maîtres pour nous donner des leçons.

leçons. Elle eſt en état de nous montrer tout ce que nous devons apprendre. On diroit qu'elle fait ſon bonheur de nous inſtruire ; & elle s'y prend ſi bien, que nous y trouvons tout notre plaiſir. Sophie & Caroline liſent déjà paſſablement, grâces à ſes ſoins. Pour moi, j'ai commencé avec elle un cours de géographie & d'hiſtoire qui nous occupe toute la matinée, avec un peu de calcul, & des morceaux choiſis en vers & en proſe, que nous apprenons par cœur. L'après-midi, pour nous délaſſer, nous avons la muſique, le deſſein & la danſe ; & le ſoir, nous faiſons de petits ouvrages à l'aiguille pour leſquels elle a une adreſſe ſingulière. Afin de me perfectionner dans mon arithmétique, & me faire connoître en même temps les petits détails du ménage, elle me donne à régler tous les comptes de la maiſon, que je lui préſente de trois jours en trois jours, ainſi que l'état de la dépenſe, dont je ſuis chargée. De cette manière, je commence à ſavoir le prix de chaque choſe ; & je pourrois fort bien être votre économe à mon retour. Avec tant de choſes à faire dans la journée, vous croiriez peut-être que je ſuis fatiguée le ſoir. Point du tout, mon papa. Je me trouve heureuſe d'avoir ſi bien rempli mon temps ; & je me croirois fort à plaindre, ſi l'on m'enlevoit quelqu'une de mes occupations.

Je viens de faire à Mde. Lambert une petite tricherie que je veux vous raconter. Elle étoit allée l'autre jour voir Mde. de Villiers avec Caroline. J'étois reſtée ſeule auprès de Sophie. Afin de l'amuſer, je pris le *Théâtre d'Education*, & je lus tout haut *l'Aveugle de Spa*. Je pleurois à chaudes larmes. Sophie ne pleuroit point. J'en étois indignée. Je la pinçai pour qu'elle pleurât auſſi. La pauvre enfant ſe prit alors à pleurer plus que je ne l'aurois voulu. Je parvins bientôt à l'appaiſer par mes careſſes ; mais je me reprochai enſuite ma vivacité. Je ſentis qu'elle avoit pu être diſtraite pendant ma lecture, & qu'elle ſeroit touchée bien plus vivement, lorſqu'elle ſeroit en état de lire elle-même. Là-deſſus je formai le projet de la faire étudier en cachette dans cette charmante pièce, juſqu'à ce qu'elle la ſût lire parfaitement. Mde. Lambert ne pouvoit hier revenir de ſa ſurpriſe, en voyant les progrès de Sophie. Nous nous ſommes bien gardées de lui dire notre ſecret ; & nous nous propoſons de l'attraper encore pour Caroline. Je ſuis bien aiſe de trouver cette occaſion de la ſoulager de ſes

travaux, & de la payer des ſoins qu'elle ſe donne pour moi.

Voilà, mon cher papa, quelles ſont nos études & nos amuſemens. Ajoutez-y des promenades aux environs de la ville, des viſites que nous faiſons à de pauvres gens pour les ſoulager, quelques travaux dans un petit jardin, où nous cultivous des fleurs, & vous ſaurez exactement toute notre hiſtoire. Nous ne nous ſommes jamais ſi bien portées ; jamais nous n'avons été ſi heureuſes. Il ne nous manque que le bonheur de vous voir. Oh, ſi vous vouliez faire un petit voyage à Rouen ! Je donnerois tout au monde pour que vous puſſiez connoître Mde. Lambert. Je ſuis ſure qu'aucune femme ſur la terre ne vous paroîtroit plus digne de votre amitié. Oh, venez, venez, mon papa.

Mais voici Caroline qui me demande ſi c'eſt à vous que j'écris. Elle eſt ſi fière de faire, depuis quelques jours de grandes lettres ſur ſon cahier, qu'elle veut vous griffonner quelques lignes. Ce ſera joliment peint, je crois, & d'une belle orthographe. Mais n'importe, il faut la ſatisfaire, & vous donner ce plaiſir. Elle vient déjà de s'armer de ſa plume, & ſes petits doigts ſont tout barbouillés d'encre. Elle me tiraille par mon tablier pour que je finiſſe, & que je lui céde la place. Adieu donc, mon cher papa. Mde. Lambert vous aſſure de ſes reſpects. Sophie vous aime de tout ſon cœur ; & moi, j'ai l'honneur d'être, avec tout le reſpect & toute la tendreſſe que je vous dois,

MON PAPA,

Votre très-affectionnée fille,

HENR. DE TERCY.

mon ſhe papa

ie ueu osi uou eqrir pisq anriet uou eqri ie mapiq bin a ſe tou sa D sa ua tou de trauer e i a un go pate adie pot e ou bin

uot ptit Krolin.

Lettre

Lettre de Mde. de Villiers à M. de Tercy.

VOUS n'avez pas oublié ſans doute les engagemens que vous avez pris envers moi, ſi je parvenois à trouver, pour vos filles, une gouvernante ſelon nos déſirs. J'ai réuſſi dans ce choix au-delà de nos eſpérances. Vous voilà donc à la merci de mes caprices, & il ne tiendroit qu'à moi, lié comme vous l'êtes par votre parole, de vous envoyer faire une promenade au bout de l'univers. Mais ne craignez rien. Je veux vous montrer autant de généroſité que vous m'avez accordé de confiance. Je n'exige de vous qu'une choſe, & ſeulement à titre d'amitié, C'eſt de vous rendre ici le plutôt qu'il vous ſera poſſible. Ne me demandez point les raiſons de cet empreſſement. Vous les apprendrez à votre arrivée. Il faut ſeulement que vous veniez, & tout de ſuite, ſi vous ne voulez me donner des regrets d'avoir pris tant d'intérêt à votre ſituation.

Votre bonne amie,

DE VILLIERS.

P. S. Henriette veut que je renferme ma lettre dans la ſienne, pour arriver la première auprès de vous.

Réponſe de M. de Tercy à la Lettre précédente.

MA DIGNE ET CHÈRE AMIE,

JE pars dans un moment pour me rendre à vos ordres ; & cette lettre ne me devancera que de quelques heures. J'ai voulu qu'elle me précédât, pour me ſauver la confuſion de vous dire de bouche ce qu'elle va vous apprendre. Hélas ! aurai-je même la force de vous le tracer ? Mais il le faut. Ah ! je ne l'ai que trop méritée, cette dure humiliation. Eh bien, je ſuis le plus injuſte & le plus cruel des hommes. J'ai oſé flétrir de mes lâches ſoupçons la vertu de l'épouſe la plus reſpectable, d'une femme dont je ſuis indigne de ſupporter les regards. C'eſt lorſque je l'outrageois, qu'elle ſauvoit mon nom de l'ignominie. Un de mes parens étoit prêt à être chaſſé de ſon corps pour une étourderie de jeuneſſe qu'il n'oſoit me révéler, d'après l'emportement de mon caractère. C'eſt elle qui,

des fruits de ſon économie, l'a délivré de l'opprobre où il alloit m'entraîner avec lui. Elle a eu le courage de ſupporter mes indignes traitemens, plutôt que de l'expoſer à mon indignation, en me découvrant ſa faute. J'ai reconnu le ſujet de ces entrevues ſecrètes, qui avoient troublé mon eſprit. Que je maudis ma déteſtable jalouſie! Mais comment ſoutenir ſa préſence! Ah! c'eſt à ſes pieds, & ſans oſer lever les yeux ſur elle, que j'implorerai mon pardon. Je vole vers ſon ſéjour. Je vous verrai en paſſant, mes filles & vous. Adieu. Je n'oſe ſigner un nom que je ſens ſi coupable.

Mde. de Villiers, M. de Tercy, Henriette, Sophie, Caroline.

Henriette. Eh bien, mon papa, êtes-vous content de nos progrès?

Sophie. Ne me trouves-tu pas bien plus avancée?

M. de Tercy. Ouï, ouï, mes enfans, je ſuis enchanté de tout ce que je vois.

Caroline. Et la petite lettre que je t'ai écrite, elle étoit jolie, n'eſt ce pas?

M. de Tercy. Charmante comme toi, ma chère Caroline. Mais je ſuis obligé de preſſer mon départ; où eſt votre digne gouvernante? que je puiſſe la voir & la remercier.

Mde. de Villiers. Je la vois qui s'avance: nous vous laiſſons avec elle. Venez, mes petites amies, ſuivez-moi. (*Elle ſort avec Henriette, Sophie & Caroline.*)

M. de Tercy, Mde. Lambert, ou plutôt Mde de Tercy.

(*Elle entre d'un pas incertain & tremblant. M. de Tercy va à ſa rencontre*).

M. de Tercy. Permettez, Madame, que je vous faſſe les remercîmens d'un père....Mais Dieu que vois-je? Quels traits!

Mde. de Tercy. D'où naît ce trouble, Monſieur?

M. de Tercy. Auprès de mes enfans! Ah! rien ne devroit m'étonner de ta part, ſi j'étois digne de te connoître! Amélie! mon incomparable Amélie!

Mde.

Mde. de Tercy. Pourquoi me donner ce nom? Je ne le porte plus.

M. de Tercy. Ouï, c'eſt à tes pieds que je dois implorer la permiſſion de te le rendre. (*Il tombe à ſes genoux.*)

Mde. de Tercy. Que faites-vous, Monſieur?

M. de Tercy. Si tu ne veux pas que j'y meure, un mot, un ſeul mot! Une de ces douces paroles, qui faiſoient autrefois ma félicité!

Mde. de Tercy. Eh bien, cher époux, viens dans les bras de ton Amélie. Elle t'aime toujours.

M. de Tercy. Oh, c'eſt trop, c'eſt trop, dis-moi ſeulement que tu as ceſſé de me haïr.

Mde. de Tercy. Ce ſeroit à moi à te demander grâce, ſi ce ſentiment étoit entré un moment dans mon ame. Ne me parle que de mon bonheur, & je ne ſentirai que le tien. Allons trouver nos enfans.

Billet de M. de Tercy à Mde. de Villiers.

JE pars, ma digne amie, pénétré de la plus vive reconnoiſſance pour les ſervices que j'ai reçus de votre amitié. Je vole à Paris monter une nouvelle maiſon pour mon Amélie. Elle doit m'y venir joindre dans quelques jours, ſuivie de nos enfans. J'eſpère que vous viendrez avec elle jouir du ſpectacle du bonheur que vous nous avez rendu.

DE TERCY.

Lettre de Mde. de Tercy à M. de Tercy.

CHER ÉPOUX.

AU lieu de nos enfans & de moi, tu ne recevras ici qu'une lettre pleine de larmes & de déſolation. Le lendemain de ton départ, Henriette & Sophie ſe plaignirent en ſe levant de friſſons de fièvre, & d'une peſanteur de tête accablante. Il fallut bientôt les remettre au lit. Vers le ſoir, Caroline éprouva les mêmes ſymptômes. Toutes les trois ſont aujourd'hui couvertes de petite-vérole, d'une eſpèce que l'on juge très-maligne. Il faut que j'oublie que je n'ai jamais eu cette maladie cruelle. Le jour & la nuit, je ſuis aſſiſe auprès du lit de mes enfans, & je trem-

ble, à chaque minute, qu'une ſuffocation ne les étouffe. J'ai déjà reſſenti moi-même des laſſitudes & des chaleurs dans tout mon corps; mais j'ai appris à me faire plus forte que je ne le ſuis. La tendreſſe de mes enfans ſoutient mon courage. Je vois qu'au milieu de leurs ſouffrances, elles contraignent leurs plaintes, de peur de m'affliger. Dans le délire de la fièvre, elles ne prononçoient que ton nom & le mien, avec les expreſſions d'amour les plus touchantes. Ce matin, Caroline demandoit inſtamment à te voir. Je lui ai dit que je ne voulois pas te faire venir, de peur qu'elle ne te donnât ſon *bobo*.—Oh, non, non, maman, n'ayez pas peur, je le garderai tout pour moi.—Ma fille, il en prendroit ſans que tu perdiſſes le tien.—Ah! tant pis, a-t-elle répondu, en retombant de foibleſſe. Un moment après, elle m'a appelée: Maman, tu as à ton cou le portrait de mon papa, tu as le tien. Donne-les-moi tous les deux, que je les careſſe. Ils ne prendront pas mon *bobo*....Chères enfans, ſi j'allois vous perdre! ſi moi-même peut-être....Je ne vois autour de moi que des ſéparations douloureuſes de mort. Cher époux, arme-toi de courage. La vie de la terre n'eſt que d'un moment. Henriette a peur que je ne t'afflige. Elle me demande avec des larmes la permiſſion de t'écrire pour te conſoler. Je crains que cet effort ne la fatigue, & plus encore de la déſoler par un refus. Je vais lui porter ma lettre pour qu'elle y ajoute quelques mots.

MON CHER PAPA,

NOUS ſommes bien malades; mais ce n'eſt rien. N'allez pas vous tourmenter. J'eſpère.....

Elle ne peut pas en écrire davantage. Je ſens auſſi mes forces qui m'abandonnent. Je ſuis dans des tranſes mortelles. J'entends Sophie gémir. Il faut que j'aille à ſon ſecours. Adieu, cher époux; prends quelque eſpérance, ou de la force d'ame au beſoin: ſur-tout ne te fais aucun reproche, & aime toujours

Ta fidelle & tendre

AMÉLIE.

Lettre

Lettre de Mde de Villiers à M. de Tercy.

MON CHER ET MALHEUREUX AMI,

Comment vous apprendre les triſtes nouvelles dont il faut cependant que vous ſoyez inſtruit? Tâchez de preſſentir dans votre cœur ce que ma main tremblante héſite à vous tracer. Caroline vit encore, & n'a plus rien à craindre. Mais pour Henriette & Sophie....Helas! elles ne ſont plus. Votre épouſe, ainſi que vous le jugez aiſément, a été accablée de cette double perte. Les veilles & la douleur avoient tellement abattu ſes forces, que le mal contagieux qu'elle a pris de ſes enfans, l'a bientôt réduite à la dernière extrémité. Croyez, mon ami, que je voudrois racheter ſa vie au prix de la moitié de la mienne. Mais à quoi ſervent ces vœux ſuperflus? Je ne puis vous cacher plus long-temps ce funeſte ſecret. Dans ce moment on ſonne ſes funérailles. Ouï, malheureux époux, votre Amélie eſt morte: elle eſt morte; & lorſque vous recevrez cette lettre, ſon corps ſera enſeveli ſous la terre. Ne vous fâchez pas contre moi, de ne vous avoir pas informé de ſa maladie. Elle n'a pu ſurvivre que de quelques heures à la mort de ſes filles. Quand vous vous ſeriez mis ſur les ailes des vents pour la voir encore, vous ne l'auriez pas reconnue, tant la violence du mal l'avoit défigurée. Je ne l'ai pas quittée un moment. J'ai reçu ſes derniers ſoupirs, & j'ai fermé ſes paupières. C'eſt une ſcène qui reſtera long-temps gravée dans ma mémoire. Il me ſeroit difficile de vous peindre ſa réſignation & ſon courage. Ce n'eſt pas ſur elle que portoient ſes regrets. Ses dernières paroles ont été une prière fervente au Ciel pour Caroline & pour vous. Quelles conſolations pourrois-je vous adreſſer ſur ſa perte, dont mon cœur n'ait autant de beſoin que le vôtre? C'eſt elle ſeule qui peut adoucir votre douleur. Liſez ces lignes, dont elle a tracé elle-même la première partie, & dont elle m'a dicté l'autre d'une voix défaillante. Je joins ma voix à la ſienne de toute la force de l'amitié, pour vous rappeler dans votre déſeſpoir que vous avez encore une fille à qui vous êtes plus que jamais redevable des ſoins & de la tendreſſe d'un père. Conſervez-vous pour elle. Je l'enverrai auſſitôt qu'elle ſera parfaitement rétablie. Ses careſſes aimables ſoulageront

bientôt votre cœur; & ſon éducation pourra vous diſtraire d'un ſouvenir douloureux. Adieu. Je regrette de n'avoir plus à vous offrir qu'un triſte ſentiment de condoléance.

Votre bonne amie
De VILLIERS.

Lettre de Mde. de Tercy à M. de Tercy.

(*Incluſe dans la précédente.*)

CHER ÉPOUX,

JE ſens que je me meurs. Je vais à mes enfans qui me tendent les bras pour les ſuivre, & nous repoſerons dans le même tombeau. Tes jours m'appartenoient; je les donne à ma fille. Caroline te reſte pour me remplacer auprès de toi. Réunis toute ta tendreſſe ſur elle. Sois ſon ſoutien, & qu'elle ſoit ta conſolation. La vie eſt courte. Tous deux bientôt vous viendrez nous rejoindre, & ce ſera pour toujours. Ne penſe pas tant à ma perte qu'aux lieux de délices où je t'attends. Ce que j'étois pour toi dans cette vie, je le ſerai encore dans une autre:

Ton AMÉLIE.

LE PETIT PRISONNIER.

Première Lettre de Dorothée de Joigny à Honorine de Caſtel.

MA CHÈRE HONORINE,

TU ne devinerois jamais ce qui vient d'arriver à mon frère, ce brave Daniel, dont le bon cœur & la ſage conduite lui faiſoient des amis de tous ceux qui le connoiſſoient. Tu ſais cette bourſe de deux louis d'or dont maman lui fit dernièrement cadeau en ta préſence, le jour de ſa fête. Eh bien, ces deux louis s'en ſont allés; & le pauvre garçon ne peut, ou ne veut pas dire ce qu'ils ſont devenus. Comme l'on penſe que c'eſt par obſtination qu'il en fait un myſtère, on l'a renfermé ce matin dans une petite chambre, où il ne voit perſonne, & dont il ne ſortira qu'en diſant ſon ſecret. Que je le plains de cette punition!

punition! L'opiniâtreté n'a jamais été ſon défaut. On lui a toujours reconnu un caractère docile, & un cœur plein de franchiſe. J'ai voulu le défendre, on ne m'a pas écoutée. Je ſuis pourtant bien ſure qu'il n'a rien de condamnable à ſe reprocher. Viens me voir cette après-midi, ſi tu es libre, pour me conſoler de ma peine. Le malheur de mon frère me rend auſſi triſte que s'il m'étoit perſonnellement arrivé. Adieu. J'attends ta viſite ou ta réponſe.

Ta bonne amie

DOROTHÉE.

Réponſe d'Honorine de Caſtel à Dorothée de Joigny.

MA CHÈRE DOROTHÉE,

JE plains ton *brave* Daniel; mais j'avoue franchement que c'eſt ſi peu, ſi peu, que ma pitié ne doit guère embarraſſer ſa reconnoiſſance. Je ne pourrai jamais lui pardonner de trouver toujours en moi quelque choſe à redire. Ce n'eſt pas qu'il ſe ſoit aviſé de m'en expoſer tout haut ſon ſentiment, je l'aurois rabroué d'une belle manière: mais je vois fort bien à ſa mine que je lui parois étourdie, brouillonne, orgueilleuſe, que ſais-je? Lorſqu'il m'arrive de parler des défauts des autres en leur abſence, pour l'inſtruction de mes amis, à la manière dont il les défend, on croiroit que je ne débite que des calomnies. Voilà maintenant mon petit juge lui-même condamné. Il faut qu'il ſoit bien coupable, puiſque ſes parens ont oublié la folle tendreſſe qu'ils avoient pour lui. Je ſuis charmée qu'ils apprennent enfin à le connoître. Je parierois qu'il mérite un traitement plus rigoureux. L'obſtination eſt un vice épouvantable. De plus, c'eſt un diſſipateur maladroit. Tout l'argent qui lui vient de ſon père, il le prodigue vilainement à de la canaille, ſans avoir l'eſprit de s'en faire honneur pour lui-même. S'il avoit encore dépenſé ſes deux louis en bas de ſoie, en boucles à la mode, ou en d'autres choſes eſſentielles, on pourroit l'excuſer; que dis-je? faire même ſon éloge. Cependant, je ne laiſſe pas, comme je te l'ai dit, que de le plaindre un peu, parce qu'il eſt ton frère. C'eſt toi que je plains tendrement d'être ſa ſœur. Il ne m'eſt pas poſſible aujourd'hui de t'aller voir. Le temps eſt beau pour la promenade; &

j'eſſaie

j'eſſaie une robe d'un goût raviſſant. Adieu, crois-moi toujours ta plus ſincère amie.

HONORINE.

Seconde Lettre de Dorothée de Joigny à Honorine de Caſtel.

MADEMOISELLE.

JE ſuis pénétrée auſſi vivement que je dois l'être des proteſtations que vous me faites d'une ſincère amitié. J'aurois ſouhaité ſeulement qu'elle vous eût engagée à parler de la tendreſſe de mes parens pour mon frère avec un peu plus de reſpect, & à le traiter lui-même avec plus d'égards, ſur-tout lorſqu'il eſt malheureux. Je ne reçois point vos condoléances ſur le malheur que vous ſuppoſez pour moi de lui appartenir de ſi près. J'en fais mon plaiſir & ma gloire. Je me flatte que vous en jugerez de même en liſant la lettre qu'il vient de m'écrire, & que j'ai l'honneur de vous envoyer. Quoiqu'elle n'éclairciſſe point l'affaire, il me ſemble que ce n'eſt pas là le ton d'un criminel. Je vous félicite du bon goût de votre parure, & vous ſouhaite beaucoup de plaiſir dans votre promenade.

DOROTHÉE.

Lettre de Daniel de Joigny à Dorothée ſa ſœur.

(*Incluſe dans la précédente*).

JE ſens, ma chère ſœur, combien tu dois être touchée de mon ſort; & je t'écris cette lettre pour te prier en grâce de ne point t'affliger. Ne penſe pas que je ſois coupable. Au moins je crois ne pas l'être. Les deux louis ſont en de bonnes mains, & beaucoup mieux placés que dans les miennes. Pourquoi donc en faire un ſecret, me diras-tu? Pourquoi le cacher à tes parens, qui auront ſujet de te regarder comme un enfant opiniâtre ou diſſimulé, puiſque tu leur refuſes la confiance que tu leur dois? Voilà ce qui fait mon embarras, ma chère ſœur; & je ne ſais que répondre. J'ai beſoin d'y réfléchir encore. Dans ma ſolitude j'ai tout le temps qu'il me faut pour cela. Si je trouve que j'ai eu tort, je le dirai, je découvrirai toute l'aventure. Je ſuis ſûr que mes chers parens qui m'ont déjà pardonné tant de fautes, me pardonneront encore celle-ci. Je ſouffre de leur inquiétude

bien

bien plus que de ma priſon. Adieu, ma chère ſœur. Conſerve ton amitié au pauvre reclus

DANIEL.

Troiſième Lettre de Dorothée de Joigny à Honorine de Caſtel.

JE t'ai écrit peut-être un peu trop durement, ma chère Honorine, en t'envoyant, il y a une demi-heure, la lettre que je venois de recevoir du pauvre Daniel. Je te prie de me le pardonner, & de n'attribuer mon dépit qu'au chagrin de te voir ſoupçonner mon frère avec tant de légéreté. Comme il doit être actuellement bien rétabli dans ton opinion, j'eſpère que tu me feras grâce en ſa faveur. Je ne puis cependant te cacher que ſes affaires, au moins en apparence, prennent une mauvaiſe tournure. Un de nos domeſtiques a vu la bourſe dans la boutique du confiſeur voiſin. Il a fait ſemblant de rien, & il l'eſt venu dire à mon papa, qui doit s'habiller cette après-midi pour aller prendre des éclairciſſemens. Il n'eſt pas croyable que mon frère ait dépenſé deux louis d'or en friandiſes, lui qui ſe prive de tout pour ſatisfaire ſon cœur généreux. Mes parens eux-mêmes ne peuvent le croire : mais comment la bourſe ſe trouve-t-elle dans cette boutique ? Il ne l'a pas perdue, puiſqu'il ſait où elle eſt, & qu'il aſſure que c'eſt en de bonnes mains. Pourquoi donc en faire un myſtère ? En vérité, je n'y conçois rien. Quoi qu'il en ſoit, je ſuis tranquille ſur ſon compte ; & j'eſpère que tout ceci ne ſe terminera qu'à ſon avantage. Adieu, je t'embraſſe pour notre raccommodement, & ſuis toujours

Ta bonne amie

DOROTHÉE.

Réponſe d'Honorine de Caſtel à la Lettre précédente.

ME voilà, ma chère Dorothée, tout auſſi tranquille que toi ſur le ſort de Daniel, & auſſi bien perſuadée que cette affaire va ſe terminer à ſon avantage. Il apprend déjà dans ſa retraite qu'il n'eſt pas lui-même exempt des défauts qu'il me reproche ; & la correction ſévère qu'il va recevoir, me donnera beau jeu. Voilà ce qui me tranquilliſe, & la manière dont je conçois que tout ceci doit ſe débrouiller heureuſement pour lui. Il eſt eſſentiel, pour ſa perfection naiſſante, qu'il ſoit puni avec la dernière rigueur.

gueur. Comment donc, monſieur l'hypocrite ! vous faites accroire à vos parens que vous donnez votre argent à des malheureux, pour leur en eſcroquer ſous ce prétexte, & vous le mangez tout ſeul en confitures ! Vraiment, je ne m'étonne plus s'il s'obſtine à garder ſon ſecret. Il lui feroit honneur ! Opiniâtre, fourbe & gourmand, voilà trois belles qualités que je lui découvre à la fois. Il appelle les mains d'un confiſeur de bonnes mains, apparemment parce qu'elles font des bonbons. C'eſt aſſez bien raiſonné. Adieu, ma pauvre amie. Je plains ton aveuglement pour ce vaurien. Je brûle d'impatience de ſavoir comment ton héros ſe tirera de cette grande aventure. J'y prends aſſez d'intérêt pour te prier de m'en donner la première nouvelle. J'eſpère que tu ne refuſeras pas cette marque d'attention à la meilleure de tes amies.

HONORINE.

Quatrième Lettre de Dorothée de Joigny à Honorine de Caſtel.

MADEMOISELLE,

JE m'empreſſe de ſatisfaire votre généreuſe curioſité. La grande aventure de mon héros s'eſt terminée d'une manière dont tout le monde ſera ſatisfait, excepté les méchans : ce qui redouble le plaiſir que je goûte à vous l'apprendre.

En voici l'hiſtoire, avec tous ſes details.

Mon frère étoit hier au ſoir devant la porte de la maiſon, lorſqu'il vint à paſſer un vieillard, ſuivi de trois petits enfans qui pleuroient. Il les arrêta pour leur demander ce qui les rendoit ſi triſtes. Le vieillard honteux n'oſoit répondre. L'aîné des trois enfans lui dit, à travers ſes ſanglots, qu'ils n'avoient rien mangé de la journée. " Ah ! mon petit Monſieur, ajouta-t-il, nous ſommes bien à plaindre. Nous avions autrefois, comme vous, de beaux habits & une belle maiſon ; nous ne les avons plus. Notre papa & notre maman ſont morts de chagrin. Il ne nous reſte plus que notre grand-papa qui n'a plus de forces pour nous gagner de quoi vivre." Le vieillard, à ces mots, cacha ſa tête dans ſes mains, & pouſſa des gémiſſemens pitoyables, ſans pouvoir proférer une parole. Daniel trop vivement ému par ce ſpectacle, n'eut pas le temps de penſer à venir conſulter mon papa. Il courut chercher

chercher la bourſe où étoient ſes deux louis, & préſenta le tout enſemble au vieillard. Celui-ci verſoit des larmes d'attendriſſement & de joie, mais ne vouloit pas prendre l'argent. Daniel ſe mit en colère, & ne s'appaiſa que lorſque le vieillard parut céder à ſes inſtances. Il reçut en effet la bourſe ; mais comme il jugeoit ce préſent trop conſidérable de la part d'un enfant tel que mon frère, il réſolut de la rapporter le lendemain à mes parens. Il alla, pour cet effet, la dépoſer auſſitôt chez le confiſeur, en ſe faiſant ſeulement donner une pièce de vingt-quatre ſous, pour en acheter du pain à ſa petite famille. Je ne ſais comment il s'eſt procuré le moyen de compléter les deux louis ; mais il y a un quart d'heure qu'il eſt venu les rapporter avec la bourſe à mon papa. J'aurois voulu, Mademoiſelle, que vous euſſiez été témoin de cette ſcène, vous auriez appris à concevoir de plus juſtes idées du cœur généreux de mon frère. Son noble ſacrifice, & la délicateſſe de l'honnête vieillard ont touché mes parens juſqu'aux larmes. La pauvre famille a reçu deux fois la valeur de la bourſe : & mon frère a été payé par mille bénédictions. Le ſecret qu'il a cru devoir garder par modeſtie ſur cet acte de bienfaiſance, y ajoute un plus grand prix aux yeux de mes parens, & m'inſpire pour lui une plus vive tendreſſe.

Comme c'eſt ici la dernière lettre que vous recevrez jamais de moi, j'ai l'honneur d'être avec tous les ſentimens de cérémonie,

MADEMOISELLE,

Votre très-humble & très-obéiſſante ſervante,

DOROTHÉE DE JOIGNY.

LE VIEUX LAURENT.

Lettre de George de Vallière à Camille ſa ſœur.

MA CHÈRE CAMILLE,

J'AI de bien triſtes nouvelles à t'apprendre. Notre vieux ami Laurent vient de mourir. Il étoit, comme tu le ſais, indiſpoſé depuis cet automne ; & il y a quinze jours

jours qu'il ne ſortoit plus de ſa chambre. Avant hier au ſoir, quand je revins de mes exercices, on me dit qu'il étoit mort dans l'après-midi. J'ai bien pleuré, je t'aſſure. Sa maladie me l'avoit fait prendre dans une nouvelle amitié. J'employois mes heures de récréation à lui rendre tous les ſoins dont j'étois capable. Ah! je lui devois bien plus que je n'ai pu faire. C'étoit l'ami de notre plus tendre enfance. Pendant nos premières années, nous avons plus vécu dans ſes bras que ſur nos pieds. Jamais il ne grondoit: au contraire, on le voyoit toujours gai, doux & complaiſant. Comme il étoit joyeux quand il nous avoit procuré quelque nouveau plaiſir! Je crois que ſa plus grande peine en mourant étoit de ne pouvoir plus nous rendre de ſervices. Il étoit plus ancien dans la famille que mon papa. Quoiqu'il ne fût qu'un ſimple domeſtique, tout le monde avoit une eſpèce de vénération pour lui. Tant qu'a duré ſa dernière maladie, il ne venoit perſonne nous rendre viſite, ſans demander auſſitôt: Et le pauvre Laurent, comment va-t-il? Je voyois que cette queſtion flattoit mon papa, qui le regardoit comme ſon ami le plus fidelle. Auſſi ne l'a-t-il pas abandonné dans ſes vieux jours; il lui a procuré tous les ſecours dont il avoit beſoin. Un homme bien riche n'auroit pu en avoir davantage. Hier au ſoir on fit ſes funérailles, je demandai à mon papa la permiſſion de les ſuivre. Il eut quelque peine à me l'accorder, craignant que cela ne me fît trop d'impreſſion. Mais il vit que j'aurois été bien plus triſte s'il m'avoit refuſé. J'accompagnai donc le convoi, tenant un bout du drap noir qui couvroit le cercueil. Il me ſembloit que par-là nous étions encore attachés l'un à l'autre, & que je le retenois ſur la terre. Lorſqu'il fallut le lâcher, ma main s'étoit roidie; elle ne pouvoit plus s'ouvrir. Mais ce fut bien plus douloureux au moment où je le vis deſcendre dans la foſſe, & ſur-tout après qu'elle fut recouverte. Je ne pouvois en détacher mes regards. Juſque-là je n'avois pu me figurer que nous fuſſions tout-à-fait ſéparés par la mort. Tant que je voyois ſon cercueil, il me reſtoit quelque choſe de lui; mais lorſque ce dernier reſte m'eut échappé, c'eſt alors que je ſentis qu'il étoit réellement & à jamais perdu pour moi. Toute cette nuit j'ai cru le voir en ſonge. Son ombre ne m'a pas fait peur. Il ſembloit me ſourire, & je trouvois du plaiſir à le careſſer. J'ai paſſé

toute

toute la matinée dans ma chambre tout seul, & occupé à t'écrire. Je croyois ne pouvoir te dire que deux mots, & ma lettre s'est alongée en te parlant de lui. Notre ami est venu me voir. M. Hutton, ce respectable vieillard qui cherche à faire du plaisir aux gens, lorsqu'il n'est pas occupé à leur faire du bien, lui avoit donné pour moi une petite histoire en Anglois, d'une servante qui avoit nourri sa maîtresse. Je l'ai trouvée si touchante, que je me suis mis tout de suite à la traduire de mon mieux, pour qu'elle serve à ta consolation, comme elle a fait un moment à la mienne. A chaque trait d'amitié d'Elspy, je disois: Voilà ce que Laurent auroit fait pour nous, si nous avions été à la place de Mde. Macdowell. Ah, mon pauvre Laurent! mon ami Laurent! Adieu, ma chère sœur, je ne puis t'en écrire davantage. Il faut que je descende auprès de mon papa, pour tâcher d'adoucir son chagrin, tout triste que je suis. Présente mes respects à mon oncle & à ma tante, & donne-leur deux baisers bien tendres pour moi. Nous avons fait une perte que nous ne pouvons réparer qu'en nous aimant de plus en plus. Adieu donc. Je t'embrasse avec un nouveau cœur de frère & d'ami,

GEORGE DE VALLIÈRE.

ELSPY CAMPBELL.

(*Cette Pièce étoit incluse dans la Lettre précédente.*)

MADAME MACDOWELL, veuve Ecossoise, d'une haute naissance, après avoir joui jusqu'à l'âge de cinquante ans des avantages de la fortune, s'en vit tout à coup dépouillée, & réduite à la plus extrême pauvreté. Elle n'avoit point d'enfans pour la faire subsister du travail de leurs mains; & le reste de sa famille se trouvoit enveloppée dans sa ruine. Errante dans les montagnes, elle y mendioit le long du jour un abri pour la nuit, & un morceau de pain.

Elspy Campbell qui l'avoit servie pendant plusieurs années, & qui en avoit toujours été traitée avec beaucoup d'égards

d'égards & de ménagemens, apprend ces triſtes nouvelles au fond de la retraite où elle vivoit éloignée de ſon ancienne maîtreſſe. Elle part auſſitôt, & la cherche à la trace de ſes malheurs. Après bien des courſes pénibles, elle la trouve enfin, ſe jette à ſes pieds, & lui dit : Ma bonne maîtreſſe, quoique je ſois preſque auſſi âgée que vous, je ſuis plus forte, & je me ſens encore en état de travailler, au lieu que vous n'êtes propre à rien entreprendre, à cauſe de votre ancienne manière de vivre, de vos chagrins, & des infirmités qui vous ſont ſurvenues. Venez avec moi dans ma petite chaumière. Elle eſt ſaine & bien cloſe. Avec cela j'ai un demi-arpent de jardin qui me rapporte plus de pommes de terre que nous n'en pouvons conſommer. Après avoir eſſayé ce que je puis faire pour vous, ou plutôt ce que Dieu voudra bien faire pour nous deux, vous ſerez libre de me quitter, ſi vous trouvez un meilleur gîte, ou de reſter avec moi, ſi vous n'en trouvez point. Prenez courage, ma bonne maîtreſſe. J'étois chez vous une fière travailleuſe ; je n'ai point changé. Je vous trouverai de la nourriture, s'il y en perce ſur la terre ; & s'il n'y en perce pas, je creuſerai au-deſſous pour vous en chercher.

O Elſpy, lui dit la veuve infortunée, je m'abandonne à votre amitié. Je veux vivre & mourir avec vous. Je ſuis ſure que la bénédiction du Seigneur ſe trouvera partout où vous êtes. Elles ſe mirent auſſitôt en marche vers l'hermitage d'Elſpy. La chaumière étoit petite, mais bien ſituée. L'ordre & la propreté faiſoient toute ſa décoration. Un trou pratiqué dans la muraille ſervoit de paſſage à la lumière, lorſque le vent ne ſouffloit pas de ce côté. Lorſqu'il y ſouffloit, cette ouverture étoit bouchée par un petit paquet de roſeaux, & Elſpy ſe contentoit de la ſombre clarté qui pénétroit par la cheminée. Le lit qu'on ne voyoit point en entrant, étoit défendu du vent de la porte par un mur de torchis, Il étoit compoſé d'une paillaſſe, d'un matelas aſſez mince avec des draps fort blancs, & une couverture de laine groſſière. Il n'y avoit point de rideaux ; mais auſſitôt qu'Elſpy ſe vit honorée de la ſociété d'un hôte ſi reſpectable, elle en tiſſut de natte, meilleur abri contre le froid que le damas le plus ſoyeux. C'eſt dans ce lit que Madame Macdowell goûtoit le repos, les pieds appuyés ſur le ſein d'Elſpy, qui ſe courboit comme un cercle autour de ſes jambes pour les réchauffer.

réchauffer. Jamais elle ne voulut consentir à prendre place à côté de sa maîtresse. Plus elle la voyoit déchue de son ancien état, plus elle lui montroit de respect & d'obéissance, pour lui faire perdre l'idée de ses malheurs. Une vieille bible, les aventures de Robinson, deux ou trois volumes dépareillés de dévotion & de morale, fourniſſoient une ample matière à leurs entretiens. Quant à leurs repas, elles avoient quelquefois des œufs, toujours du lait avec des pommes de terre; & les pommes de terre les mieux cuites, l'œuf le plus frais, la plus grande tasse de lait se trouvoient constamment placés devant Mde. Macdowell.

On sera sans doute curieux de savoir comment s'y prenoit Elspy pour entretenir sa maison dans cette frugale abondance. C'étoit au moyen de son filage en hiver, & de ses travaux dans les champs au temps de la moisson. Il est vrai qu'elle avoit un avantage marqué sur de plus jeunes femmes, moins encore par son activité naturelle, que par un angle obtus formé dans sa taille, qui portoit ses yeux & ses mains beaucoup plus près de la terre, ou de son rouet. Lorsque les denrées étoient montées à un prix trop haut, pour que ses moyens pussent y atteindre, elle n'avoit qu'à se baisser pour les recueillir dans son voisinage. Elle avoit imaginé, pour cet effet, une méthode très-efficace. Elle alloit devant la demeure des plus riches fermiers seulement, & là, s'arrêtant sur la porte les bras élevés, elle disoit: Je viens demander quelque chose, non pour moi, car je peux vivre de tout, mais pour ma maîtresse, femme noble, fille du Lord James, petite-fille du Lord Archibald. Si les fermiers la secouroient selon ses prétentions bien modérées, elle ajoutoit: Que la bénédiction de Dieu, de ma maîtresse, & d'Elspy Campbell se répande sur cette maison, & sur tous ceux qui l'habitent. Mais s'ils refusoient de la secourir, elle terminoit d'une autre manière sa harangue, & s'écrioit: Que la malédiction de Dieu, de ma maîtresse & d'Elspy Campbell tombe soudain sur cette maison & sur les habitans. Il est aisé d'imaginer quel succès opéroit la différence de ces deux formules dans un pays naturellement hospitalier, & très-attaché à sa Noblesse. Elle recueilloit des vivres, du linge, & quelques petites pièces de monnoie, qu'elle mettoit soigneusement en réserve pour acheter

acheter à ſa maîtreſſe des ſouliers & des bas, qui lui ſervoient, lorſqu'ils étoient à demi-uſés.

C'eſt ainſi qu'elles vivoient heureuſes toutes les deux, l'une de ſes ſoins, l'autre de ſa reconnoiſſance. Elſpy avoit des principes très-ſévères ſur les devoirs qu'elle s'étoit impoſés. Mde. Macdowell étoit noble; & quoique nourrie par Elſpy, elle devoit toujours conſerver ſa nobleſſe, c'eſt-à-dire, ne jamais travailler, juſqu'à ne pas ſe laver les pieds elle-même. Un jour que cette femme admirable portoit une corbeille de fumier dans ſon jardin, ſa maîtreſſe étoit ſortie avec une petite cruche pour chercher de l'eau, & s'en retournoit furtivement après en avoir puiſé. Elſpy l'aperçut, laiſſa tomber ſa corbeille, courut lui prendre la cruche des mains, répandit l'eau à terre, & en alla puiſer de nouvelle. Comme elle rentroit à la maiſon, elle dit d'une voix reſpectueuſe: Pardonnez, fille du Lord James, petite-fille du Lord Archibald; mais vous ne puiſerez jamais une goutte d'eau tant que je ſerai en vie.

Le bruit de tous ces procédés généreux étant parvenu juſqu'à moi, je lui fis paſſer les ſecours que ma fortune me permettoit de lui donner. Auſſi long-temps qu'elle vécut, c'eſt-à-dire, pendant quatre ou cinq ans après que je fus inſtruit de ſon hiſtoire, toutes les fois que dans un repas on me portoit une ſanté, je donnois toujours le nom d'Elſpy Campbell à joindre au mien. Un nom ſi vulgaire excitoit ordinairement la curioſité ſur l'objet de mon affection. On m'interrogeoit, & je répondois: Elſpy eſt une vieille femme mendiante....Une vieille femme mendiante, s'écrioit-on?—Ouï; mais écoutez juſqu'au bout; & alors ſuivoit en ſubſtance le récit que je viens de faire. Je ne l'avois pas achevé, que les demi-couronnes & les demi-guinées pleuvoient à l'envi pour elle dans mon chapeau. Ces petites ſommes qu'elle recevoit aſſez fréquemment, lui donnèrent occaſion de dire un jour à mon meſſager: Quel eſt donc celui qui vous envoie? Un ami de Dieu ſans doute! Il me fait du bien comme lui, ſans que je l'aye jamais vu.

Mde. Macdowell mourut. Elſpy ne put lui ſurvivre que de quelques mois, du regret de l'avoir perdue. Elle ne ſe ſouvenoit que des anciennes bontés de ſa maîtreſſe, oubliant ce qu'elle avoit fait à ſon tour pour y répondre.

La

La glorieuſe ſervilité de cette femme ne fut pas une étincelle de reconnoiſſance, qui pétille un moment, & s'éteint auſſitôt. Ce fut une flamme ardente qui brûla pendant vingt années, juſqu'à ce que la mort vint l'enſevelir ſous les cendres de ſa tombe, d'où elle ſe ranimera avec un nouvel éclat dans le matin de ce jour qui n'aura jamais de fin.

Réponſe de Camille de Vallière à la Lettre de George.

O Mon frère, quel malheur tu viens de m'annoncer! Je ne reverrai donc plus mon ami Laurent! Hélas! le pauvre homme! il ſembloit le craindre, quand je partis de la maiſon pour venir ici. Vous ne me retrouverez peut-être plus, me dit-il, Mlle. Camille: au moins penſez un peu à moi. Ah! j'y ai toujours bien penſé. Je me faiſois une joie de l'en convaincre à mon retour. Je lui tricotois une bonne paire de bas de laine pour cet hiver. J'y travaillois encore au moment où j'ai reçu ta lettre. L'ouvrage m'eſt tombé des mains. Quand je l'ai ramaſſé, il m'eſt échappé un torrent de larmes. Ce n'eſt donc plus pour lui, me ſuis-je écriée! Oh, ouï, ce ſera toujours pour lui. Je veux l'achever, & je le tiendrai dans mon armoire, pour me rappeler chaque jour ſon ſouvenir. Tu ne me dis point dans ta lettre s'il te parloit ſouvent de moi. Je ſuis bien ſure qu'il ne m'avoit pas oubliée. Mais c'eſt que tu as craint d'ajouter à mes regrets. J'en ai de bien vifs de n'avoir pu l'aſſiſter avec toi dans ſa maladie. Je crois que le plaiſir de recevoir nos ſoins auroit prolongé ſes jours. Je te ſais bon gré de l'avoir accompagné dans ſes funérailles. Je n'en aurois pas eu la force; mais je n'en ſuis que plus touchée de ton courage & de ton amitié.

Dans la triſteſſe où j'étois, je n'ai pu lire, ſans verſer des larmes, l'hiſtoire d'Elſpy Campbell, que tu as eu la bonté de m'envoyer. Je t'en remercie. Je penſe, ainſi que toi, que notre ami Laurent auroit fait tout comme elle, s'il avoit été à ſa place, & nous à la place de Mde. Macdowell. Je crois que c'eſt bien la faute des maîtres, ſi la plupart des domeſtiques ne ſont pas des Laurent & des Elſpy. Ils leur parlent toujours avec dureté; comment veulent-ils que ces pauvres gens prennent pour eux

d'autres ſentimens que ceux de la crainte? Puiſqu'ils ſont placés par le haſard dans un rang inférieur, n'eſt-il pas de l'humanité de ne pas les fouler à nos pieds, de leur donner au contraire toutes les marques d'affection qui peuvent les relever dans leur propre eſtime, & nous concilier leur attachement? On cherche à ſe faire aimer dans ſa patrie, dans ſa ville, dans ſon voiſinage, pourquoi ne vouloir pas être aimé dans ſa maiſon par des perſonnes que l'on voit à chaque inſtant de la journée? Pourquoi n'en pas faire une ſeconde claſſe de ſes enfans? Eſt-il beaucoup de ces maîtres qui euſſent fait pour leur meilleur ami, ce que la généreuſe Elſpy a fait pour ſa maîtreſſe? Mon oncle m'a dit que l'Académie Françoiſe venoit de couronner cette année un trait exactement ſemblable. Je ſuis bien aiſe que de ſi belles actions ſoient plus connues. Elles engageront les maîtres à traiter leurs domeſtiques avec plus d'égards, puiſque, malgré toute leur fortune, ils peuvent encore avoir beſoin d'eux un jour: & les domeſtiques y trouveront un encouragement pour ſervir leurs maîtres avec plus de zèle & de fidélité. Je crois que ſi nous avons jamais une maiſon à conduire, nous ſaurons, comme notre papa, la remplir de gens dout les cœurs ſeront auſſi prêts que les bras à nous ſervir.

Cette ſemaine, mon frère, eſt bien triſte pour ta pauvre Camille. Mon oncle m'avoit emmenée hier avec lui dans les champs, pour me diſtraire de mon chagrin par une petite promenade. Tout à coup nous entendîmes un tambour. Nous nous avançâmes. C'étoient des recrues levées dans le pays qui alloient partir. Il y avoit au milieu des ſoldats pluſieurs payſannes aſſemblées, qui avoient ſans doute leurs maris, ou leurs enfans dans la troupe, car ils ne faiſoient que s'embraſſer & verſer des larmes. Nos yeux, après avoir parcouru cette foule, s'arrêtèrent ſur une femme en habits de deuil, qui, ſans être de la première jeuneſſe, avoit une figure d'une beauté remarquable. Dans ſes bras étoit un jeune homme qu'on voyoit ſe mordre les lèvres pour s'empêcher de pleurer. Elle lui préſentoit un flacon de vin, & quelque choſe d'enveloppé dans un morceau de linge. Il prit l'un, mais refuſa l'autre, quelques inſtances qu'on lui fît pour l'engager à l'accepter. Mon oncle s'avança vers elle, & lui demanda ſi c'étoit ſon fils.—Ouï, monſieur, c'eſt mon ſeul garçon, & un ſi bon fils, que le monde entier ne pourroit pro-

duire ſon pareil. Mon mari eſt mort depuis ſix mois, & m'a laiſſé trois filles, dont la plus âgée n'a que cinq ans. Dans la dernière diſette, il s'étoit endetté de cinquante écus. Les créanciers ſont venus à ſa mort; & j'ai vu le petit champ qui nous fait vivre prêt à leur être abandonné. On levoit des recrues dans le pays. Le fils d'un riche fermier s'étoit laiſſé enrôler par ſurpriſe. Il a déclaré que ſi un autre garçon du village vouloit prendre ſa place, il lui donneroit cent francs. Mon fils lui a propoſé de porter la ſomme juſqu'à cinquante écus, & qu'il ſeroit ſon homme. Enfin, ils ſe ſont accordés à cinq louis. Je n'ai ſu un mot de tout cet arrangement, que quand il a été conclu. Autrement, j'aurois prié mon fils de nous laiſſer, mes filles & moi, dans la misère, plutôt que de nous priver de ſes ſecours, lui qui me tient lieu d'ami, de protection, de tout au monde, car il a travaillé nuit & jour pour moi. J'ai cru tomber morte de douleur, lorſqu'il m'a préſenté les cinq louis qu'il a reçus pour ſon enrôlement. Je ſuis allée vers le ſergent; toutes mes prières n'ont pu le fléchir. Mon fils a cherché à me conſoler, en me repréſentant que notre champ étant preſque libre, je pourrois vivre avec mes filles au-deſſus des beſoins. Tranquilliſez-vous, me diſoit-il, je ſerai quelque temps en quartier dans le voiſinage. Après l'exercice, je reviendrai pour vous aider à travailler. Mon terme n'eſt que de ſix ans, & enſuite j'aurai mon congé....Hélas, s'écria-t-elle, tout alloit ſi bien! Pendant quatre mois il a travaillé avec tant d'ardeur, que nous avons achevé de payer nos dettes, & ſatisfait aux impôts de l'année. Et maintenant il faut qu'il s'en aille! Peut-être la guerre reviendra-t-elle, & je ne reverrai plus mon Julien, mon cher fils.

Mon oncle lui demanda ce qu'elle lui préſentoit dans le morceau de linge. C'eſt, répondit-elle, un louis d'or que j'ai reçu dernièrement d'une Dame, pour avoir ſevré ſon enfant. C'eſt tout l'argent que je poſsède; & je le tenois en réſerve pour les dernières extrémités. Ah! ſi mon Julien vouloit au moins le prendre! Mais j'aurois dû le connoître. Il n'a jamais voulu rien recevoir de moi, depuis qu'il peut travailler; au contraire, il m'a toujours donné ce qu'il gagne. Mon oncle lui demanda ſa demeure, & lui promit de s'intéreſſer en ſa faveur. Elle fut ſenſible à cette marque de bonté; & j'en fus auſſi bien

touchée pour elle. Vingt fois mes yeux s'étoient baignés de larmes pendant ſes plaintes. Mais je crois que je plaignois encore plus ſon fils ; car on voyoit la violence que ſe faiſoit le pauvre garçon, pour cacher ſa douleur à ſa mère & ſes pleurs à ſes camarades, quelque peu qu'il eût à rougir d'un ſi juſte attendriſſement. Sa mère vouloit l'accompagner un peu loin, mais elle eſt tombée évanouie au premier ſignal de la marche. Nous l'avons ramenée chez elle, & nous avons cherché de toutes les manières à la conſoler, moi par de douces paroles, & mon oncle par des ſecours utiles. Ecoute, mon frère, je veux te dire l'idée qui m'eſt venue. Nous ſavons, par la perte de Laurent, combien il eſt cruel de ſe voir ſéparer de ceux que l'on aime. La pauvre femme ſouffre ſurement encore plus que nous, puiſque c'eſt plus qu'un ami qu'elle a perdu. Nous ne pouvons pas nous rendre Laurent, mais nous pouvons au moins lui rendre ſon fils. J'ai fait pour mon oncle de petits travaux qu'il veut récompenſer, en me donnant une belle robe : je lui demanderai ma robe en argent comptant. Travaille de ton côté, ſans perdre une minute, au deſſein que tu fais pour mon papa. Je ſais qu'il doit te le bien payer. Nous réunirons nos petites fortunes, & nous en achéterons le congé du nouveau ſoldat, à l'intention de Laurent. Si l'on eſt récompenſé dans une autre vie du bien qu'on a fait dans celle-ci, cette bonne œuvre paſſera ſur ſon compte, puiſque c'eſt lui qui nous l'a inſpirée ; & il ſaura que nous l'aimons toujours, quoiqu'il ſoit mort. C'eſt la meilleure manière de prier pour lui. Je dois partir d'ici dans huit jours pour retourner à la maiſon, nous arrangerons enſemble notre projet, & nous chargerons notre papa de l'exécuter. Il ſera ſurement bien aiſe de nous ſervir. Cette eſpérance eſt la plus douce conſolation que je puiſſe me donner, en attendant le plaiſir de te revoir. Adieu. Je t'embraſſe avec la nouvelle amitié que tu me demandes, & qui durera toute ma vie.

CAMILLE DE VALLIÈRE.

FAVORI.

Lettre de Didier de Lormeuil à Juliette, ſa ſœur.

MA CHÈRE SŒUR,

COMME je te vois d'ici prendre un air d'importance, de recevoir déjà de ma part une lettre, lorſque je viens à peine de franchir le ſeuil du logis! Cependant ne ſois pas ſi fière de cet honneur. L'Epitre n'eſt pas proprement écrite à cauſe de toi, mais à cauſe de mon joli ſerin. J'avois oublié de te le recommander en partant; & je ſais de petites Demoiſelles qui, ayant les objets continuellement ſous les yeux, les oublieroient mille fois, ſi l'on n'intéreſſoit leur mémoire, en flattant un peu leur vanité. Sache donc que, de ma pleine puiſſance, je te nomme Gouverneur de Favori, & t'accorde la ſurintendance générale de ſa Maiſon. Prends bien garde à ne pas le négliger, ſi tu ne veux que je te révoque. Il eſt bon de te préſenter une réflexion toute ſimple. C'eſt qu'il ne ſe nourrit pas plus que nous de l'air du temps; que, ſans manger & ſans boire, il ne peut pas vivre; que, s'il ne vit pas, il ne pourra point chanter; & que, s'il ne chante plus, ni toi, ni moi, nous ne pourrons l'entendre: ce qui ſeroit bien dommage. Je crois auſſi devoir te rappeler le ſervice qu'il te rendit l'autre jour, lorſque tu brouillois tous les pas de ton menuet, en ſuivant ſes cadences, au lieu de ſuivre celles de la Pochette de M. Dupré. Le petit coquin ſe mit à faire un tel tintamarre, que M. Dupré tourna toute ſa colère contre lui, oubliant de te faire les reproches que tu méritois pour ton étourderie. Voilà, je penſe, des raiſons aſſez fortes pour t'engager à lui donner toutes ſortes d'attentions. Mais ſi la muſique & la reconnoiſſance ne peuvent rien ſur ton cœur de bronze, je n'ai plus que le grand coup d'éloquence à frapper....Tremble, tremble, ma ſœur! Regarde-le déjà comme mort. Ouï, mort. Comment ſoutenir cette affreuſe image! Vois ſes jolies petites pattes levées en l'air, ſes ailes immobiles, ſes yeux & ſon petit bec fermés pour toujours. Vois-le couché ſur le dos dans la petite boîte qui lui ſert de cercueil, couvert de fleurs de Soucis & de Belles-de-nuit, avec des branches

de Cyprès. Tout le monde vient pleurer autour de ſa tombe. On demande quelle main cruelle l'a plongé dans la nuit infernale. Une voix ſe fait entendre : C'eſt moi, c'eſt moi, barbare que je ſuis ! & tu te jettes tout échevelée ſur ſon cadavre.....Tu pleures, n'eſt-il pas vrai ? Triomphe ! Triomphe ! Je n'ai plus rien à craindre pour ſa vie, ni pour le repos de ton eſprit. Outre ſa nourriture ordinaire, n'oublie pas de lui donner un morceau de biſcuit & de ſucre. Tu feras fort bien auſſi de couvrir ſa cage de verdure, pour adoucir les regrets qu'il doit avoir de mon abſence. Comme je me flatte que tu exerceras dignement les grandes fonctions que je te confie, je t'enverrai, pour te récompenſer de ton zèle, un journal de mon petit voyage. Tu y verras des événemens dignes de paſſer à la poſtérité. Adieu, ma chère ſœur, je quitte le ton du badinage pour t'embraſſer de toutes mes forces, & t'aſſurer des tendres ſentimens avec leſquels je ſerai toute ma vie,

Ton frère & ton ami,

DIDIER DE LORMEUIL.

Réponſe de Juliette de Lormeuil à la Lettre précédente.

MON CHER DIDIER,

VRAIMENT il faut avoir un petit orgueil auſſi plaiſant que le tien, pour imaginer qu'une ſœur doive ſe trouver ſi fière de recevoir une lettre de ſon frère. Il me ſemble que toute la *gloriole* devroit être de ton côté, pour avoir une fois rempli ton devoir ſans te faire tirer l'oreille ; quoique tu en perdes auſſitôt le mérite, en diſant que c'eſt à cauſe de ton petit criailleur que tu m'écris. Tu n'avois pas beſoin de me faire à ſon ſujet des recommandations ſi preſſantes, ni d'employer de ſi belles figures de rhétorique, pour m'émouvoir en ſa faveur. Il inſpire aſſez d'intérêt par lui-même. Ainſi, ſois tranquille ſur le ſoin que je vais prendre de le bien traiter. Je ne remplirai point, il eſt vrai, ſa mangeoire par-deſſus les bords, à l'exemple de certains garçons de ma connoiſſance, pour l'expoſer à crever de gogaille, s'il étoit comme eux ſur ſa bouche, & auſſi peu réfléchi. Peut-être voudroient-ils encore nous faire croire que c'eſt par excès de tendreſſe qu'ils l'accablent ainſi de proviſions, lorſqu'ils n'ont penſé qu'à

qu'à ſe débarraſſer tout d'un coup pour huit à dix jours d'une attention qui les importune. Non, non, je lui rendrai des ſoins plus aſſidus. Je veux qu'il ait des proviſions fraîches tous les matins. Lorſque j'ai nettoyé ſon buffet, j'y ai trouvé du grain au moins pour trois mois, ſans compter celui qui étoit répandu à dix pas à la ronde. Il faut convenir que le petit drôle eſt un ſi franc diſſipateur, qu'il en jette plus de côté & d'autre avec ſon bec dans une heure, qu'il n'en goberoit dans un jour. Pour le fond de ſa cage, grâces à ton adreſſe, ou à ta prodigalité pareſſeuſe, c'étoit comme un étang formé par le débordement de l'abreuvoir. Le pauvre Favori n'oſoit y deſcendre, tant il avoit peur de s'y noyer! Comme il a paru joyeux, en revoyant la terre-ferme! Il trembloit encore de s'y haſarder à la légère. Ce n'eſt qu'après l'avoir bien éprouvée d'une patte, en ſe tenant de l'autre aux barreaux, qu'il y a pris une entière confiance. De cette manière, ſans aucuns frais, j'ai agrandi ſon logement d'un rez-de-chauſſée; car il ne ſe tenoit plus que ſur les deux perchoirs, crainte de ſalir ſes jambes & ſa queue. J'ai répandu ſur le fond de la cage une couche de ſable fin, & je l'ai garnie tout autour de mouron; en ſorte qu'il ne tient plus qu'à lui de ſe croire dans un joli boſquet. Ecoute, mon frère, à l'avenir tu prendras ton parti; mais c'eſt moi qui me charge de ſon entretien. Je veux que ſon palais te ſerve de modèle d'ordre & de propreté pour ton appartement. En voilà, je crois, aſſez pour calmer les inquiétudes que tu m'as témoignées: j'en ai d'autres de mon côté, dont je vais te faire part. Tu es un peu étourdi, & nous avons pour voiſin un chat noir fort aviſé. Prends-y garde à ton retour. J'ai obſervé qu'il avoit pris pour Favori une tendreſſe qui m'épouvante. Hier au matin, j'avois, en entrant, laiſſé la porte ouverte; il ſe gliſſa tout doucement à ma ſuite. Après avoir rendu mes devoirs à l'oiſeau, je me mis à feuilleter un peu tes livres. Tout à coup j'entendis derrière moi un tendre *miaou*. Je me retournai. J'aperçus le ſcélérat juché ſur le dos d'un fauteuil, vis-à-vis de la cage. Il regardoit Favori d'un œil careſſant, mais hypocrite. Il tortilloit moelleuſement ſa queue, & ſembloit lui dire: " O mon cher petit oiſeau! viens te percher ici à mon côté: ou bien, attends-moi, je vais ſauter légérement ſur ta cage. Vois les douces pattes de velours que j'ai pour

te careſſer. (Remarque bien qu'à ces mots il cachoit ſoigneuſement ſes griffes :) Je te dorloterai tout le long de la journée, en te preſſant contre mon tendre cœur. Ne t'effraie pas de mes longues mouſtaches, elles ne piquent point. Il y a par-deſſous une petite bouche, avec laquelle je baiſerai ſi joliment ton petit bec ! Viens, viens, mon ami."—Que penſes-tu que Favori répondoit à tous ces beaux diſcours ? Rien. Mais on voyoit clairement à ſa mine que le petit matois n'en étoit pas la dupe ; & j'imagine qu'à la place du chat, il pourroit fort bien être un auſſi grand fripon. Eſt-ce que tu lui aurois donné de tes leçons de coquinerie ? Il baiſſoit, il relevoit ſa tête ; il ſecouoit ſes plumes ; il jetoit un œil de méfiance ſur l'orateur, & de confiance vers moi, comme s'il eût voulu dire : " Je te connois, méchant. Tes paroles mielleuſes, tes pattes de velours, ta petite bouche cachée ſous tes mouſtaches, ſont auſſi perfides que ton tendre cœur de chat. Tu peux tromper une pauvre ſouris. Mais moi ? oh, que non ! Je me moque de tes ruſes, & je ne crains pas ta malice. J'ai ici une amie pour me ſecourir." Et ſoudain il ſe mit à crier à plein goſier : *Cuic, cuic, cuic, cuic !* Je le compris à merveille. Sans faire ſemblant de rien, j'allai vers une cuvette pleine d'eau ; & je fis au tendre matou une ſi bonne aſperſion, que j'éteignis tout d'un coup le feu de ſon amitié ; car en deux ſauts il fut à bas du fauteuil ; & il ſecouoit ſon poil humide, comme s'il avoit eu des friſſons de fièvre. Profite de cette obſervation, s'il venoit te faire *incognito* ſa viſite, lorſque tu ſeras ici.

Cet animal doucereux, à qui tant de perſonnes reſſemblent dans le monde, me rappelle une ariette de notre ami dans une petite comédie manuſcrite qu'il tient au fond de ſon porte-feuille. Je te l'envoie pour te prier de la faire mettre en muſique, ſi tu connois quelque bon compoſiteur dans le pays.

De ces gens aux airs chattemites
Jamais, jamais n'attendez rien de bon.
Toutes ces mines hypocrites
Cachent un cœur fripon.

Je

Je crois voir autour d'une table
Un chat roder légérement ;
D'un ragoût l'odeur agréable
A frappé mon gourmand.
Le voilà, d'un air de ſimpleſſe,
Qui vient à vous :
Sur vos genoux
Il ſaute avec ſoupleſſe.
Puis de ſa queue il vous careſſe,
Puis il fait le gros dos, puis miaule tout doux,
Puis de ſa patte
Il vous flatte.
Eh, qui croiroit qu'il penſe à mal,
Le pauvre animal !
Sur le morceau qu'en ſon cœur il dévore,
L'adroit Caffard !
Il n'oſe encore
Qu'en-deſſous jeter un regard ;
Mais un moment tournez la tête,
Zeſte ! l'agile bête
A déjà fait ſa part.

De ces gens aux airs chattemites
Jamais, jamais n'attendez rien de bon.
Toutes ces mines hypocrites
Cachent un cœur fripon.

J'attends avec une vive impatience le journal curieux de ton voyage, que tu m'annonces. Je vais demain dîner à la campagne avec maman. S'il nous arrive quelque choſe d'intéreſſant ſur la route, je m'engage à t'en faire le récit. Puiſque tu vas à la poſtérité, je ſerai charmée de partager avec toi l'admiration de nos derniers neveux. En attendant, je veux que tu ſaches en particulier que tu n'auras jamais de meilleure amie que ta ſœur.

JULIETTE DE LORMEUIL.

Seconde Lettre de Didier de Lormeuil à Juliette ſa ſœur.

JE te remercie, ma chère ſœur, de la jolie lettre que tu m'as écrite, pour me tirer de mes inquiétudes. La ſcène du chat noir & de mon ſerin m'a beaucoup amuſé. J'ai trouvé le diſcours du Matou aſſez adroit, mais le *cuic*,

cuic de Favori bien plus éloquent, puiſqu'il a produit la déroute de ſon ennemi, grâces à ta valeur incroyable. Tu mériterois, pour cet exploit, d'avoir une cuvette dans ton écuſſon.

J'ai travaillé pendant trois jours au journal de mon voyage, que je t'ai fait eſpérer pour récompenſe de tes ſoins. Mon papa trouve fort bonne l'idée de nous communiquer nos aventures. Il dit que nous acquerrons, par ce travail, l'habitude d'écrire avec aiſance, & de réfléchir ſur tout ce qui frappe nos regards. Ma relation lui a paru très-fidelle ; & il déſire vivement de voir celle que tu m'as promiſe de ton dîner à la campagne avec maman. Fréderic & Louiſe auront été ſurement de la partie. Que de folies vous aurez faites enſemble ! Mais quand tu ne me parlerois que des tiennes, je te connois en fonds pour me donner un chapitre aſſez étendu. Afin de t'engager à me l'envoyer plus vîte, je vais me hâter de raſſembler les morceaux de mon hiſtoire de grand chemin, épars ſur vingt chiffons de papier. Tu la recevras dans quelques jours. Adieu, je t'embraſſe en attendant, & ſuis pour toute ma vie,

Ton frère & ton ami,

DIDIER DE LORMEUIL.

Réponſe de Juliette de Lormeuil à la Lettre précédente.

A QUOI penſes-tu, mon cher Didier, de me faire ſi long-temps attendre le Journal de ton expédition ? Eſt-ce que tu ſerois allé comme Gulliver, dans quelque île inconnue, pour avoir tant de choſes à me raconter ? J'ai bien reconnu l'ordre admirable dont tu te piques, à tes vingt chiffons de papier, épars ſans doute dans tous les coins de ta chambre. Heureux encore ſi le petit chat de la maiſon ne s'eſt pas diverti des plus belles parties de ton ouvrage ! Je ne ſerois point étonnée d'y trouver de larges lacunes, ou de te le voir entamer par la fin, avec la précaution de mettre la queue tout au commencement : ce qui vaudroit bien le grand chapitre de mes folies. Je ne ſais ſi la cuvette figureroit bien dans mon écuſſon : mais je crois que les feuilles de la Sibylle, dont tu m'entretenois l'autre jour, pourroient te compoſer des armoiries aſſez parlantes. Puiſque mon papa ſemble déſirer de voir ma relation, je m'empreſſe de te la faire paſſer, ſans attendre

tendre la tienne ; car je ſerois fâchée de le renvoyer peut-être aux calendes, comme le dit le bon La Fontaine. Embraſſe-le bien reſpectueuſement de ma part ; & tu le prieras enſuite de te rendre tendrement tous les baiſers que tu lui auras donnés pour moi.

JULIETTE DE LORMEUIL.

P. S. *Tu trouveras ci-inclus mon Journal.*

JOURNAL DE MON VOYAGE.

ON n'a pas beſoin de faire une route ſi longue que la tienne, pour avoir auſſi des aventures. Nous venions à peine de paſſer les premières barrières, lorſque nous rencontrâmes ſur le chemin un berger qui conduiſoit ſes moutons. Notre cocher, croyant ſon honneur compromis de céder le pas à un vil troupeau, pouſſa ſa voiture tout au travers de la foule. Les pauvres moutons qui paſſent pour avoir un cœur fort honnête, mais un eſprit aſſez borné, ne ſachant quel parti prendre, ſe jetoient entre les jambes des chevaux, & juſque dans les rayons de la roue. Le berger crioit à pleine tête au cocher d'arrêter ; & le cocher, ſourd à tous ſes cris, ne ralentiſſoit point ſon grand trot. Comme le vent étoit aſſez frais, notre voiture étoit fermée de toutes parts. Fréderic voulut ſavoir comment les moutons ſe tireroient de cet embarras. Malheureuſement il avoit oublié que pour regarder par une portière, il faut d'abord en baiſſer la glace. Il alla donner du front contre le cryſtal fragile, qui ſe rompit auſſitôt en mille pièces. En retirant ſa tête de la fenêtre qu'il venoit de s'ouvrir, un éclat de verre le bleſſa légérement à la joue. Il y porta la main ; & de quelques gouttes de ſang qui couloient de ſa bleſſure, il ſe barbouilla ſi bien tout le viſage, qu'il avoit l'air d'un de ces petits garçons qui courent les rues en maſcarade à la fin du carnaval. La tendre Louiſe, à cette vue, ne douta pas que ſon frère n'eût laiſſé tomber ſon nez au milieu du troupeau, & ſe mit à crier : Ah, mon pauvre Fréderic, mon pauvre Fréderic ! juſqu'à ce que maman, avec un

peu d'eau de méliſſe qu'elle répandit ſur ſon mouchoir, eût nettoyé ſon barbouillage, & rendu à ſa petite mine cet air eſpiègle que tu lui connois. Eh bien, mon cher Didier, qu'en dis-tu ? Il me ſemble que l'eſprit d'étourderie ne dégénère point dans les garçons de notre famille ; & voilà ton frère qui ſoutient déjà dignement ta réputation.

Il ne ſe paſſa rien de mémorable depuis cet événement, juſqu'à notre arrivée dans la maiſon de notre chère nourrice, cette bonne Marguerite, chez qui nous allions dîner. Après avoir reçu ſes tendres careſſes, nous allâmes nous promener dans les champs. En paſſant toute ſeule le long d'une haie, j'aperçus de pauvres oiſeaux dont la patte ſe trouvoit priſe dans un perfide lacet. Ils agitoient pitoyablement leurs ailes, & ſembloient me demander leur liberté. Tu penſes bien que je ne fus pas inſenſible à leurs triſtes prières. Je rompis leurs chaînes, & j'eus le plaiſir de jouir de leur reconnoiſſance dans les tranſports de joie qu'ils faiſoient éclater en s'envolant. Ce mouvement de pitié ne fut point du goût d'un petit payſan du voiſinage, qui avoit fondé d'avides eſpérances ſur la vente de ſes priſonniers ; & leur délivrance, comme tu le verras, faillit nous coûter aſſez cher.

Le ſoleil, vers l'heure de midi, avoit diſſipé les brouillards. La journée ſe trouvoit ſi belle, que maman voulut nous faire goûter toutes les délices d'un repas champêtre. Le dîner fut ſervi dans le jardin. Marguerite nous avoit régalés d'une excellente ſoupe au lait. Au moment où Fréderic, ſuivant la liberté des manières de la campagne, portoit ſon aſſiette à la bouche, pour s'épargner la peine de l'exercice de ſa cuiller, voilà tout à coup une groſſe pierre qui, l'atteignant ſur le bord, la renverſe ſur la table, & en fait rejaillir une roſée blanche qui nous éclabouſſe à la ronde. Il auroit fallu nous voir jeter les uns ſur les autres, tout palpitans de frayeur, comme ſi Jupiter eût laiſſé tomber au milieu de nous un de ſes foudres. Le mari de Marguerite, qui n'eſt pas homme à s'effrayer du bruit, courut à la porte du jardin pour attraper le Dieu du tonnerre, & lui renvoyer ſon carreau. Mais le Dieu ſemblable à ceux de la fable, qui ſe jouoient ſi bien des pauvres mortels, s'étoit rendu inviſible. Notre hôte eut beau reſter à la porte en ſentinelle, il n'y gagna rien que de nous garantir du péril d'être foudroyés une ſeconde fois.

Notre

Notre dîner venoit de finir, je me diſpoſois à rendre une viſite d'humanité à toutes les haies du canton, lorſque maman nous avertit qu'il falloit ſonger à la retraite. Nous remontâmes à regret dans notre voiture après avoir fait à la chère Marguerite nos petits cadeaux. Il ne fut jamais une ſi belle ſoirée. Du haut d'une montagne où nos courſiers fumans s'étoient arrêtés pour reprendre haleine, nous eûmes le plaiſir de voir un vaſte horizon couvert de nuages des plus brillantes couleurs. Le ſoleil qui ſembloit ſe réjouir de l'accès que Fréderic lui avoit ouvert pour arriver immédiatement juſqu'à nous, coloroit, par reconnoiſſance, ſon front & celui de Louiſe de toute la pourpre de ſes rayons. On auroit cru voir ces belles faces dorées de Chérubins qui parent les autels.

Les moutons de la matinée avoient apparemment donné l'alarme à leurs camarades, car nous n'en trouvâmes point à notre retour. Il ne ſe préſenta ſur notre paſſage qu'une troupe d'ânesſes, avec quelques ânons de la figure la plus ingénue que tu puiſſes te repréſenter. Nos chevaux qui crurent apparemment y reconnoître un air de famille voulurent à toute force leur céder le haut du pavé, & firent mille ſoubreſauts & mille courbettes en leur honneur. Mais notre fier cocher ſoutint à merveille la gloire de ſon ſiége. Il leur perſuada du bout de ſon fouet qu'ils étoient des perſonnages d'une plus haute importance; & qu'ayant le pas ſur eux dans tous les livres d'hiſtoire naturelle, ils devoient le conſerver ſur les grands chemins. Il fallut bien ſe rendre à des raiſons ſi frappantes; & ils nous conduiſirent ſans autre malencontre au logis.

Troiſième Lettre de Didier de Lormeuil à Juliette.

IL n'eſt pas étonnant, ma chère ſœur, qu'on ſe tire ſi leſtement du récit d'un voyage où l'on n'a eu à faire qu'à des bêtes à petites cornes, ou à longues oreilles, à un étourdi qui caſſe les vitres, & à un poliſſon qui vous jette des pierres. Si tu appelles cela des aventures, je ne ſais quel titre aſſez magnifique tu trouveras pour les miennes. D'après ce qui m'eſt arrivé pour n'avoir traverſé qu'un village, tu peux juger aiſément de ce que j'aurois eu à te raconter dans une plus longue expédition. Je commence à croire que du temps des Chevaliers errans, j'aurois pu faire une brillante figure ſur ce globe, & chanter moi-

même

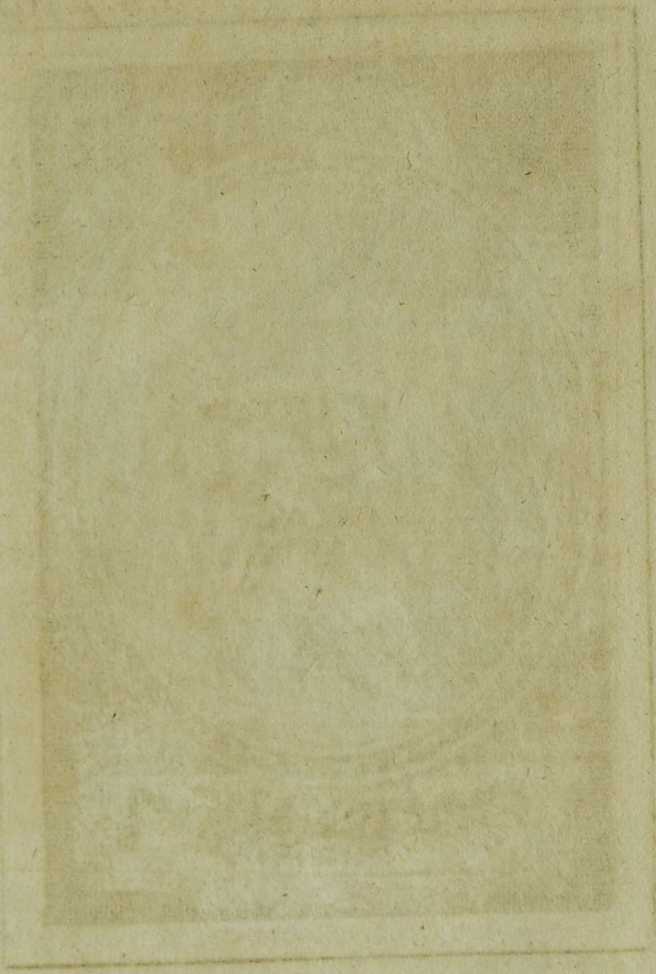
même mes hauts faits, de peur qu'il ne ſe trouvât perſonne qui s'aviſât de les célébrer à ma fantaiſie.

En voici un petit échantillon que je ſoumets intrépidement à ta cenſure : ou plutôt, je t'engage, pour tes plaiſirs, à le lire avec ſoin, pour ne perdre aucune de ſes rares beautés.

JOURNAL DE MON VOYAGE.

NOUS roulions depuis un quart d'heure en ſilence dans notre voiture, avec la même vîteſſe que les nuages qui couroient ſur nos têtes. Je béniſſois la mémoire de celui qui, le premier, inventa cette manière agréable de nous tranſporter d'un endroit à l'autre ſans éprouver de fatigue, en attendant qu'on perfectionne le projet de nous voiturer encore plus doucement par les airs dans un bateau volant, ou ſur des ballons. L'aſpect de la campagne ſurprit enſuite ma penſée. Tous les arbres étoient dépouillés de leur parure. A peine y reſtoit-il quelques feuilles jaunes, ou rougeâtres, qui n'attendoient que le moindre ſouffle du vent pour devenir ſon jouet. Les tendres accens du Roſſignol, le concert joyeux des Pinſons & des Fauvettes ne rempliſſoient plus les bocages : on n'entendoit que les cris glapiſſans des Corbeaux & des Corneilles qui fuyoient à tire d'aile, effrayés par le bruit de la cognée du bucheron. Au lieu de ce grand rideau de verdure qui préſentoit de toutes parts la richeſſe & la gaieté, on ne découvroit à travers les têtes chauves des arbres, que des chaumières à demi-ruinées, & des villages enveloppés de fumée & de brouillards. Des femmes occupées à ramaſſer des branches de bois mort, quelques laboureurs traînant la herſe ſur leurs guérets, des ramiers ſauvages qui cherchoient dans l'épaiſſeur du chaume les grains échappés aux glaneuſes, étoient les ſeules créatures vivantes qu'on aperçût de loin en loin ſur les champs. Rien ne conſoloit nos regards attriſtés que les jeunes ſemences déjà verdoyantes, qui s'élevoient de la terre pour annoncer l'eſpoir d'une heureuſe moiſſon.

Nous



V. IV. p. 205.

Cook fe.

O ma redingotte! ma redingotte!..... — O mon chapeau, mon chapeau!..... Geoffroi en voulant rattrapper son bonnet fourré, se renverse lui-même à terre de toute sa longueur.

Nous fûmes tirés de la rêverie où nous plongeoit ce ſpectacle mélancolique par les mouvemens extraordinaires que nous vîmes faire ſoudain à notre cocher. Sa redingotte étoit gliſſée de ſon ſiége ſur l'une des petites roues qui l'emportoit autour de ſon eſſieu, comme des ailes d'un moulin à vent. Après bien des tours, il vint à bout d'en ſaiſir une manche, & il la tiroit à lui de toutes ſes forces, en criant d'une voix enrouée: O ma redingotte! ma redingotte! Je me jetai précipitamment à la portière pour regarder; mon chapeau tomba, & je me mis à crier: O mon chapeau, mon chapeau! Géoffroi de ſon poſte entend nos lamentations, & ſe penche; ſon bonnet fourré lui échappe. Il ne crie point: O mon bonnet! mon bonnet! mais en voulant le rattraper dans ſa chute, il ſe renverſe lui-même à terre de toute ſa longueur. Heureuſement pour le malheureux que ce fut dans un large & profond bourbier bien douillet; car autrement je ne ſais ce qui ſeroit arrivé de ſa vie, au moins de ſon nez, de ſes dents & de ſon menton. Il n'avoit fallu qu'une minute pour toutes ces cataſtrophes. Mon papa étoit le ſeul qui, dans toute cette bagarre, n'eût pas perdu l'eſprit. Il baiſſa la glace de devant; & ſaiſiſſant les rênes dans les mains du cocher, il arrêta les chevaux. Le cocher deſcendit, & dégagea de l'eſſieu ſa redingotte. Mais quelles furent ſes triſtes doléances lorſqu'il vit au milieu de la taille un grand trou, par où ſa tête énorme auroit pu paſſer, avec toute la friſure d'un petit-maître! Géoffroi de ſon côté avoit la bouche ſi empâtée, qu'il ne pouvoit articuler un ſeul mot. O ma ſœur, ſi tu l'avois vu ſous ce maſque eſſayer de rire pour me tranquilliſer ſur ſa culbute! Il ne faiſoit qu'éternuer, cracher & ſe frotter, avec les mains, les genoux & les coudes. Son habit, autrefois tout vert, ne l'étoit plus que par derrière: il avoit l'air d'une perruche griſe, à demi-doublée de perroquet. Il retourna quelques pas en arrière, pour chercher ſon bonnet de peau de renard. Par bonheur qu'on y avoit laiſſé tenir la queue de l'animal, pour figurer en forme de panache. C'eſt elle qui le fit découvrir, & qui ſervit à le repêcher de l'ornière profonde où il s'étoit englouti. Il fallut le tordre & le retordre, pour qu'il pût l'emporter ſous ſon bras. On rattrapa auſſi mon chapeau, à qui le vent faiſoit faire mille ſauts périlleux en avant & en arrière. Mais il ne perdit rien à toutes ces cabrioles; au contraire,

contraire, il y gagna une épaiſſe calotte, qu'il a ſu conſerver en partie, à la barbe de toutes les broſſes de la maiſon.

Quand nous fûmes remontés dans la voiture, & que tout fut rétabli dans ſon premier ordre autour de nous, il fut d'abord queſtion de faire de la philoſophie ſur toutes ces diſgraces. Mais après en avoir eſſayé de la plus ſérieuſe, il nous vint dans l'eſprit que le parti le plus ſage étoit peut-être de prendre la choſe gaiement, mon papa tira de ſa bourſe des conſolations pour le cocher. De mon côté, je vis bien que Géoffroi n'étoit en peine que de ſon bonnet, parce que l'habit étoit de la livrée de la maiſon. Je lui fis un ſigne qui le remit en belle humeur ; & tout le monde continua la route, comme ſi rien ne fût arrivé.

Nous étions près d'entrer dans un village, lorſque nous aperçumes un vieux ſoldat aſſis ſur une pierre au bord du chemin. Il avoit une de ſes jambes pliée en arrière ſous lui, & l'autre, qui étoit de bois, toute roide, & tendue en avant. A ſa gauche étoit une longue béquille, à ſa droite un grand chien noir. Mon papa qui fait profeſſion d'aimer les ſoldats les mieux eſtropiés, le ſalua d'un air de bienveillance, & me donna une pièce de vingt-quatre ſous, pour la jeter en paſſant dans ſon chapeau : ce que je fis, ſans me vanter, avec aſſez d'adreſſe. La voix de ſa reconnoiſſance fut ſi haute, qu'elle réveilla une femme, de très-mauvaiſe mine, qui dormoit tout près de-là ſur un tas de paille. Elle ſe mit à courir après notre voiture, & l'atteignit au moment où nous en deſcendions pour entrer dans l'auberge. Ah, Monſieur, dit-elle à mon papa, vous placez bien mal vos charités ! ſi vous donnez de ſi belles aumônes à un vieux ivrogne, que ferez-vous pour une brave femme, comme je le ſuis, qui n'a pas bu de vin depuis dix ans ? Mon papa, dont l'eſprit s'étoit occupé de bien des choſes dans cet intervalle, ne ſongeoit plus à l'invalide, & la regardoit d'un air étonné. Ouï, ouï, Monſieur, reprit-elle c'eſt de ce vieux ivrogne de ſoldat que je parle. J'ai bien entendu comme il vous remercioit pour une pièce de vingt-quatre ſous que le petit Monſieur lui a jeté de votre part ; je gagerois qu'avant la nuit il l'aura toute bue en eau-de-vie. Et puis n'avez-vous pas vu ce grand chien noir qu'il a toujours à ſon côté ? Un mendiant nourrir un chien ! N'eſt-ce pas voler d'autres malheureux ? Finiſſez, lui répondit mon papa, d'un ton

ton ſévère. Pourquoi me dire du mal d'un homme qui a beſoin comme vous de ma pitié ? S'il aime un peu l'eau-de-vie, je le pardonne à un vieux ſoldat. Tandis que nous ſommes aſſis à notre aiſe au coin du feu, il faut que ces braves gens ſupportent le vent, la neige, la pluie, toutes les rigueurs de l'hiver. Il n'eſt pas ſurprenant qu'ils ayent recours à une boiſſon qui les réchauffe, & qu'ils s'y accoutument. Pour ſon chien, c'eſt peut-être l'unique attachement qu'il ait dans le monde ; c'eſt ſon compagnon fidelle, le ſeul ami qui prenne part à ſes bonnes ou mauvaiſes journées. En achevant ces mots, il lui donna, ſans la regarder, une pièce de deux ſous. Elle la reçut d'un air dédaigneux, & s'en retourna en grognant tout le long du chemin. Cette vilaine femme m'avoit donné de l'humeur. Je ſuis bien fâché, dis-je à mon papa, que vous l'ayez ſecourue de la moindre choſe. Dire des injures à ce pauvre ſoldat, & lui envier votre aumône ! il faut être bien méchant ! Tu as raiſon, mon fils, me répondit-il. Celui qui veut émouvoir ma pitié envers lui aux dépens d'un autre, ne fait qu'exciter mon indignation. Cependant je la vois dans le beſoin, & j'oublie ſon mauvais naturel. Elle en eſt aſſez punie par elle-même. Sans la méchanceté de ſa langue, je lui aurois donné autant qu'à lui.

Pendant ce dialogue, l'aubergiſte nous avoit conduits dans une chambre, dont une croiſée s'ouvroit ſur le chemin que nous avions parcouru, & l'autre, ſur la cour de l'auberge. En attendant qu'on nous apportât le dîner, je me mis à la fenêtre. Le premier objet que j'aperçus, fut la vieille femme qui venoit de s'aſſeoir au pied d'un ormeau, tout près de la maiſon. Elle tiroit de ſa poche une petite bouteille de vin, dont elle ſe mit à boire d'un grand courage. J'appelai mon papa, & je la lui fis remarquer. Il m'impoſa ſilence, de peur qu'elle ne pût nous entendre. Au même inſtant, nous vîmes au loin le vieux ſoldat qui venoit vers nous, appuyé ſur ſa béquille, & ſuivi de ſon chien noir. Auſſitôt que la vieille femme l'aperçut, elle fit rentrer précipitamment la petite bouteille dans ſa poche. Nous fûmes curieux d'entendre leur entretien. La bonne mère ! lui dit l'homme à mouſtache en l'abordant, eſt-ce que vous voulez coucher là ſans dîner ? Vous n'avez donc pas faim aujourd'hui ? Oh, ce n'eſt pas la faim qui me manque, répondit-elle d'un ton pleureur,

pleureur, c'eſt de quoi manger. Bon, s'il ne tient qu'à cela, répliqua-t-il, j'en ai pour nous deux. Alors s'étant aſſis auprès d'elle, il fit gliſſer de deſſus ſon dos un vieux havreſac, & en tira un morceau de pain noir, avec un bout de cervelat bien enveloppé dans du papier, qu'il lui préſenta. Il ne garda pour lui qu'un peu de pain & de fromage; encore à chaque morceau qu'il mangeoit, en donnoit-il à ſon chien, qui s'étoit mis par derrière, & qui tenoit ſa tête appuyée ſur ſon épaule, de l'air de la plus intime familiarité.

Pendant leur repas, la méchante vieille tourna la converſation ſur la dureté des voyageurs, & dit que ce Monſieur qui venoit d'arriver à l'auberge, ne lui avoit donné que deux liards. Cela ne peut pas être, répondit l'honnête guerrier. Il m'a l'air d'un bien brave homme. Apparemment qu'il ne lui reſtoit dans ſa bourſe que de l'or, qu'il ne pouvoit pas changer. Voyez ce qu'il m'a fait jeter par ſon fils. Une pièce de vingt-quatre ſous. La voilà. Il n'en tombe pas ſouvent de ce calibre dans mon chapeau. Mais ne ſoyez pas en peine, vous en profiterez comme moi. Je ne ſais pas être heureux tout ſeul. Un bon repas demande un coup de vin. Je n'en ai pas fait couler aujourd'hui une goutte dans mon eſtomac, malgré le froid ſalé qu'il fait. Mais ma pauvre bourſe étoit ſi plate, que je l'aurois enfilée dans le trou d'une aiguille. La voilà devenue rondelette à préſent; & je ſuis en état de dépenſer aujourd'hui ſix ſous, trois pour vous, trois pour moi. Le reſte ſera pour d'autres rencontres. Allons, la bonne mère, donnez-moi la main.

Il ſe leva d'un air jovial, en diſant ces mots. La méchante vieille ſe mit à faire le bon valet. Elle lui préſenta officieuſement ſa béquille, & careſſa ſon chien. Je crois que je l'aurois battue pour cette noire fauſſeté. Ils s'acheminèrent enſemble vers l'auberge, tandis que nous allions nous poſter à la fenêtre qui donnoit ſur la cour. Nous vîmes bientôt le ſoldat ſe faire donner une roquille de vin, & deux petits verres, dont il remplit l'un pour ſa convive. Elle l'avala tout d'un trait. Mon papa ne put contenir plus long-temps ſon indignation. Fi! la déteſtable créature, cria-t-il à haute voix. Ils levèrent tous deux la tête. La femme pouſſa un cri en nous reconnoiſſant; mais le ſoldat n'en parut point déconcerté. Mon bon Monſieur, cria-t-il à mon papa, vous voyez comme

comme nous nous régalons à votre ſanté. Permettez que je vous la porte, continua-t-il, en ôtant ſon chapeau, celle de Monſieur votre fils auſſi. Je n'oublie perſonne ſi petit qu'on ſoit, quand c'eſt d'honnêtes gens. Grand bien vous faſſe, l'ami! lui répondit mon papa. Vous avez un cœur tel que je les aime. Tout pauvre que vous êtes, vous ſavez obliger. Voici de quoi vous ſouvenir encore de nous (en lui jetant un écu ſur la table;) mais pour ceux qui boivent le vin d'un brave homme qu'ils viennent de calomnier lâchement.....La méchante femme n'en attendit pas davantage, elle ſe retira la tête baiſſée, dans une extrême confuſion.

Pendant notre dîner, l'hôte nous raconta que le brave ſoldat, nommé Thierry, avoit ſervi trente ans; qu'il n'avoit quitté les armes que par une ſuite du malheur arrivé à ſa jambe, & qu'il avoit les certificats les plus honorables de tous ſes Officiers. C'eſt lui, continua-t-il, qui maintient le bon ordre & la paix dans le village. Ses mouſtaches griſes en impoſent encore aux vagabonds. Tout le monde ſe feroit un plaiſir de lui donner du pain, s'il vouloit le prendre; mais il n'en reçoit point qu'il ne l'ait mérité par quelques ſervices, comme des meſſages d'une paroiſſe à l'autre, dont il s'acquitte avec autant d'intelligence que de fidélité. Je l'aurois mis en colère, ſi j'avois refuſé de prendre ſon argent pour le verre de vin qu'il vient de boire. Il prétend que je dois vivre avec tout le monde des profits de mon état; & que ſi je lui donnois quelque choſe, je ſerois obligé de le porter ſur le compte d'un autre; ce qui ne ſeroit pas juſte. Tous les matins il va de bonne heure, avec une hotte de cailloux ſur les épaules, remplir les ornières faites la veille ſur le chemin. Vous avez dû remarquer comme il eſt bien entretenu. Il ne demande jamais rien; mais il n'eſt guère de voyageurs habitués ſur la route, qui ne lui donnent quelque choſe au paſſage; & il le prend en conſcience, parce qu'il croit l'avoir gagné. L'hiver, quand le froid eſt trop rude, il vient faire des ſabots d'enfans au coin de ma cheminée; & il les donne pour rien à ceux qui ne ſont pas en état de le payer, de peur qu'ils ne s'enrhument. Seulement il les fait danſer devant lui pour ſa peine.

Eh bien, ma ſœur, que dis-tu de ce bon Thierry? Ce dernier trait de ſon hiſtoire m'a fait tant de plaiſir, que je lui ai commandé pour toi une paire de ſabots, que je prendrai

prendrai à mon retour. Comme tu es trop généreuſe, & d'ailleurs trop loin de lui, pour le payer en gambades, je me charge, à ton intention, de le ſolder en monnoie de meilleur aloi. Je veux lui en donner ſix francs, afin que le cadeau ſoit plus digne de t'être préſenté. Ils ne te ſeront pas inutiles pour courir cet hiver dans le jardin.

Si je ne craignois que mon Journal n'eût déjà fatigué ta patience, j'aurois vraiment bien d'autres hiſtoires à te raconter. Je te dirois comme, chemin faiſant, je mis à fin une grande aventure, par un moyen dont le Seigneur Don Quichotte, malgré toute ſa bravoure, n'auroit jamais eu l'eſprit de s'aviſer. Tu vas croire, peut-être, d'après ce début, qu'il y avoit un Enchanteur, ou tout au moins un Géant dans la querelle, & qu'il s'agiſſoit de la deſtinée de quelque illuſtre Princeſſe, & d'un grand Royaume à reconquérir. Eh bien non, ma chère Juliette, ce n'étoit qu'une petite Dindonnière aux priſes avec un petit Chevrier, pour défendre une petite pomme qu'elle venoit de cueillir. Après m'être informé gravement de la cauſe de ce duel, je pris, comme tu le devines ſans peine, la défenſe du foible, mais en paroles ; car heureuſement pour le fort, je n'avois ni lance, ni rondache ; d'ailleurs, il faut auſſi te dire qu'il étoit de tournure à roſſer, malgré toutes ces armes, le pauvre Chevalier. Je vis tout de ſuite que le perſonnage d'un Salomon, ou d'un Titus, alloit beaucoup mieux à ma taille. Je terminai le combat au grand contentement des deux champions, en partageant entre eux les derniers reſtes du pâté que maman nous avoit donné pour la route.

Je pourrois encore te repréſenter la détreſſe d'un malheureux lièvre que nous vîmes courir à travers les champs, pourſuivi par une meute de chiens & de chaſſeurs.

Le pauvre animal, après les avoir mis vingt fois en défaut par ſes crochets dans la plaine, étoit grimpé ſur la pointe d'une roche pendante tout à-pic ſur des précipices. Un chien furieux l'aperçut dans cette dernière retraite, & eut l'audace de le forcer. Je les vis ſe précipiter l'un & l'autre, & rouler enſemble tout déchirés....mais cette peinture eſt trop cruelle, n'eſt-ce pas ? J'aime mieux t'offrir des images plus douces, en te parlant de la joie que notre arrivée inattendue a fait naître ici dans toute la maiſon. Si tes plaiſanteries malignes ne m'avoient pour jamais détrompé de l'idée que j'ai voulu prendre quelque-

fois

fois de mon mérite, je me croirois un homme important à la manière dont je ſuis fêté. Il eſt plus modeſte de croire que je ſuis redevable de ces égards au ſouvenir que l'on a conſervé de ta viſite de l'année dernière ; & je mets tout mon orgueil à te devoir ma conſidération.

Voilà, ma chère ſœur, le récit peut-être un peu trop détaillé de mes diverſes aventures. La plus périlleuſe eſt celle où je me ſuis engagé pour te plaire, en eſſayant de te les décrire. Je n'aurois jamais cru en venir à bout. Je ne veux point te faire valoir mon travail. Je me flatte cependant que tu m'en ſaurois quelque gré, ſi je te diſois que l'on me ſonne depuis un quart d'heure pour goûter des beignets qui ſe refroidiſſent à m'attendre. Je ne crois pas que l'héroïſme de l'amitié fraternelle puiſſe aller guère plus loin.

Adieu, ma chère Juliette, je vais me divertir ici le mieux qu'il me ſera poſſible, pour que tu me retrouves plus gai, quand je retournerai près de toi. C'eſt une attention délicate dont tu dois ſentir tout le prix, & qui te prouve le tendre attachement avec lequel je ſuis pour toujours ton frère & ton ami,

DIDIER DE LORMEUIL.

Dernière réponſe de Juliette de Lormeuil à ſon frère.

J'AVOIS toujours ouï dire que rien ne ſervoit comme les voyages à former l'eſprit. Ta relation vient de m'en donner une preuve, à laquelle j'étois loin de m'attendre. Qui jamais eût penſé qu'un petit écolier de rhétorique, comme toi, ſe crût déjà Philoſophe pour avoir fait ſix lieues ? Tu me diſois dans ta première lettre que tu deſtinois le récit de ton voyage à la poſtérité. Lorſque tu voudras l'envoyer à ſon adreſſe, je me charge de faire le deſſein de quelques eſtampes pour l'accompagner. Ta deſcription de la campagne, dans cette triſte ſaiſon, me fournira le ſujet d'un payſage d'automne très-pittoreſque. L'opiniâtre cocher qui, ſans bouger de ſon ſiége, tiraille par la manche ſa malheureuſe redingotte, le pauvre Géoffroi ſe relevant tout confus de ſon bourbier, mon petit étourdi de frère, tête nue à la portière, ſuivant des yeux ſon chapeau dans ſes pirouettes, voilà trois drôles de figures à peindre, tandis que mon papa toujours fidelle à

ion

ſon caractère de prudence, fera le contraſte de mes originaux, en ſaiſiſſant les rênes, & arrêtant l'attelage. Tu penſes bien que je n'oublierai pas le dîner ſous l'orme de la méchante femme, & du vieux ſoldat. Quelle bonne phyſionomie je veux donner à ce brave Thierry, & à ſon chien noir, mangeant amicalement ſur ſon épaule ! Enfin, je terminerai ma galerie par la ſcène de la Dindonnière & du Chevrier. Mon frère ſera peint, comme tu te repréſentes toi-même, jugeant gravement leur querelle, & les mettant d'accord avec des bribes de pâté. Il eſt vrai que je ne mettrai au-deſſous ni le nom de Salomon, ni celui de Titus, que tu ne fais pas la moindre façon à te donner avec ta modeſtie ordinaire, mais bien celui du nouveau SANCHO PANÇA : ce qui ne laiſſera pas de te faire également honneur ; car je n'ai guère vu dans ma vie de perſonnage d'un plus grand ſens.

Comme je me flatte que tu ne voudras jamais être en reſte avec moi, je t'abandonne auſſi mon voyage, pour en tirer tels ſujets de deſſein qu'il te plaira d'y trouver. Je crois qu'ils pourroient faire très-naturellement le pendant des miens.

N'allois-je pas oublier de te faire mes remercîmens pour les jolis ſabots de la façon de Thierry ? Comme je ne me ſens pas en état de répondre à un cadeau ſi magnifique, tu permettras que je te paye à ton retour, comme il ſe fait payer des pauvres enfans du village. Je répète à cet effet un nouveau pas de rigodon.

Je ſuis infiniment touchée du ſoin généreux que tu prends pour me conſerver ta gaieté. Je te prie de croire que je ſuis capable de la même délicateſſe.

Adieu, mon cher Didier, nous ſommes, je penſe, à deux de jeu pour la malice. Je ne veux l'emporter ſur toi que par les ſentimens d'une plus tendre amitié.

JULIETTE DE LORMEUIL.

FIN.